

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS NATURALISTES
DU CLERGÉ FRANÇAIS
AVANT LA RÉVOLUTION

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

par **P. FOURNIER**



PAUL LECHEVALIER & FILS

ÉDITEURS

12, RUE DE TOURNON, 12

PARIS (vi^e)

1932

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS NATURALISTES
DU CLERGÉ FRANÇAIS
AVANT LA RÉVOLUTION

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

par **P. FOURNIER**



PAUL LECHEVALIER & FILS

ÉDITEURS

12, RUE DE TOURNON, 12

PARIS (VI^e)

1932

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



AMICIS

LES VOYAGEURS NATURALISTES

DU CLERGÉ FRANÇAIS AVANT LA RÉVOLUTION

INTRODUCTION

On eût fort étonné les Cordeliers de la Nouvelle-France, les Frères Prêcheurs des Iles ou les Jésuites de Pékin si on leur eût annoncé qu'ils travaillaient à renouveler la littérature française. Pourtant il ne fait plus de doute, depuis les solides travaux de M. Gilbert Chinard (1), que pour retrouver la filiation du romantisme il faut remonter, par Rousseau et Montaigne, jusqu'aux récits de voyages des missionnaires du ^{xvi}^e siècle et des siècles suivants.

Mais combien plus stupéfaits encore eussent été les apôtres du Nouveau-Monde et de la Chine, si on leur eût dit qu'un jour des esprits audacieux tireraient de leurs « Lettres édifiantes » toutes sortes d'idées subversives, révolutionnaires, anti-religieuses, et, qu'en un mot, ils travaillaient peut-être à détruire de leurs propres mains, et à leur insu, l'édifice de l'ancien régime ? Pourtant il est certain maintenant que la masse de faits nouveaux mis sous les yeux du public par leurs *Relations*, a développé graduellement un nouvel état d'esprit, créé une mentalité nouvelle. « Le relativisme du ^{xviii}^e siècle, la séparation de la morale d'avec la foi, la négation de l'utilité des miracles, tout cela Bayle le tire d'exemples imprimés dans les relations de voyages » (2). M. Geoffroy Atkinson a récemment montré toute l'influence de ces récits sur la naissance de l'esprit « philosophique » et de l'esprit républicain ; les sonores formules de Liberté, Egalité, Fraternité viennent en grande partie d'autres formules non moins fameuses, acclimatées en France par les missionnaires, celle du « bon sauvage » rapportée d'Amérique, celle du « sage chinois » venue des pays du Soleil Levant.

Certes les missionnaires sont en fait bien innocents d'une pareille paternité et les redoutables explosifs glissés plus tard sous les fondements du

1. Gilbert CHINARD, *L'Exotisme américain dans la littérature française au ^{xvi}^e siècle*, in-12. Paris, Hachette, 1911 : *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle*, in-12, Hachette, 1913.

2. Geoffroy ATKINSON, *Les relations de voyages du ^{xvii}^e siècle et l'évolution des idées*, in-8°, Paris, Champion, s. d. (1925), p. 193. — Voir aussi M. MARINO, *L'Orient dans la littérature française au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle*, in-12. Paris, Hachette, 1906, les travaux de M. J. BÉDIER sur Chateaubriand, et la monumentale bibliographie de G. ATKINSON, *La littérature géographique française de la Renaissance*, gros in-4°, Paris, Picard, 1927 (jusqu'à 1610).

vieil édifice représentent des produits de synthèse, devenus dangereux seulement après les savantes manipulations de l'Encyclopédisme. Les planteurs de cotonniers ne sont pas responsables des méfaits possibles du fulmicoton. Mais ces deux séries de faits montrent déjà à quel point l'œuvre des missionnaires a été multiple, complexe, féconde en conséquences, en sorte qu'il n'est pas excessif de leur attribuer un rôle capital dans la formation du monde et de la pensée modernes.

Le projet vient donc naturellement de rechercher quelle place ils ont tenue dans le progrès des sciences. Ont-ils eu, sur la pensée scientifique, une influence aussi considérable que dans les domaines littéraire, philosophique, politique et social ? Pour nous borner aux sciences naturelles, qu'ils ont cultivées de préférence aux autres sciences, quel a été l'apport des voyageurs ecclésiastiques français avant le xix^e siècle ? C'est ce que nous nous proposons de déterminer ici.

Mais d'abord on peut être surpris que des hommes voués à une tâche essentiellement et purement religieuse, aient vraiment pu jouer un rôle de quelque ampleur dans le mouvement des idées et dans le progrès scientifique de leur pays. Pourtant qu'on y songe ! C'est à une heure décisive de l'histoire du monde que naît le mouvement missionnaire : la découverte d'un continent nouveau, d'une nature et d'une humanité insoupçonnées, la fièvre de la Renaissance, les bouleversements de la Réforme, tout s'unissait pour créer dans les esprits une véritable boulimie de savoir. D'un seul coup s'écroulait l'échafaudage des vieilles cosmographies ; la science entière semblait à refaire sur des données inédites.

D'autre part nulle organisation n'existait encore pour l'établissement et le soutien régulier des missions. Celles-ci n'étaient, au début, que des improvisations de circonstance ; leur création supposait l'appui des pouvoirs et leur entretien exigeait le concours du public. Il s'imposait donc avant tout, aux missionnaires, d'intéresser les gouvernants et l'opinion à leur entreprise. A tout prix, il fallait maintenir le contact, par le couvent de France d'où était sorti l'essaim évangéliste, entre leur établissement exotique et la masse des catholiques qui pouvait l'aider de ses subsides. De là la nécessité, dans les *Relations*, les *Lettres édifiantes*, de joindre aux nouvelles de la mission en pays lointain, des détails, des récits, des descriptions capables d'inciter la curiosité, de satisfaire les goûts les plus divers. D'ailleurs le missionnaire, lui-même impressionné par tant de nouveautés qu'il découvrait tout en exerçant son ministère, ne pouvait ne point s'y intéresser. C'est pour toutes ces raisons que les détails de mœurs, les renseignements géographiques, ethnographiques, les descriptions de plantes et d'animaux, viennent si souvent se mêler aux lettres qu'adressent à leur maison de France les voyageurs en pays lointains, religieux ou séculiers.

S'ils n'ont pas cette raison, c'est qu'alors ils voyagent en naturalistes, chargés de mission soit par le gouvernement soit par une société, à moins encore que ce ne soit pour satisfaire leurs goûts personnels. Dans ce cas,

non moins que pour des religieux, une *Relation* s'impose, qui apportera aux savants comme au public le résultat des explorations et des recherches entreprises.

La notion du « missionnaire » n'a cessé de se préciser depuis quatre cents ans. Rien n'est plus facile que de la définir pour l'appliquer à nos contemporains. Il n'en a pas été de même autrefois et tout semble annoncer un avenir où il n'en sera pas non plus toujours de même, en raison de l'interpénétration qui semble s'accroître entre les peuples. Au xvi^e, au xvii^e siècles, plus d'une fois on peut se demander à propos d'un ecclésiastique, séculier ou régulier, si l'on a le droit de lui appliquer, dans son sens moderne, cette appellation de missionnaire, qui répond, en fait, à une forme d'activité très moderne. Avant l'existence des Instituts missionnaires dont la création suivit le Concile de Trente, on rencontre nombre de ces ecclésiastiques dont le ministère religieux en pays lointain ne fut que tout à fait transitoire ou même occasionnel, mais qui pourtant de ce fait gardent un certain droit à ce titre de missionnaires que nous avons cru devoir prendre en un sens très large pour les siècles d'Ancien Régime.

C'est au xvi^e siècle, avec les premières tentatives de colonisation française, que s'ouvre la série des missionnaires naturalistes.

XVI^e SIÈCLE

Au Brésil

André THÉVET, cordelier (1)
révèle à l'Europe la « France antarctique »,
et en rapporte le Tabac
(1555)

Les premières informations scientifiques apportées des terres étrangères par des prêtres naturalistes français furent une conséquence de l'intense curiosité suscitée en Europe par la découverte du Nouveau-Monde.

Toutes se montrent étroitement liées à nos premières tentatives de colonisation, si uniformément malheureuses. Si l'on ne tient pas compte des quelques établissements marchands plus anciens, soit des côtes de Guinée (1364), soit de l'Atlantique septentrional (à partir de 1503), ces tentatives débutent sous François I^{er}, soucieux de ne point laisser l'Espagne et le Portugal se partager le Nouveau-Monde.

La longue croisière de Verazzano en Floride (1524), les trois expéditions de Jacques Cartier à Terre-Neuve (1534, 1535-1536, 1541), celles de Roberval de la Roche qui leur firent suite, n'emportèrent avec elles aucun de ces prêtres à la fois aumôniers, chroniqueurs et naturalistes, missionnaires à l'occasion de brefs séjours à terre, comme nous en trouverons toute une série. Elles ne laissèrent d'ailleurs derrière elles aucun établissement durable.

C'est à la paradoxale entreprise du vice-amiral Durand de Villegagnon (1555-1558), ce catholique qui exportait des huguenots, que nous devons le plus ancien de nos missionnaires descripteurs, le cordelier André THÉVET (2).

1. Cordelier est synonyme de franciscain.

2. Nous ne citerons que pour mémoire la compilation de l'illuminé Guillaume POSTEL, antérieure de quelques années au premier livre de THÉVET, et qui situe au Nouveau Monde le Paradis terrestre : Guillaume POSTEL, *Des merveilles du monde et principalement des admirables choses des Indes et du Nouveau monde. Histoire extraite des écrits très dignes de joy tant de ceulx qui encores sont à present audict pays, cōme de ceulx qui encores vivantz peu paravant en sont retournez. Et y est montré le lieu du Paradis terrestre*, s. l. n. d., 4-96 fil. (1553 ?).

Angoumois, fils de paysans, André THÉVET (1) n'avait fait que de courtes études, mais il était dévoré d'une curiosité insatiable. Il s'était mis à lire sitôt qu'ils lui furent révélés, les anciens : Aristote, Pline, Ptolémée, Tacite et les récentes *Histoires* de Paul Jove. C'est à eux qu'il demandera en toute occasion, bien qu'il les connaisse encore imparfaitement, de l'éclairer sur toutes les particularités géographiques, ethnographiques ou naturelles.

Il avait déjà visité l'Italie, la Palestine et l'Asie Mineure. De ces voyages, il publia le récit l'année même de son retour en France, en 1554 (2). Dès le printemps suivant il était proposé à Villegagnon, par le cardinal Charles de Lorraine, comme aumônier de l'expédition projetée.

Le 6 mai 1555 on quittait Le Havre ; on côtoya l'Afrique jusqu'au Cap Vert et le 10 novembre on abordait en Amérique par le Cap de Frie. Au début de décembre on pénétra dans la baie de Rio de Janeiro ; Villegagnon prit possession des rives du Maragnon et s'établit aussitôt dans l'île marécageuse de Ganabra. La « France antarctique » était fondée.



André THÉVET, cordelier,
(1503-1592).

Notre naïf cordelier, depuis le départ, ouvrait des yeux avides. Il arrivait la tête farcie d'érudition rapide, de vieilles légendes et de préjugés, — en cela il était de son temps, — mais avec la meilleure volonté du monde. « Tout ce que je vous discours et récite, dira-t-il plus tard dans sa *Cosmographie*, ne s'apprend point es escoles de Paris ou de quelle que ce soit des Universitez de l'Europe, ains en la chaise d'un navire soubz la leçon des vents, et la plume en est le cadran et la boussole, tenans ordinairement l'astrolabe devant le clerc du ciel » (3). Il sent donc tout le prix de l'observation et de l'exactitude rigoureuse ; aussi il griffonne fièvreusement des notes, des croquis détaillés, sur toutes

les nouveautés qui s'offrent à sa vue : le Gaïac et le Sang-Dragon de Madère, la Maniguette de Guinée (*Amomum Melegetta*), qui, dit-il, a la forme

1. André THÉVET est né à Angoulême en 1503 ou 1504, et mort à Paris le 23 novembre 1592, à 88 ans, d'après son épitaphe funéraire. Ses anciennes biographies, comme la *Biographie générale* d'Hœfer, sont pénétrées de préventions contre lui. Les premières protestations motivées contre cette déformation des faits sont venues de Ferdinand DENIS, *Lettre sur l'Introduction du Tabac en France*. La première étude sérieuse et impartiale sur THÉVET se trouve dans la *Préface* de Paul GAFFAREL à son édition des *Singularitez*, p. I-XXXIII. M. Gilbert CHINARD lui a consacré un bon chapitre dans *L'Exotisme américain*, p. 80-103.

2. C'est sa *Cosmographie du Levant*.

3. *Cosmographie*, p. 907.

d'un oignon ; les Eléphants, dont l'intelligence « approche de la raison humaine » ; les innombrables espèces de poissons qui pullulent sous la ligne équinoxiale : Marsouins, Bonite, Dorade ; et les Aponars de l'île de l'Ascension, ces gros oiseaux blancs et noirs, à ailes très courtes et bec de cormoran. Il s'informe près des marins et recueille leurs récits sur le Rhinocéros du Cap de Bonne-Espérance et sur les Serpentaires de Madagascar.

Sur les rives du Maragnon, la passion de voir et de savoir redouble. Tout n'est que « singularitez », c'est-à-dire objet de curiosité : les hommes, les mœurs, les animaux, la forêt vierge. THÉVET collectionne fièvreusement. Il ramasse tout pêle-mêle : armes, ustensiles, plantes, insectes, oiseaux, jusqu'à une « merveilleuse » robe de plumes, ouvrage des indigènes, dont il compte bien faire le plus bel ornement de son Cabinet. Admettons que ce bric-à-brac rappelle assez celui d'un soldat de la coloniale revenant en permission. Mais il ne montre pas moins l'état des connaissances scientifiques chez les contemporains et dans les Musées les plus célèbres du temps, même celui d'un P. Kircher, cent années plus tard.

Le séjour de THÉVET, dans cette colonie éphémère, fut plus éphémère encore. Si bien que ses ennemis, qui furent nombreux et violents, l'accuseront de n'avoir pas mis pied à terre. En réalité notre cordelier n'hésitait pas à se joindre aux reconnaissances, et parfois à s'aventurer fort loin dans le pays. Un jour même, pour avoir suivi quelques matelots envoyés à la découverte dans la direction de La Plata, peu s'en fallut qu'il ne devint la victime des Patagons. Jointe au dégoût pour les querelles qui sévissaient entre catholiques et protestants de l'expédition, cette mésaventure, puis bientôt la maladie, déterminèrent THÉVET à demander son congé. Enchanté, semble-t-il, de se débarrasser d'un témoin qui pouvait devenir gênant, Villegagnon laissa le cordelier s'embarquer pour l'Europe. THÉVET revint par Cuba et les Açores, et, dès les premiers mois de 1556, il était rentré sans encombre à Paris.

Il rapportait, « dans les plis de sa robe » suivant la formule romantique de Ferdinand Denis (1), trois choses d'importance : les premières informations françaises détaillées sur le continent nouveau ; tout un stock de croquis, peut-être maladroits, mais qui lui permettront de faire représenter « les pourtraicts au naturel faits d'après le creon rapporté de dessus les lieux » (2) ; enfin quelques pincées de semences minuscules qui devaient tenir quelque place dans l'histoire désormais : le Pétun.

Par les Italiens, la France avait déjà reçu la révélation du Nouveau Monde : Pierre Martyr d'Anghiera, Améric' Vespuce, traduits récemment en français, avaient surexcité les curiosités pour cet univers inconnu.

1. Par une amusante méprise, un des modernes détracteurs de THÉVET, E. ROZE, dans *Journ. Bot.*, t. VIII, 1894, pp. 375-380, a pris l'expression au pied de la lettre, et contesté, en citant le passage d'ESTIENNE et LIÉBAUT dont nous aurons à parler, la réalité du transport d'une graine aussi tenue que celle du Tabac par un tel procédé.

2. *Cosmographie universelle*, p. 977.

La Cosmographie de Jean Alphonse le Saintongeais (? 1544), pilote de Roberval, le *Brief récit* de Jacques Cartier (1545) venaient de déclancher dans le public une véritable fringale de récits de voyages. André THÉVET arrivait à son heure.

A peine débarqué, en effet, il se vit harcelé par des commerçants qui se disposaient à envoyer des chargements vers cette Nouvelle France de l'Amérique méridionale et par les aventuriers qui rêvaient d'y suivre Villegagnon. Très entouré, très interrogé, le brave cordelier se hâte de rédiger et d'imprimer le récit de sa rapide aventure. Dès 1558 paraissaient à Paris *Les Singularitez de la France antarctique* (1).

Le succès fut énorme, à l'étranger comme en France. THÉVET s'entendit célébrer par les poètes ; J. du Bellay, Fr. de Belleforest, Jodelle, Baif et Ronsard (2) composaient en son honneur des odes et des épîtres ; Dorat le magnifiait en latin, Génébrard en hébreu.

Mais bientôt aussi pleuvaient les attaques et les imputations blessantes. Comment ? Cet homme soutenait, contre l'opinion des Anciens, que le monde entier est habitable et que la zone torride est même plus belle et plus salubre que toutes les autres ? Et que les Sauvages, loin d'être entièrement pelus, possèdent une peau lisse et nette ? Tant d'êtres étranges, dont il donnait même l'image, comme le Marteau ou la Sarigue, pouvaient-ils exister vraiment ? Les pires accusations, parmi celles qu'échangeaient libéralement savants et érudits, accueillirent donc le malheureux THÉVET. De Thou, Jean de Léry, Chauveton, en plus de leurs brocards, lui assénèrent gaillardement les injurieuses qualifications d'imposteur et de plagiaire. C'est à tel point que l'honnête cordelier, « qui poussait jusqu'au scrupule, au jugement de P. Gaffarel, la délicatesse littéraire, qui citait toujours avec empressement ses autorités », finissait même par s'étonner quand, en le pillant lui-même, on avait la loyauté de le citer. Pendant plus d'un siècle, ses œuvres ne cesseront d'être mises au pillage. Il s'en irrita d'abord quelquefois, réclama sans grand succès et finit par se moquer des écrivains mendiants qui faisaient de ses écrits leurs « repues franches » (3).

Les *Singularitez* sont très loin d'être irréprochables. Bizarrement composées, elles ne présentent guère que des développements sans méthode. On y avance de digression en digression ; de fatigants retours ramènent trop souvent le lecteur à des sujets déjà traités. Est-ce manque absolu

1. Les purs savants usaient alors volontiers de titres analogues. En 1553, Pierre BELON venait de publier ses *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce*.

2. La plupart de ces poèmes sont imprimés en tête des ouvrages de THÉVET. Dans une ode RONSARD égale THÉVET,

*Qui a décrit mille façons
D'oiseaux, de serpents, de poissons,*

à JASON (*Œuvres*, éd. de 1560, t. II, *Odes*, L. V., XXIV). Mais dans certaines éditions le nom de THÉVET cède la place à Jean BELON !

3. P. GAFFAREL, *Préface des Singularitez*, p. III : Cf. A. THÉVET, *Cosmographie universelle*, t. I, pp. 27 (à propos de Gesner) et 403.

d'art littéraire ? Peut-être plutôt doit-on voir dans ces pages le rapide dépouillement d'un journal de route ou d'un carnet de notes.

Il est incontestable, d'autre part, que THÉVET a cédé plus d'une fois à la crédulité ou même aux fantaisies de son imagination. Il se contente trop facilement de ce qu'on lui raconte, même de fables à dormir debout. De plus sa naïveté laisse sans contrepoids la regrettable tendance qui le pousse fréquemment à l'exagération.

Il reste que ce bon franciscain a vraiment réussi à faire connaître en France les principales particularités d'un monde nouveau, à satisfaire la curiosité des savants, et plus encore à susciter celle d'un très large public ; que, sans lui, une foule de détails précieux sur l'Amérique se seraient perdus ; que tout pesé, à côté de la fantaisie, le livre conserve un fonds considérable de réalité. Le jugement de P. Gaffarel demeure l'expression exacte de la valeur de THÉVET : « Tout ce qu'il a vu de ses propres yeux, tout ce qu'il a observé lui-même, il le décrit avec fidélité, et même avec minutie » (1).

C'est précisément par souci de précision qu'il a voulu faire illustrer son récit ; il y voyait en outre un moyen d'ajouter plus de crédit à ses descriptions. Il lui fallut faire venir des graveurs à Paris. « J'ai attiré de Flandre, écrivait-il plus tard, les meilleurs graveurs, et, par la grâce de Dieu, je me puis vanter être le premier qui ai mis en vogue l'imprimerie en taille douce à Paris » (2). Jusque-là, Anvers et Lyon en conservaient le monopole. Pour THÉVET, ce n'est point là non plus un titre négligeable. Les quarante-et-un bois que lui fournirent ces graveurs, d'après ses dessins, sont vraiment des œuvres d'art, dignes des meilleurs artistes du temps (3).

Comme documents scientifiques, ces gravures sont assez inexactes, et elles devaient l'être. Ni les sciences d'observation en général, ni la science, fort réduite, de THÉVET, n'étaient assez développées pour qu'il en fût autrement : nous voyons avec notre esprit beaucoup plus qu'avec nos yeux. Les meilleures, celles d'oiseaux, demeurent beaucoup trop rudimentaires pour permettre aujourd'hui des déterminations, même approchées. Mais il serait très injuste d'oublier qu'elles possédaient, en dépit de leur imprécision, une valeur suggestive telle que, pendant plus de deux siècles (4), elles ont

1. P. GAFFAREL, *l. c.*, p. XIX.

2. A. THÉVET, *Les Vrais portraits et vies des Hommes illustres*, Préface.

3. Les noms des graveurs ne sont pas connus. D'après les *Annales Plantiniennes*, l'artiste serait ASSUERUS von LONDERZEEL (né à Amsterdam vers 1548), qui grava également une suite de 60 bois pour le *Voyage de Nicolai de Nicolas* en Turquie. En raison d'une erreur de date des *Annales Plantiniennes*, P. GAFFAREL penche plutôt vers Jean COUSIN, qui grava par ailleurs de nombreux bois sans les signer (P. GAFFAREL, préface des *Singularitez*, p. XVII). M. G. CHINARD, pour des raisons techniques, incline à reconnaître là l'œuvre de graveurs italiens. Mais THÉVET parle expressément d'artistes flamands, et, de fait, l'étude de ces illustrations semble bien indiquer la main de plusieurs graveurs. Quelques-unes sont marquées d'un signe, ou peut-être un monogramme de cette forme (pp. 6, 31, 45, 89) : $\pm$ qui pourrait peut-être servir à identifier l'un des artistes.

4. Et aujourd'hui même encore, puisqu'on les retrouve dans les *Trois Voyages au Canada*, in-4°, 1929, récemment réimprimés aux Editions du Carrefour.

formé le répertoire où puisèrent inépuisablement les éditeurs de voyages au Nouveau-Monde.

Au Brésil, THÉVET n'avait pas admiré seulement les Aras, les Toucans, les Faisans, les Perroquets, les Tapirs, les Aïs, ni ces squales en forme de Marteau, ni le « Manihoc », ni les Ananas, ni les Bananes. Voici ce qu'il y avait encore vu :

« Autre singularité d'une herbe qu'ils nomment en leur langue *petun*, laquelle ils portent ordinairement avec eux, pour ce qu'ils l'estiment merveilleusement profitable à plusieurs choses. Elle ressemble à notre buglosse. Or ils cueillent soigneusement cette herbe et la font sécher à l'ombre dans leurs petites cabanes. La manière d'en user est telle. Ils enveloppent, étant sèche, quelque quantité de cette herbe dans une feuille de palmier, qui est fort grande, et la rollent comme de la longueur d'une chandelle, puis mettent le feu par un bout, et en reçoivent la fumée par le nez et la bouche. Elle est fort salubre, disent-ils, pour faire distiller et consumer les humeurs superflues du cerveau. Davantage, prise en cette façon, fait passer la faim et la soif pour quelque temps... Les chrétiens étant aujourd'hui par delà (1) sont devenus merveilleusement friands de cette herbe et parfum : combien qu'au commencement l'usage n'en est pas sans danger, avant que l'on y soit accoutumé : car cette fumée cause sueurs et faiblesse, jusques à tomber en quelque syncope : ce que j'ay expérimenté moi-même » (2).

Or c'est là presque notre premier texte français sur le Tabac. Il n'a été précédé, dans notre langue, que par quelques lignes, et assez peu engageantes, du *Brief récit*, c'est-à-dire du second voyage de Jacques Cartier (1545) (3).

Non content de décrire le pétun, THÉVET eut l'intelligence d'en rapporter les graines et de les cultiver, le premier en France. « Je me puis vanter avoir esté le premier en France, écrira-t-il plus tard afin de revendiquer ses droits contre Jean Nicot, qui a apporté la graine de cette plante, et pareillement semée, et nommé ladite plante, l'herbe *Angoumoisine*. Depuis un quidam, qui ne fit jamais le voyage, quelque dix ans après que je fus de retour de ce pais, luy donna son nom » (4). Dans ses manuscrits, THÉVET revient à plusieurs reprises sur l'affaire du Tabac, sur ses cultures d'Angoulême, et toujours aussi affirmativement (5).

1. C'est-à-dire : en Amérique. L'expression était courante en ce sens.

2. *Singularitez*, ch. XXXII, p. 60. Entre autres détails, THÉVET déclare que le Tabac était cultivé par les indigènes et aussi que leurs femmes ne fumaient pas : — P. 101, la gravure représente un de ces cigares primitifs.

3. J. CARTIER décrit à peu près de la même façon l'emploi du tabac, et ajoute : « Nous avons esprouvé cette fumée : il semblaient que nous nous soyons mis dans la bouche du poivre chaud. » Cité d'après *Trois Voyages au Canada*, Paris, 1929, p. 42. — Le Tabac n'était cependant pas tout à fait inconnu dans la littérature européenne. Le frère Ramon PANE, resté en Haïti après la deuxième expédition de COLOMB, avait, dès 1497, transmis les premiers renseignements sur cette plante. Après lui, vinrent quelques informations du milanais GIROLAMO BENZONI, qui explora le Mexique entre 1541 et 1545, puis celles du *Brief récit* de J. CARTIER. Enfin vient notre franciscain, qui vit la plante au Brésil en 1555.

4. A. THÉVET, *Cosmographie universelle*, t. II, p. 926.

5. Ces premières cultures françaises, à Angoulême, n'étaient pas les premières ten-

Dans le « quidam » de THÉVET, il n'y a aucune difficulté à reconnaître Jean Nicot (1). Jean Liébaut nous a conté, d'après les souvenirs de Nicot lui-même, en quelles circonstances ce dernier avait vu le Tabac pour la première fois (2). Au cours de son ambassade en Portugal (1559-1561), Nicot alla visiter « les chartres du roi de Portugal », et là un gentilhomme flamand (3), qui était alors « garde » des papiers royaux, « lui fist présent de ceste plante étrangère, apportée de la Floride, qu'il accepta comme transmarine et jamais veue ». Comment le Tabac avait-il été rapporté de la Floride, alors que les Portugais ne possédaient rien dans l'Amérique du Nord ? Ce point reste obscur.

Nicot cultiva donc le Tabac comme plante ornementale exotique. On commença dès lors à l'appeler, pour sa valeur décorative, « l'Herbe à l'Ambassadeur ». Or il arriva par hasard que, dans la domesticité de Nicot, on reconnut aux feuilles des propriétés vulnérables. Bientôt elles passèrent dans son entourage pour une panacée. C'est alors que Nicot, meilleur diplomate à Paris qu'à Lisbonne, envoya directement des semences de Tabac à Catherine de Médicis, et bientôt après lui rapporta la plante, dans l'intention de guérir la reine-mère de ses migraines (4). Aussitôt le duc de Guise baptisa « Nicotiane » l'Herbe à l'Ambassadeur, mais un courtisan plus avisé, le parisien Jacques Gohori, faisait agréer de Catherine les noms plus flatteurs de « Médicée » et de « Catherinaire » (5). Comme on était à l'année même de la Saint-Barthélemy, l'attention publique se

tées en Europe; Ramon PANE, puis Fernandez de OVIEDO en 1519, en avaient apporté des graines au Portugal et en Espagne : on l'y cultivait comme plante ornementale seulement, et pour ses belles fleurs purpurines.

1. Né à Nîmes vers 1530, ambassadeur en Portugal de 1559 à 1561, mort curé (?) de Brie-Comte-Robert en 1600. On sait qu'il a donné une excellente édition de la *Chronique* d'Aimoin, Paris, 1567, et qu'il composa un célèbre *Thésor de la langue française* publié après sa mort, en 1606. — Cf. Edmond MICHEL, *Jean Nicot et sa famille*, Toulouse, 1897; E. FALGAIROLLE, *Jean Nicot, sa correspondance diplomatique*, Paris, 1897. Sa tombe se trouvait dans l'ancienne église de St Paul, à Paris, aujourd'hui disparue, avec cette inscription :

« Cy gist noble homme Messire Jean Nicot, natif de Nismes, en Languedoc, en son vivant conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, et son ambassadeur en Portugal, et Maistre des Requestes des deffunts Roys et Daufin François et Roynne Mère des Roys derniers décédez, qui trespassa à Paris le 10^e jour de May 1600 ». *Epitaphier de l'église St Paul*, t. III. Bibl. Ville de Paris. Manuscrit 11.479A. Communication de M. l'abbé DAPSENCE. — On voit qu'il n'est fait aucune mention de sa prétendue cure de Brie-Comte-Robert. Les Nicot étaient nombreux et l'on a dû confondre deux homonymes.

2. Ch. ESTIENNE et J. LIÉBAUT, *L'Agriculture et Maison rustique*, édition de 1583, Paris, pp. 123-129.

3. Il s'agirait de DAMIAN de GOES, auteur des premières descriptions de la Laponie. Mais la collection de M. SANTAREM, descendant direct de GOES, ne faisait nullement mention du Tabac. Cf. F. DENIS, *Lettre sur l'Introduction du Tabac*, p. xvii.

4. Dès le 26 avril 1560, J. NICOT écrivait au Cardinal de Lorraine : « J'ay recouvré d'une herbe d'Inde, de merveilleuse et expérimentée propriété contre le *Noli me tangere* [néoplasme cancéreux] et lez fistules déplorées comme irrémédiables par les médecins et de prompt et singulier remède aux navres [plaies]. Si tost qu'elle aura donné sa greine, jen enverray à vostre jardinier à Marmoustier, et de la plante mesmes dedans ung baril avec une instruction pour la replanter et entretenir ». E. FALGAIROLLE, *Jean Nicot*, p. 50. — Je lis « navres », là où FALGAIROLLE, coutumier des erreurs de lecture, donne « Naures », qui n'a aucun sens.

5. J. GOHORI, *Instruction sur l'herbe petun*, in-32, Paris, 1572. GOHORI distingue encore, contre les affirmations de THÉVET, un pétun mâle et un pétun femelle.

porta sur d'autres sujets que les propositions de Gohori. Les Parisiens ignoraient d'autre part « l'Angoumoisine ». C'est ainsi que Nicot se trouva tout naturellement supplanter, dans l'opinion et devant la postérité, l'humble cordelier d'Angoulême. A. THÉVET l'avait précédé de cinq bonnes années dans l'introduction du Tabac en France, et cependant c'est à Nicot que le public désormais exprima sa gratitude pour la nouvelle source de jouissances qu'on lui procurait. Le fisc, qui devait tirer de là de formidables revenus, ne se montra pas plus reconnaissant.

Quant aux savants, ils imitèrent la masse. Adam Lonitzer, en 1565, Jacques Dalechamps, en 1586, et Tabernæmontanus désignèrent le Tabac sous le nom latin de *Nicotiana*, qui fut adopté par Linné (1) et consacra pour des siècles la gloire illégitime de Nicot.

La culture du Tabac, après Angoulême, se fit d'abord au centre du vieux Paris : le chirurgien du roi, Rasse-des-Neux, le premier l'y cultiva dans son jardin, aux environs du Temple. De là, la plante gagna les cultures des amateurs.

A part Jean-Chrysostome Magnen (2), au milieu du XVII^e siècle, qui déclare positivement : « *Primus in Galliam semen detulit Thevetus* », on ne fit plus mention du rôle de THÉVET jusqu'au milieu du XIX^e siècle. C'est le polygraphe Ferdinand Denis, voyageur et érudit remarquable, qui le premier réhabilita la mémoire si oubliée de THÉVET (3).

Bientôt après Ch. Fermond, dans une solide *Monographie du Tabac*, reprenait la thèse de Ferdinand Denis, et, pour mieux la faire pénétrer, donnait en tête de son ouvrage un beau portrait du véritable introducteur du Tabac (4). N'empêche que depuis lors, à peu près partout et dans les travaux les plus sérieux, on a continué à célébrer Nicot pour une gloire qui n'est pas la sienne. La plus récente monographie du Tabac, vient enfin de rétablir officiellement THÉVET dans ses droits, et même en les exagérant quelque peu, puisqu'elle fait de lui le premier importateur en Europe (5).

Comme il y a plusieurs espèces de Tabac, on a voulu faire la part égale à Thévet et à Nicot. O. Comes, suivi en cela par Hartwich, et M. Auguste Chevalier, ont émis l'hypothèse que THÉVET, rentrant du Brésil, rapportait *Nicotiana Tabacum*, tandis que Nicot, en Portugal, avait reçu *N. rustica* venu de la Floride. Cette solution conciliatrice ne paraît pas très assurée. La plante de Nicot, nous l'avons vu, était une espèce ornementale, aux

1. Dans le *Genera Plantarum*, 1737.

2. J. Chr. MAGNENUS, *De Tabaco Exercitationes IV*, in-32. La Haye, 1658, p. 3. La 1^{re} édition est de Pavie, 1648 ; il y en eut une 3^e à Amsterdam en 1669. — MAGNEN était un médecin de Luxeuil ; on ignore les dates de sa naissance et de sa mort.

3. Ferdinand DENIS, *Lettre sur l'Introduction du Tabac en France*, à la suite de DEMERSAY, *Du Tabac au Paraguay*, in-8°, Paris, 1851.

4. Ch. FERMOND, *Monographie du Tabac*, in-8°, Paris, 1857.

5. Guillaume CAPUS, Fernand LEULLIOT, Etienne FOEX, *Le Tabac*, 3 vol. in-8°, Paris, 1929-1930, t. I, pp. 25-27. — Sur l'histoire du Tabac, voir en outre : O. COMES, *Histoire, Géographie et Statistique du Tabac*, in-4°, Naples, 1900 ; Aug. CHEVALIER, *Les Origines du Tabac*, in-8°, Paris, 1927 ; C. HARTWICH, *Die menschlichen Genussmittel*, in-4°, Leipzig, 1911, pp. 27-142. .

fleurs décoratives, tandis que *N. rustica*, nullement spontané en Floride ne possède que des corolles d'un vert jaunâtre, petites et sans éclat (1).

Si Linné ignore le rôle de THÉVET dans la culture du Tabac en Europe, il voulut néanmoins témoigner de la reconnaissance des botanistes pour l'auteur des *Singularitez* en raison des quelques plantes brésiliennes nommées dans ce livre. Deux d'entre elles, encore inconnues du grand Suédois, donnèrent lieu à la création de genres nouveaux. Linné, dédia l'une d'elles au religieux français et en fit le genre *Thevetia* (2). C'est l'*Ahouai* de THÉVET, Apocynacée très vénéneuse, nommée aujourd'hui *Thevetia Ahouai* (L.) D. C. L'autre, qui, par un lapsus, porta d'abord le même nom de *Thevetia* (3), répond à l'Arbre *Génipot* de THÉVET (4), et devint, dans les éditions suivantes du *Genera*, le genre *Genipa* L. (Rubiacées). Les fruits de *G. americana* L. du Brésil, que THÉVET fut le premier à faire connaître en Europe, sont couramment consommés dans le pays et aux Antilles ; on en prépare une boisson alcoolique et un breuvage rafraîchissant d'usage très répandu (5).

Rentré à Paris, après dix-sept années de pérégrinations, A. THÉVET devint un personnage officiel et put enfin jouir de ses collections. Il les accroissait par d'incessants échanges avec les savants des divers pays d'Europe. Sécularisé en 1558, il fut nommé aumônier de Catherine de Médicis, historiographe et cosmographe du roi, avec appointements considérables, au dire des contemporains. Mais le titre qui lui tenait le plus au cœur était celui de « Garde des curiosités du Roi », c'est-à-dire de Conservateur des collections royales, et son grand plaisir était de commenter, devant les visiteurs, leurs éléments les plus divers : plantes, animaux, pierres précieuses ou médailles.

Toutefois ces charges variées n'empêchèrent pas THÉVET d'entreprendre de grands ouvrages. En 1575, il publiait les deux in-folio de sa *Cosmographie universelle*, compilation qui mêle, aux informations scientifiques données déjà dans les *Singularitez*, une multitude de racontars, de fables et de récits fantaisistes, mais aussi des renseignements qui, pour être presque toujours de seconde main, n'en sont pas moins intéressants. Ce livre souleva d'ardentes contradictions et contribua largement à jeter un injuste discrédit sur son auteur.

C'est, au vrai, le dernier des *Ymago mundi* du Moyen Age, et la première des encyclopédies modernes. THÉVET s'est efforcé d'y résumer tout ce que l'on savait alors « sur la situation des lieux, la température, les mœurs des habitants, la forme et propriétés des animaux terrestres et marins : en-

1. J. LIÉBAULT appelle Pétun mâle *N. Tabacum* et P. femelle *N. rustica* ; mais il croit que le second naît des graines du premier, ce qui semble indiquer que les deux plantes ont été introduites en mélange.

2. Le genre *Thevetia* fut donné par LINNÉ d'abord dans le *Genera Plantarum* de la 1^{re} à la 6^e édition (1^{re}, p. 62) sous la même diagnose que *Cerbera* L. C'était l'*Ahouai Theveti* de l'Ecluse, dans *Liber exotlicorum Garciae*, 1605, n° 232, aujourd'hui *Thevetia Ahouai* (L.) D. C. Il en est question dans les *Singularitez* p. 66, avec planche au verso.

3. *Genera Plantarum*, 1^{re} éd., p. 50.

4. *Singularitez*, p. 59.

5. Cf. D. Bois, *Les Plantes alimentaires*, t. II, Paris, 1928, p. 394.

semble d'arbres, arbrisseaux avec leurs fruits, minéraux et pierreries, le tout représenté au naturel et par portrait le plus exquis qu'il lui a été possible ».

A peu près dépourvue de valeur scientifique, une pareille compilation garde pourtant un certain intérêt pour l'historien des sciences. Comme les autres ouvrages de THÉVET, elle fut d'ailleurs abondamment plagiée, ce qui n'empêchait pas de représenter son auteur lui-même comme un plagiaire.

Celui-ci, décidément engagé dans les voies de l'érudition, amassait dès lors les matériaux de deux autres in-folio, *Les Vrais Portraits et Vies des Hommes illustres*, dont l'appréciation échappe à notre programme.

Avec sa passion native pour les choses curieuses, son goût de l'aventure et de l'inconnu, son enthousiasme pour les savants du passé et pour la science naissante, André THÉVET représente bien l'homme de son temps, échappant à peine aux disciplines du Moyen Age et tout à coup jeté en face d'un univers insoupçonné, ne pouvant renoncer à la méthode d'autorité et pourtant insatiable d'observation, vaguement conscient des deux esprits en conflit, s'efforçant de les concilier, d'en ignorer les antinomies. Génie à part, Rabelais est-il si différent ?

On a souvent, et violemment, reproché à THÉVET sa crédulité. C'est, disons-le nettement, manquer de sens historique. La crédulité des savants du XVII^e siècle sera-t-elle donc moins grande ? Plus de cent ans après THÉVET, quinze ans après la mort de Pascal, on pourra lire, dans le *Journal des Scavants* du 11 juin 1677, une *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, dont l'auteur raconte que les feuilles d'un arbre de Ceylan, une fois tombées, « deviennent vivantes et marchent comme des papillons et des araignées ».

La vérité c'est que l'esprit humain se trouve dépourvu de commune mesure avec les phénomènes de la nature et que toutes les découvertes commencent par le déconcerter. La crédulité des chercheurs anciens n'est que le témoignage des difficultés sans nombre et sans mesure qu'il a fallu surmonter pour construire la science ; il est injuste de les méconnaître et enfantin de les ridiculiser.

Il est en tout cas, dans l'attitude des modernes à l'égard du cordelier voyageur, quelque chose que rien ne saurait excuser : c'est l'ingratitude des millions de fumeurs, et celle, plus monstrueuse encore, d'un organisme dont THÉVET a fait la fortune : le fisc.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

André THÉVET, natif d'Angoulême, *Cosmographie du Levant*, in-4^o de 228 p., Lyon, 1554, Edition rarissime (à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, V. H. 14477). — 2^e éd. Anvers, 1555 et Lyon, 1556.

- *Les Singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs Terres et Isles découvertes de nostre temps*, in-4^o de viiiff. d'introduction et 167 p. de texte, Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558. Ouvrage d'une impression magnifique, devenu également rarissime. — Épuisé très vite, il eut une seconde édition très défectueuse à Anvers deux ans plus tard et fut traduit en italien par G. Horloggi en 1584. — Paul Gaffarel en a donné une nouvelle et excellente édition, in-8^o, Paris, 1878, également épuisée. — M. G. Atkinson signale des exemplaires de la 1^{re} édition datés 1557.
- *Cosmographie universelle*, 2 vol. in-f^o, Paris, Pierre l'Huillier, 1575. — Elle n'a pas eu de seconde édition, mais en 1858 le prince Galitzine en détacha les fragments relatifs à la Russie (in-16, Paris).
- *Les vrais Portraits et Vies des Hommes illustres*, 2 in-f^o, Paris, 1584, avec 81 portraits.
- *L'Histoire du Méchyque*, publiée par M. de Jonghe dans *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. II, Paris, 1905, p. 1-41. — M. de Jonghe a cru y retrouver des fragments traduits du missionnaire Andrés de Olmos, qui le premier, écrivit sur les coutumes des anciens Mexicains un gros ouvrage aujourd'hui perdu.

MANUSCRITS

- Bibl. Nationale : 15454, *Relations de deux voyages par luy faicts aux Indes australes et occidentales* ; 167 feuillets ; autographe.
- Bib. Nationale : 15452-15453, *Le grand Insulaire et pilotage d'André Thévet, dans lequel sont contenus plusieurs plans d'isles habitées et deshabitées et description d'icelles*, 413 et 230 feuillets ; autographe.
- 17174, *Description de plusieurs isles*, 145 feuillets ; original.
 - 17175, *Second voyage d'André Thévet dans les terres australes et occidentales de l'Amérique*. Copie de la *Cosmographie* avec corrections autographes.

XVII^e SIÈCLE

Après la sanglante catastrophe qui mit fin à la tentative de Villegagnon, Coligny songea à procurer un asile aux huguenots en fondant une colonie en Floride, la terre, disait-on, « la plus fertile, la plus aimable et la plus belle du monde entier ». Mais les cinq cents Français groupés autour de Jean Ribaut et de René de Laudonnière furent traitreusement massacrés par les Espagnols (1564) et il fallut attendre le siècle suivant pour voir reprendre les essais d'établissement en terre américaine.

Au XVII^e siècle, ils se multiplièrent. Sous Henri IV, La Ravardière et Rasily prenrent pied en Guyane, De Monts et Poutrincourt en Acadie, devenue depuis la Nouvelle-Ecosse, Champlain dans « la Nouvelle-France dicte Canada » (1608). Au temps de Richelieu, Belain d'Esnam-buc, en moins de neuf ans, colonise les Antilles françaises : la Martinique, la Guadeloupe et Marie-Galante ; quelques aventuriers s'établissent à Saint-Domingue ; en 1635, la Guyane peut recevoir le titre de « France équinoxiale ». Puis ce sont, en 1643 et 1649, les fondations de Pronis à Madagascar, devenue « la France orientale ». Sous Louis XIV, se poursuit le développement de ces entreprises par l'établissement de Cavelier de la Salle et Iberville en Louisiane. Enfin, avant 1664, des capucins de Rouen, Alexis et Bernardin de Renouard, travaillent déjà à faire du Sénégal une terre française.

La plupart de ces expéditions coloniales cherchaient des prêtres pour les accompagner ; elles en trouvaient difficilement et devaient parfois s'en passer, témoin les plaintes amères de Lescarbot (1).

Il se forma également plusieurs compagnies de commerce qui faisaient accompagner leurs expéditions annuelles par quelque ecclésiastique : c'était une garantie morale dont elles bénéficiaient. C'est ainsi que des Capucins de Rouen et de Paris, des Récollets de Bordeaux, des Jésuites, des Dominicains, des prêtres séculiers, furent entraînés à visiter

1. LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle-France*, in-8°, Paris, 1609, p. 150, 510 et 520^e de la réimpression de 1611-1612.

quelques coins du Nouveau Monde et à en rapporter des observations. Des missions se fondèrent aussitôt qui maintinrent le lien entre les maisons d'outre-mer et celles de l'Ancien Continent.

Attentifs à donner tous les renseignements dont ils se sentaient capables, ces premiers voyageurs offrent dans leurs relations des détails qui ne sont pas dénués d'intérêt scientifique. Sur le Canada et la Louisiane, sur le Brésil, sur les Antilles surtout, même sur le Siam et l'Indo-Chine, nous trouvons dès lors à glaner chez eux.

En « Nouvelle France »

Jésuites et Récollets

Les relations vraiment sérieuses publiées par les Jésuites du Canada débutent par celle du P. Pierre BIARD (1616). Elle n'offre d'intérêt spécial pour nous que par le tableau de la fraternité qui règne entre les sauvages du pays. De ce moment se succèdent d'année en année les rapports adressés par les Jésuites au Père Provincial ou au général de la Société. Leur ensemble forme soixante-treize volumes dans la réimpression moderne (1). Les PP. BIARD, LEJEUNE qu'un ordre brusque avait arraché de sa chaire de rhétorique pour l'envoyer au Canada, BRÉBEUF, LALLEMANT, LE MERCIER, CHAUCHETIÈRE, PERRAULT (2), dans *Les Relations de la Nouvelle France*, et les recueils de *Lettres édifiantes* qui se publient annuellement pendant plus de cinquante ans, s'intéressent assez aux plantes et aux animaux pour retenir notre attention.

Il n'est guère de relation qui ne contienne la description de quelque végétal curieux, de quelque insecte ou de quelque oiseau remarquable par sa taille, ses mœurs ou ses vives couleurs. Ces descriptions naturellement sont plus littéraires que scientifiques. Ces anciens professeurs de style noble ne voient, comme dans les animaux empaillés, que la forme et le coloris ; ils recherchent l'effet plus que la précision. Voici comment le P. LEJEUNE clôt sa description de l'Oiseau-mouche : « Ceux qui l'appellent l'oiseau-fleur diraient mieux, en mon jugement, en le nommant la fleur des oiseaux » (3).

Mais ce qui intéresse nos missionnaires plus que la nature, ce sont les mœurs des sauvages. Ils en admirent la beauté physique, qu'ils comparent à celle des Anciens, le sens de l'autorité, le respect pour les vieillards, les vertus en général. « De toutes les onze passions ils n'en ont que deux » déclare le P. CHAUCHETIÈRE en 1694. Leur bonheur est certain, car, dit le

1. *The Jesuit Relations and allied documents. Travels, explorations of the Jesuit Missionaries in New France (1610-1791)*, 73 vol., 1894 et suiv., Burrows Brothers, Cleveland. — Quelques indications, purement historiques, dans DE ROCHEMONTAIX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, 3 vol. in-8°, Paris, 1895.

2. Pierre BIARD (1568 Grenoble-1622 Avignon) ; — Paul LEJEUNE (1592 Châlons ou Vitry-1664 Paris) ; — Jean de BRÉBEUF (1593 Condé-sur-Vire ou Bayeux-1649 martyrisé par les Iroquois) ; — Charles LALLEMANT (1587 Paris-1679 Paris) ; — François-Joseph LE MERCIER (1604 Paris-1690 La Martinique) ; — Claude CHAUCHETIÈRE (1645 Poitiers-1709 Québec) ; — Julien PERRAULT (1598 Nantes 1647 Orléans).

3. LEJEUNE, *Relation* de 1634, t. VII de l'édition américaine, p. 78. Non recueillie dans les éditions abrégées courantes.

même père, « la vie se passe plus doucement parmi eux que parmi nous ». On décrit leurs cérémonies et leurs fêtes. On fixe par écrit tout ce qui frappe dans la vie quotidienne des indigènes.

Ces relations sont des ouvrages de propagande et non des rapports scientifiques. D'un autre côté, les conditions de vie, telles qu'elles y apparaissent, étaient si redoutables dans ces régions inhospitalières que l'étude désintéressée de la nature était impossible à ces premiers pionniers de la civilisation. L'existence qui leur était faite impliquait déjà chez eux, rien que pour la supporter, un véritable héroïsme. Joignez à cela les luttes où ils se trouvaient impliqués du fait des querelles jansénistes, non moins vives dans la nouvelle que dans l'ancienne France (1).

Les Jésuites arrivant au Canada y avaient trouvé établis déjà les Pères Récollets, ou Franciscains réformés de l'étroite observance. L'un d'eux, le Frère Gabriel SAGARD a publié un *Grand voyage au pays des Hurons*, plus naïf qu'instructif. Le pauvre Frère mineur ne cherche point, comme les Jésuites, à s'instruire en voyageant. « La discipline de l'ordre séraphique de Saint-François » lui suffit, puisqu' « on y apprend la science solide des saints hors de laquelle tout ce qu'on peut apprendre n'est que le vain amusement d'un esprit curieux ». A peu près sans intérêt pour les sciences naturelles, à part les quelques pages sur le Castor et l'Ondatra, il est plus intéressant pour l'ethnographie, car tout l'étonne chez ses Hurons, et il prend soin de tout noter jusqu'aux airs de musique (2). Il décrit sa vie et celle de ses Indiens, il les juge et s'exprime sur eux avec beaucoup d'optimisme, ce même optimisme que nous avons vu déjà chez les auteurs des *Relations*. Il admire leur vigueur et leur beauté physique, leur caractère, leur bonté, leur charité, leur gouvernement, leur détachement des biens de la terre et redoute de les voir perdre ces vertus précieuses au contact des chrétiens d'Europe (3).

Plus observateur fut le Frère Chrestien LECLERCQ, qui évangélisa les Peaux-Rouges à partir de 1675 (4). C'est dans la Gaspésie, province actuelle de Gaspé, au fond du Golfe du Saint-Laurent, qu'il prit contact avec la nature américaine. Il se mit à étudier l'algonquin et pour cela partagea la vie sauvage des Indiens, vécut dans leurs huttes répugnantes de saleté, les suivit dans leurs chasses, se fit adopter par l'un d'eux.

Lui aussi il fait grand éloge des sauvages ; il s'intéresse en plus à leur origine, qu'il finit par déclarer problème insoluble. Les observations ethnologiques abondent dans ses ouvrages. Il décrit par le menu les cérémonies qui accompagnent la naissance (il constate l'absence de la couvade), les vêtements et parures, les cabanes, la nourriture, le genre de vie, la chasse, la pêche et leurs procédés. De là il est amené à étudier les principaux gibiers (chapitre XVIII) : l'Elan ou Orignac, le Castor, le Canard, l'Oiseau-

1. Pour toute cette partie, voir G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 122 et suiv.

2. *Le grand voyage*, p. 3, 128 sq.

3. Le frère SAGARD, malgré son optimisme, reconnaît pourtant la cruauté et le cannibalisme des Hurons et des Iroquois.

4. Date et lieu de naissance inconnus.

mouche, les Pics, le Loup-cervier, le Lièvre, l'Ours, le Caribou, la Baleine. Il passe aux danses, dont il distingue deux séries, celles des hommes et celles des femmes. Il n'oublie même pas de décrire les maladies auxquelles sont exposés les Indiens du Gaspé et les remèdes qu'ils emploient.

LECLERCQ nous apparaît comme un esprit singulièrement actif et vigoureux. Non seulement il avait composé un dictionnaire algonquin, dont il laissa le manuscrit à Québec, mais il inventa une méthode idéographique pour instruire ses sauvages. Il chercha à fixer ces nomades en introduisant la culture de la terre à Nipisiguit, où il s'était fixé.

Naturellement les croyances de ceux qu'il évangélise retiennent son attention. Ils croient en un pays des âmes ; ils abondent en superstitions et possèdent ce que nous nommerions aujourd'hui de nombreux tabous. LECLERCQ constate, sans se l'expliquer, le culte ancien et l'usage de la croix, comme le feront les missionnaires espagnols du Mexique.

Ce bon récollet mérite d'être tiré de l'oubli, non seulement pour cette abondance de renseignements, mais encore pour sa haute opinion des mœurs des Indiens. Il les trouve généreux, loyaux, hospitaliers, poussant l'honneur jusqu'au suicide ; et les femmes lui apparaissent modestes et chastes. Son témoignage viendrait donc appuyer la thèse de M. Gilbert Chinard, qui cependant ne fait pas mention de lui (1).

Moins intéressant pour nous, mais fort curieux en lui-même, fut cet autre récollet, le P. Louis HENNEPIN (2). Flamand d'origine, c'est comme missionnaire français, après un tour d'Europe en qualité de Frère quêteur, qu'il passe au Canada. Il est poussé par la curiosité « de voir les pays les plus éloignés et les nations les plus inconnues ». La partie civilisée du Canada, où il est retenu malgré lui, lui déplait vivement. Il rêve des forêts, et aussi de grandes découvertes qui feront connaître son nom. Aussi est-il fier d'accompagner Cavalier de la Salle et de reconnaître avec lui (1679-1680) une partie de la Louisiane. Fier aussi d'être, avec ses compagnons, le premier européen à explorer les Grands Lacs : c'est lui qui découvrit les chutes du Niagara (6 décembre 1676).

Dans sa *Description de la Louisiane* il jette un coup d'œil rapide sur les animaux, les ressources végétales et minérales de l'Illinois. Les Bœufs sauvages surtout l'intéressent ; il décrit rapidement leurs mœurs. Mais il n'est pas assez instruit pour que les détails qu'il note aient grande valeur. De même il esquisse les mœurs des habitants, qu'il juge tout à l'inverse des précédents. Les canots d'écorce, la chasse, la pêche, le costume, voilà ce qui l'intéresse ; ce sont les côtés pratiques. Par ailleurs, M. Chinard a montré l'influence malheureuse de son livre, dont les éditions nombreuses

1. Signalons de plus la singulière éloquence et la couleur déjà châteaubrianesque des dernières pages : la scène du départ du missionnaire avec le désespoir des sauvages et les longs discours de son père adoptif sont déjà dans la manière des *Natchez*.

2. Voir sur lui G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 160-167. — Né à Ath en 1640, mort obscurément exilé en Hollande. *L'Encyclopédie britannique* en fait à tort un Jésuite français.

prouvent le succès, mais dans les milieux touchés par la Réforme et peu sympathiques à la France.

De tous ces pionniers du nord américain, le plus célèbre est sans aucun doute le P. MARQUETTE, de la Société de Jésus (1). Chargé d'accompagner l'expédition commandée par le jeune explorateur Louis Jolliet, il arriva en 1671 à Michillimackinac, suivit la rivière Wisconsin jusqu'au Mississipi, qu'il découvrit en 1673, et descendit ce fleuve jusqu'au 34^e parallèle, après avoir reconnu les confluent du Missouri et de l'Ohio. Il remonta ensuite la rivière de l'Illinois pour aller mourir sur les bords du lac Michigan (1675).

Plus instruit que les voyageurs précédents, il a pu faire, au cours de ses explorations, d'intéressantes observations d'histoire naturelle, assez précises pour que nous puissions souvent reconnaître les plantes et les animaux dont il parle. Il est le premier pour qui nous pouvons utiliser, à l'occasion des êtres qu'il décrit, les noms scientifiques modernes. C'est ainsi qu'en mai 1673, en s'engageant dans la rivière Des Moines, il signale que la tribu de la Folle Avoine, cantonnée aux confins de l'Iowa et du Missouri actuels, se nourrit des graines d'une Graminée (*Zizania aquatica*) spontanée sur les rives envasées. Il détaille le mode de récolte et l'utilisation de la graine brute ou réduite en farine.

Il ne manque pas de signaler les fruits, les plantes utiles qu'il croit reconnaître, pas plus que les gibiers de terre ou d'eau. Dans le grand fleuve, un énorme poisson (*Silurus Missisipiensis*) frappe particulièrement son attention par sa taille, et un autre par une arête spatulée fixée à son nez et large comme la main (*Polyodon spatula*). Aux environs de l'embouchure du Missouri, il signale le *Cactus Opuntia*, le *Diospyros Virginica*, très reconnaissables aux caractères qu'il en donne, et dans la rivière elle-même un *Nelumbo*.

On suppose bien que les croyances et les mœurs des Indiens l'attirent également. Il décrit longuement le calumet et son usage, donne d'intéressants détails sur les chasses et les pêches pratiquées par les Indiens, particulièrement sur la chasse des Bœufs sauvages.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

Pierre BIARD, *Relation de la Nouvelle France*, in-12, Lyon, 1616.

Claude LALLEMANT, *Relation de la Nouvelle France*, Lyon, 1626.

— *Relations de la Nouvelle France*; la série de 1632 à 1672 comprend 39 vol.; deux autres volumes (1654-1655 et 1658-1659) portent le titre de *Lettres*. Tous ces ouvrages sont très rares. Réunis dans *The Jesuits Relations* cité plus haut.

1. Jacques MARQUETTE, né à Laon, en 1637, parti en 1666, mort sur les bords du lac Michigan en 1675. — Cf. Alfred HAMY, *Au Mississipi, la première exploration* (1673), in-8°, Paris, 1903.

- Frère Gabriel SAGARD Théodat, mineur récollet de la province de Paris, *Le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en Amérique vers la mer douce, es confins de la Nouvelle France, dite Canada*, in-8°, Paris, 1632 ; — Réédition, dans *Trois voyages au Canada*, in-4°, Paris, 1929, pp. 63-234.
- *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs Récollets y ont faits*, 4 vol. in-4°, Paris, 1636 ; réimprimé à Paris, 4 vol. in-4°, 1866.
- Chrestien LECLERCQ, récollet de la province d'Artois, *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésiens*, in-8°, Paris, 1691 ; une traduction anglaise en a été donnée à Toronto, Champlain Society, 1910 ; — *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, 2 in-8°, Paris, 1691.
- Louis HENNEPIN, récollet, *Description de la Louisiane nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France*, in-16, Paris, 1683 ; nouvelles éd. *ibid.*, 1684, 1688 ; — *Nouvelle découverte d'un très grand pays*, Utrecht, 1697 ; Amsterdam, 1698 ; — *Nouveau voyage d'un país plus grand que l'Europe*, in-12, Utrecht, 1698 ; La Haye, 1704 ; Amsterdam, 1711, 1712. — Ses œuvres ont été réimprimées par Thwaites, *Hennepin's travels*, 2 vol. in-8°, Chicago, 1903.
- Jacques MARQUETTE, S. J., *Récit des voyages et des découvertes*, in-8°, New-York, 1852 ; in-18, Albouy, 1855 ; dans Alfred Hamy, *Au Mississipi* in-8° Paris, 1903, pp. 224-254.
- *Journal du deuxième voyage*, *ibid.*, pp. 256-263.
-

Dans la France équinoxiale

CLAUDE d'ABEVILLE et YVES d'EVREUX

En 1611, sur la demande de Marie de Médicis, les Capucins d'Evreux acceptèrent d'envoyer, avec La Ravardière et Rasily, quatre religieux comme missionnaires au Maragnon. Parmi les quatre, on compte CLAUDE d'ABEVILLE et YVES d'EVREUX. Partis de Cancale le 19 mars 1612 (1), ils mirent près de cinq mois à faire la traversée, parmi les plus dures épreuves de tout genre. Dès 1615 les Français, écrasés par les Portugais, devaient abandonner le Maragnon. C'est uniquement par ces deux Capucins que l'histoire de cette malheureuse aventure nous a été conservée (2).

Claude FOULLON (3), qui reçut à la profession le nom de CLAUDE d'ABEVILLE, ne resta au Brésil que quatre mois. A son retour il publia l'histoire de cette courte mission et mourut bientôt après, des fatigues qu'il y avait endurées.

Son récit pittoresque et plein de fraîcheur, son style savoureux et dru ont conservé un charme singulier. Sans préparation scientifique d'aucune sorte, pris au dépourvu par l'ordre de son supérieur, il n'emporte avec lui que sa formation classique, l'absence de préjugés et des yeux tout neufs d'observateur. Il n'est point fermé aux idées nouvelles, puisque quinze ans avant Galilée il expose la théorie de la sphéricité de la terre (4); il soutenait même que le globe terrestre était primitivement couvert par les eaux, mais à l'état de vapeur. Quant au flux et au reflux, il hésite à y voir un effet de la lune et penche plutôt, — il donne ses raisons, — vers une vertu cachée de la ligne équinoxiale.

Pendant la traversée il est frappé par la multitude d'oiseaux inouïe qui couvent leurs œufs dans les herbes et sur le sol même tant dans l'île Fernand de la Rongne (Fernando Noronha) que dans l'île de Feu voisine. Il remarque surtout les « Fourcades », excellents voiliers qui possèdent sous la gorge une bourse de cuir orangé leur servant de garde-manger et de vessie natatoire. Il s'intéresse aux arbres des mêmes îles, dont l'un, à

1. Et non le 12 août 1611, comme l'indique M. G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 4. D'après Ed. d'ALENÇON, *Le Couvent des Capucins d'Evreux*, in-8° Evreux, 1894.

2. Il y avait avec eux François de BOURDEMARE, auteur d'une *Relatio de populis Brasiliensibus* qui s'est perdue. Cf. Edouard d'ALENÇON, *le Couvent des Capucins d'Evreux*.

3. Il fit son noviciat en 1595 et mourut à Rouen en 1616 (et non en 1632). D'après Ed. d'ALENÇON, *Le Couvent des Capucins d'Evreux*.

4. Il faut noter que cette idée était fort répandue, puisque le Frère SAGARD la trouvait toute naturelle (Cf. p. 183 dans la réédition de 1929).

feuilles de laurier, détermine des troubles oculaires par le simple contact des doigts successivement avec les feuilles et avec les yeux.

Le mercredi 11 juillet 1612, on arrive en vue du cap de la Tortue : c'est le Brésil. On débarque à l'Islette Sainte-Anne et sur la grande île de Maragnon, habitée par les sauvages Tupinamba, originaires des régions tropicales et chassés de leur pays par les Portugais. Le bon capucin n'a que des éloges pour leur douceur, leur loyauté, leur admirable charité ; mais il leur reproche la polygamie et la licence qui règne chez leurs filles. En tout cas ils montrent une bonne volonté à laquelle CLAUDE d'ABEVILLE oppose les mauvais exemples que leur offrent les Français.

Après un rapide exposé de la situation de l'île, située à deux degrés et demi au-delà de la ligne équinoxiale du côté du pôle antarctique et se présentant comme la clef du pays, il entame une description enthousiaste. Il n'éprouve qu'admiration pour le climat, supérieur par la pureté de l'air et la salubrité à ceux de la Guyane et de l'Éthiopie. Il n'y règne, déclare l'auteur, que le vent d'est, le plus tempéré de tous. La fertilité du sol est incomparable. On aperçoit une infinité d'oiseaux, tous différents des nôtres « tant en beauté qu'en bonté, plusieurs desquels sont apprivoisés incontinent que vous les avez pris ». Il y a des poissons à foison, dont beaucoup spéciaux au pays, beaucoup d'Huitres, bonnes en tout temps. Les eaux sont d'une admirable qualité, eu égard aux nôtres. Le sol, d'une fécondité inouïe produit sans culture des Melons, des Pois, des Fèves en toute saison. Il sera excellent pour la production du Tabac, du Roucou, de la Casse, de la Canne à sucre. Ambre gris, jasper vert, cristal rouge surabondent.

Sur tous les tons, notre capucin célèbre la beauté, la richesse du Brésil, la facilité de la vie qu'on y mène, ses fleurs admirables, la diversité des bois, la beauté des fleurs, la présence des simples les plus rares, la quantité d'arbres fruitiers, toujours munis de feuilles, de fleurs et de fruits. Et quelle diversité de « Guenons » et de Perroquets !

Mais il ne se contente pas de ces généralités. De ces êtres nouveaux pour lui et pour ses lecteurs, CLAUDE donne d'intéressantes descriptions ; il les peint par les traits les plus frappants, et les désigne toujours par leur nom vernaculaire, passé depuis, bien souvent, dans la langue française. Il décrit ainsi une quarantaine d'arbres, dont quatre sortes d'Acajou, cinq espèces de Palmiers, le Bananier, le Manguier, le Jacarata, l'Apariturier (Manglier, *Rhizophora* L.), le Jacaranda, le Cotonnier, l'Ananas. Il passe aux animaux et leur applique la même méthode. Il distingue environ soixantedix espèces d'oiseaux, parmi lesquels il range les Chauve-souris ; il consacre six pages aux poissons, autant aux animaux terrestres, autant encore aux « animaux imparfaits », les insectes. Bien souvent il est possible d'accoler le nom moderne à ses formules descriptives.

L'ethnologie naturellement ne le laisse pas indifférent ; il décrit en détail les villages, les maisons, le type physique, le teint, la chevelure, les ornements, la longévité des Indiens ; leurs coutumes, par exemple leurs lamen-

tations funèbres. Il admire qu'ils aillent nus sans aucune honte et en parfaite honnêteté.

Qui ne serait attiré par cette France équinoxiale, véritable Eden, dont le capucin d'EVREUX s'était fait le peintre passionné ? (1)

Plus savoureux encore est le récit de son compagnon et continuateur, le P. YVES d'EVREUX, né Simon MICHELET (2). Détruit avant son apparition, probablement par les meneurs du parti pro-espagnol qui voulaient, en raison du mariage de Louis XIII, étouffer les projets de conquêtes en terre d'Amérique, il n'a survécu qu'en un unique exemplaire, et encore incomplet, celui de la Bibliothèque Nationale.

YVES qui vécut deux ans parmi les Indiens, s'est proposé de compléter la relation de CLAUDE d'ABEVILLE. Il s'est révélé grand écrivain par son pittoresque, sa couleur, le sentiment exquis de la nature, l'élégance du style ; à telles enseignes que l'on a pu suggérer une comparaison avec La Fontaine (3). En plus, son livre est un document historique éminemment précieux. Enfin c'est l'œuvre d'un observateur soigneux et pénétrant. Il étudie les insectes à la loupe, observe minutieusement les mœurs des animaux, cherche à les capturer pour les décrire de plus près. En somme il a l'âme d'un vrai naturaliste sans en avoir la préparation. Mais quelle autre préparation, à cette date, un siècle et demi avant Linné, que l'esprit d'observation ? Pourtant ses descriptions, littérairement bien supérieures, au point de vue scientifique ne valent pas celles de CLAUDE.

Son petit ouvrage comporte deux « traités », le second consacré aux efforts d'apostolat des missionnaires (4), le premier aux sauvages et à la nature. Dans cette première partie YVES a réuni de nombreuses et intéressantes notes ethnologiques. Il signale, en plus de l'anthropophagie, l'usage de la couvade chez les Tupinambas, décrit leurs funérailles. Il ne cache pas son admiration : il les voit miséricordieux, faciles à instruire, justes, doués du sens de l'ordre et du respect. Il ne leur reproche que leurs passions pour la vengeance, pour l'ivresse, et leur lubricité, mais il passe vite sur les vices pour repartir dans un nouveau panégyrique. Les sociologues trouveront là un curieux exposé des degrés de parenté, singuliers pour nous, dans les sociétés primitives. Des chapitres sont réservés à l'hygiène, aux maladies et aux remèdes habituels des Indiens. Parmi ceux-ci, il signale l'Herbe à pétun qu'ils ont toujours à la bouche, et de fait, dit-il, « cette fumée éclaircit l'entendement ».

Il a recueilli quelques vestiges de leur idiome, conservé de nombreuses expressions et des phrases entières. Enfin les ethnologistes lui doivent être

1. L'intérêt ethnographique des relations de Claude d'ABEVILLE et d'Yves d'EVREUX, même de THÉVET, est signalé par les savants qui étudient les populations indigènes de l'Amérique du sud, par exemple A. MÉTRAUX, *La Civilisation matérielle des Tupi-Guarani*, Paris 1928 ; *La religion des Tupinamba*, Paris, 1929.

2. Né vers 1577 ; sa profession est du 23 juin 1597 ; rentré à Evreux à demi-paralysé en 1614, il mourut avant 1643.

3. G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 6.

4. C'est dans cette partie qu'il parle du Macanhon (*Falco herpetocheres*), oiseau prophétique, que les indigènes regardaient comme le messager des âmes, p. 281.

reconnaisants d'avoir signalé (1), lui premier et lui seul, les idoles de ciré et de bois des Tupinambas : il n'existe pas d'autres traces de ces sculptures indiennes.

Ainsi que CLAUDE d'ABEVILLE, il admire et les hommes et la nature ; le ciel, les astres, le soleil, les vents, les pluies, le tonnerre et les éclairs, la mer, les eaux, les fontaines, ne se montrent nulle part comparables à ce qu'ils sont au Maragnon. Le chapitre xxxix est consacré aux « Singularités de quelques arbres » ; il y décrit le Mimosa. Les chapitres suivants (lx à xlvii) ont trait aux animaux : poissons, oiseaux, lézards, insectes. Il s'intéresse à ceux qui ont un intérêt pratique pour les Indiens : les Vaches de mer (Phoques), les Vaches braves (Tapirs), les Sanglars (Pécaris), un oiseau aujourd'hui disparu (*Ibis rubra* = *Tantalus rubra*) des régions qu'il a visitées et dont les plumes jouaient un rôle important dans la vie des Tupinambas. Ses descriptions d'oiseaux néanmoins sont très faibles ; on ne saurait distinguer, par exemple, s'il parle du Condor ou du Nandou ; rien dans le cri des Colibris et Oiseaux-mouches ne rappelle, comme il le prétend, le chant de l'alouette (2). C'est à l'occasion des chasses annuelles qu'il parle des Fourmis : les femmes Tupinambas leur chantaient des incantations pour les détruire ; il n'ajoute pas qu'elles les mangeaient rôties ; mais il leur connaît un ennemi mortel, un « Chien », qui n'est autre que le Fourmilier. Parmi les autres gibiers des sauvages il cite les Lézards (*Tupinambis monitor*), les Araignées, dont les « Araignes de mer » (*Aranea avicularia*), les Cigales. Il parle des Lampyres, mais avec beaucoup moins de précision que ne le fera DU TERTRE. Parmi les quadrupèdes, il s'arrête quelque peu aux Onces et Guenons, dont il a guêté le manège pendant des heures entières. Il cite le Guariba (*Mycetes ursinus*), l'Alouate (*Stentor*), et croit volontiers à des mariages réguliers entre singes et femmes indiennes.

Après ces deux informateurs de talent, nous ne citerons que pour mémoire le *Voyage de la France équinoxiale à Cayenne*, d'Antoine BIET, curé de Sainte-Geneviève de Senlis. Son intérêt est linguistique plutôt qu'ethnographique ; et le P. LABAT l'a grandement discrédité. D'après lui, BIET n'a rien vu à Cayenne, moins encore à la Martinique, car il était à ce moment trop malade pour avoir mis pied à terre. Il faut signaler cependant son tableau, publié en 1896, des mœurs des *Galibis*, ces populations de la vieille race caraïbe établies dans la Guyane française (3).

1. P. 302.

2. Comme ses contemporains, il range les Vampires parmi les oiseaux.

3. Sur BIET, voir G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 35-39.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

Claude d'ABEVILLE, prédicateur capucin, *Histoire de la Mission des PP. Capucins à l'Isle de Maragnan*, in-8°, Paris, 1614.

Yves d'EVREUX *La Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614*, in-12, Paris, 1615. Lacéré sitôt imprimé par des mains inconnues chez l'imprimeur même, François Huby ; il n'en a été sauvé qu'un seul exemplaire incomplet par François de Razilly, qui avait pris part à l'expédition ; réédité avec introduction et notes par F. Denis, en 1864 dans *Bibliotheca Americana* t. II, in-8°, Paris-Leipzig 1864.

Antoine BIET curé de Sainte-Geneviève de Senlis, supérieur des prêtres qui ont passé dans le païs, *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne, entrepris par les Français en l'année 1652, avec un dictionnaire de la langue du même païs*, in-4°, Paris, 1664 ; — *Les Galibis, tableau véritable de leurs mœurs avec un vocabulaire de leur langue*, revu et publié par Aristide Marre, in-8°, Paris, 1896 (extrait de *Revue linguistique*, juillet et octobre 1896).

III

Dans les « Isles »

Le P. DU TERTRE

Si un pays du monde a exercé un puissant attrait sur l'imagination des Français depuis quatre siècles, c'est bien celui des Indes occidentales, ou, comme on disait, des « Isles ». Cet attrait s'est développé en grande partie grâce aux relations des missionnaires, dont deux au moins sont devenus célèbres : le P. DU TERTRE et le P. LABAT.

C'est en 1635 que Richelieu adjoignit à une société qui se fondait pour coloniser la Guadeloupe les premiers missionnaires français aux Iles, des Dominicains. « Désormais écrit M. Chinard, nulle expédition ne partira sans emmener avec elle quelques Frères Prêcheurs, destinés à convertir les Caraïbes et, plus encore, à retracer les événements du voyage, à en répandre la relation et à gagner le public à la cause de la colonisation... Les missionnaires, quelle que soit leur robe, seront pendant tout le siècle les historiographes de toutes les expéditions lointaines, et parfois les chantres de notre épopée coloniale » (1).

Dès 1640 le P. BOUTON publie chez Cramoisy une *Relation* dans laquelle il décrit lui aussi, comme l'avaient fait les voyageurs de la Nouvelle France et des régions de l'Amazone, l'admirable liberté dans laquelle vivent les indigènes. Bientôt le dominicain Mathias DU PUIS donne la première histoire de la Guadeloupe (1652), où l'on peut glaner quelques renseignements d'ethnologie. Il les emprunte aux manuscrits du P. Raymond BRETON, l'un des premiers missionnaires de la Guadeloupe, qui passa une partie de sa vie aux Antilles.

Non seulement ce dernier communiqua encore de nombreuses notes et d'utiles renseignements au P. DU TERTRE, qui le cite souvent, mais il a laissé également un *Dictionnaire caraïbe* précieux à consulter pour les noms vernaculaires de plantes et d'animaux, et pour les abondants détails ethnologiques qu'il fournit sur les dialectes, les croyances, les divinités, les coutumes. Il rapporte le premier l'existence d'une langue spéciale pour les femmes.

Le courageux missionnaire a d'ailleurs eu les plus grandes peines à recueillir le vocabulaire caraïbe, car les indigènes ne parlaient guère en dehors de l'ivresse. Il a dû se faire sauvage parmi les sauvages, vivre retiré

1. *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 32.

sur une grève, y attendant leurs bonnes grâces, assez difficiles à capter, et cela au péril de sa vie (1).

Parmi les autres informateurs de DU TERTRE, spécialement pour l'histoire naturelle, il faut citer aussi le P. FEUILLET, dont les observations ont été largement utilisées.

Vers le même temps travaillait à la conversion des Caraïbes, avec le P. SIMON, de la Société de Jésus, le Frère de la BORDE, dont la brève *Relation* abonde en détails curieux. Le portrait qu'il trace de ces sauvages n'est pas flatté : ils sont sales, indolents, libidineux, indépendants, n'obéissant pas même à leurs pères. Il décrit leurs cultures, car ils sont déjà cultivateurs, leurs nourritures. Ils se peignent le corps au Roucou, en enduisent les cadavres. Ils ont la paradoxale coutume de la couvade, pratiquent la polygamie, observent divers tabous, par exemple le tabou des beaux-parents pour le gendre. Les mariages se concluent assez souvent avant la naissance : d'avance on jette son dévolu sur une fillette à naître que l'on prendra à sa famille vers sept ou huit ans. Lui aussi, le Frère de la BORDE a constaté l'existence de la double langue, celle des hommes et celle des femmes ; il note que pourtant les deux groupes se comprennent. Il est frappé par la pauvreté de ces langages, capables seulement de désigner les objets matériels, et encore souvent très imparfaitement : les Caraïbes ne connaissent que trois ou quatre couleurs.

Mais tous les écrivains précédents s'effacent devant la puissante personnalité du P. DU TERTRE (2).

Il passa seize ans aux Antilles (1640-1656) et les étudia avec les dispositions d'un naturaliste. Chateaubriand l'a appelé le Bernardin de Saint-Pierre du XVII^e siècle (3) ; les savants d'aujourd'hui continuent à le consulter et à estimer son ouvrage comme l'ensemble le plus complet que nous ayons sur les Antilles. Véritablement enivré par le spectacle de cette nature exubérante, il l'observa avec passion et la décrivit avec une exactitude et une somptuosité dans le pittoresque qui devancent son siècle. C'est un savant reconnu et un grand écrivain méconnu. Son but était cependant avant tout pratique : attirer de nouveaux colons aux Antilles et faire de son ouvrage une sorte de guide de l'émigrant.

Son *Histoire générale des Antilles* se divise en huit traités. D'abord une description générale des îles occupées par les Français : Saint-Christophe, Guadeloupe, Martinique, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, les Saintes, Ma-

1. Il reste la source originale pour les noms caraïbes des végétaux ; c'est encore chez lui que les prend par exemple Jules BALLET, *La Guadeloupe*, Basse-Terre, 1890, t. I, *passim*.

2. Jean-Baptiste DU TERTRE naquit à Calais en 1610, s'engagea d'abord dans la marine hollandaise, visita le Groenland, puis fit campagne avec l'armée française. Il entra chez les dominicains en 1635. A la fin de son séjour aux Antilles, il fut envoyé avec plusieurs religieux pour évangéliser l'île de la Grenade. Après deux tentatives infructueuses et beaucoup de tribulations, il dut rentrer en France. Il mourut à Paris en 1687. Voir sur lui G. CHINARD, *l. c.*, 39-54 ; Ign. URBAN, *Symbolæ Antillanæ*, Berlin, 1890-1900, t. I, p. 167-168.

3. Il lui a consacré tout un chapitre du *Génie du Christianisme*, livre IV, ch. VII.

rie-Galante, Sainte-Croix et Grenade. Il insiste surtout sur la nature des côtes, les bas-fonds, les rades naturelles et les sources.

Puis il raconte ses deux voyages aux Antilles, en 1640 et en 1642. Rien n'est pittoresque comme cette description des misères d'un voyage aux Amériques il y a trois siècles. La vermine grouillait, raconte-t-il, à tel point qu'on la voyait monter aux cordages.

Dans le III^e Traité, DU TERTRE étudie « les plantes et les arbres ». Reconnaissons qu'il ne le fait pas en botaniste, qu'il se contente souvent des approximations et commet les confusions qui sont le fait d'un profane, mais aussi, ne l'oublions pas, d'un observateur antérieur à Ray, à Rivin et à Tournefort. Il possède la bonne volonté, mais non pas la méthode. N'empêche qu'il est la source où puisèrent abondamment Rochefort, le P. LABAT et Pomet (1). Ses descriptions sont imprécises et sentent l'amateur, bien qu'il ne décrive aucun végétal sans que ses yeux, ses mains, son palais lui aient apporté, comme il le dit, des témoignages certains. Il signale le Pois d'Angole (*Cajanus indicus* Spreng.), qui sans doute était subspontané, la diversité inouïe des « Capillaires », des plantes, assez vaguement décrites, dont les femmes se servent pour devenir fécondes ou pour faciliter la parturition, d'autres qui guérissent les blessures des flèches et les morsures des serpents.

Il insiste surtout sur les plantes cultivées et les manipulations auxquelles on les soumet : Indigo, Manioc, Patates, Igname, Pistache, Canne à sucre, Balisier, Ananas, Figuier d'Inde, et Cactus épiphyte qu'il nomme Chardon épineux, Passiflore, Bananes, Citrouilles, Calebasses, etc. Naturellement il ne suit aucun ordre, puisque la classification n'était pas encore née, et il se contente des noms vulgaires comme le fera le P. LABAT. Aussi ne peut-on le compter parmi les « Patres botanici ».

Il divise les arbres en deux groupes : ceux qui ne donnent pas de fruits et les arbres fruitiers. Les uns et les autres sont assez nombreux : Baumier, Cannelle, Santal, Gaïac, Roucou, Bois Chandelle, Coton, Laurier aromatique, Acomas, Acajou, Goumier, Bois de rose, Bois vert, Bois rouge, Bois de fer, Courrouça, Palétuvier, Figuier admirable, Palmiers, Latanier, Bois de Couleuvre, sorte de liane couleuvrine qui, dit-il, fait mourir les serpents par son contact et se montre souveraine contre leurs morsures. On reconnaît là une application du principe de la signature.

Assez secondaire au point de vue de la science pure, ce traité botanique reste d'une importance énorme pour la botanique appliquée. Le P. DU TERTRE est le premier qui nous renseigne sur les plantes économiques des Antilles et sur leur culture, cela avec toute la précision désirable.

Comme arbres fruitiers, il décrit le Cachiman (*Annona reticulata* L.), les Momins (Monbin, *Spondia Mombin* L. et espèces du même genre), l'Acajou, le Goyavier (*Psidium Guayava* Raddi), le Cacaoyer, cultivé depuis peu,

1. HALLER faisait déjà la même remarque, *Bibliotheca botanica*, t. I, *Tempora ante Tournefortium*, Tiguri, 1771, p. 537-538.

mais spontané dans les Iles, Cocotier et Papayer, Calebassier (*Crescentia Cujete* L., Bignoniacée), le Courbaril (*Hymenæa Courbaril* L.) dont les indigènes mangent avec avidité la pulpe sucrée, le Genipa et le Mancenilier.

Les descriptions de poissons sont plus précises que celles des plantes. Il leur consacre son IV^e Traité et en distingue plus de trois cents espèces ; il est vrai qu'il leur réunit Baleine, Lamantin, Tortues, dont il connaît trois espèces, Crabes, Homards, Huitres, Moules et Porcelaines. Il a cru retrouver là-bas presque tous ceux de France. Il les rattache du mieux qu'il peut aux espèces déjà connues et les désigne par leur nom vulgaire. Ceux qui retiennent le plus son attention sont évidemment ceux à formes singulières : Scie, Espadon, Murène, Coffre, Exocet, Lune ou Rémora. Mais il ne s'arrête pas à la forme, et recourt volontiers à la dissection pour être fixé sur leur organisation intérieure.

Les oiseaux, les animaux terrestres, font l'objet chacun d'un traité, réserve faite qu'aux premiers il réunit les Mouches : Abeilles, Lucioles, Lampyres, Guêpes et Maringouins, et que les seconds comprennent à la fois les quadrupèdes, les reptiles, les amphibies (il signale une Grenouille aboyeuse comme comestible), les crustacés, et même les Poux de bois et les Chiques.

La description de la Dorade donnera une idée de la manière de DU TERTRE comme naturaliste :

« Toute la peau du dos est d'un vert doré tout parsemé de petites étoiles d'azur et de petites écailles d'or si joliment agencées, qu'autre que cette sagesse qui se joue dans la rondeur de la terre n'y pourrait avoir si bien réussi ; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites écailles dorées, et semble estre un beau drap d'or. Tout le mufle est verd, mais tout surdoré et, aux deux costés de la teste, s'élèvent deux beaux gros yeux ronds, dorez et brillans ; mais ce qui couronne tout cela est qu'il passe pour un des plus excellens poissons de la mer, j'en parle comme scavant pour en avoir plusieurs fois mangé » (1).

Ces lignes ne créent-elles pas une image de l'animal aussi nette que nos diagnoses modernes d'où se sont enfuies la couleur et la vie ?

A ces textes, le P. DU TERTRE a joint de très nombreuses gravures, représentant avec toute la fidélité désirable les plantes, les industries agricoles et les animaux. Dans son œuvre, l'illustration égale en importance le texte lui-même.

Mais il est un autre point de vue duquel on ne saurait trop la louer, c'est celui de l'ethnographie. Ici encore il a ouvert une voie féconde ; il a été le premier en effet à faire connaître avec méthode et sans préjugés la vie sociale, les mœurs et les croyances des naturels. Ce « Paradis toujours verdoyant » se signalait par une singulière hétérogénéité ethnique, Brésiliens, Nègres, Mulâtres, Caraïbes pillards, inoffensifs Arawaks, peuplades primitives encore au stade de la cueillette et de l'abri sous roche. Sur ces

1. T. II, p. 213.

groupes presque complètement disparus aujourd'hui et sur lesquels les anthropologistes n'ont pas fini de discuter, le P. DU TERTRE nous a conservé des informations d'une valeur inappréciable. Il décrit soigneusement leurs mœurs : rites de naissance, éducation, mariage, nourriture (il signale les mangeurs de terre), exercices physiques, formes des échanges, réjouissances, ornements, rites mortuaires et funérailles ; il dépeint leurs carbets, sorte de halls de réunion, leurs cases, leurs lits, leurs pirogues, leurs canots, leurs armes, leurs méthodes de guerre. Leurs croyances, comme il va de soi, tiennent la première place dans ses préoccupations ; il note leurs idoles, leurs superstitions, leurs tabous, mais aussi l'idée qu'ils ont d'un Dieu créateur.

Des sauvages des Isles, il trace un portrait non dépourvu de contradictions, mais où cependant les éloges l'emportent nettement. Il leur reproche leur libertinage, la polygamie, les unions prématurées et à tous degrés de parenté, la brutalité de leurs mœurs : d'un coup de massue le mari se débarrasse des esclaves concubines qui lui déplaisent. Mais que de qualités : « Les sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits de toutes les nations du monde. Ils sont tels que la nature les a produits... Ils sont tous égaux, sans que l'on connaisse presque aucune sorte de supériorité ou de servitude... Ils ont le raisonnement bon et l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont aucune teinture des lettres... Si nos sauvages sont plus ignorants que nous, ils sont beaucoup moins vicieux ; voire même ils ne savent presque de malice que ce que nos Français leur en apprennent » (1). Voilà des paroles qui iront loin : le bon sauvage et l'homme de la nature n'ont pas attendu, comme on voit, Rousseau ni les Philosophes (2).

* * *

Dans un autre ordre d'idées, il faut signaler que dès le milieu du XVII^e siècle l'Amérique du Sud nous envoya le Quinquina, l'un des rares remèdes — vingt, dit le Dr Fiessinger, — qui guérissent, et ce fut par un Jésuite, le P. Barthélemy TAFUR (3). Celui-ci, missionnaire au Pérou, guérit, au cours d'un voyage à Rome, le Dauphin, fils de Louis XIV, avec cette écorce, appelée de ce fait « poudre des Jésuites ». Cette guérison constitue le premier document médical européen sur l'action thérapeutique du Quinquina (4). TAFUR dut recourir au Cardinal de Lugo pour combattre ses détracteurs.

1. T. II, p. 357.

2. Du Tertre a toujours soutenu que l'ouvrage publié par le chevalier de ROCHEFORT, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*, in-4°, Rotterdam, 1658, était en réalité son œuvre et que ROCHEFORT lui avait volé son manuscrit. Il est de fait que ce qui concerne l'histoire naturelle est, dans l'ouvrage de Rochefort, à peu près identique aux passages correspondants de DU TERTRE.

3. Je manque de renseignements biographiques.

4. Dottore Alessandro CANEZZA, « *Pulvis Jesuiticus* », *Note storiche sulla scoperta e*

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- Mathias DU PUIS, de l'Ordre des FF. prêcheurs, *Relation de l'Etablissement d'une colonie française dans la Gardeloupe, isle de l'Amérique, et des mœurs des sauvages*, in-16, Caen, 1652.
- Jacques BOURON, O. P., *Relation de l'établissement des Français depuis l'an 1635 en l'Isle de la Martinique*, in-8°, Paris, 1640.
- Raymond BRETON, O. P., *Dictionnaire caraïbe-français*, 2 in-12 'en 1 vol., Auxerre, 1665 et 1666 ; — *Grammaire caraïbe*, in-12, Auxerre, 1666.
- de la BORDE, *Relation de l'origine, mœurs, coutumes, religion, guerre et voyages des Caraïbes*, dans Henri Justel, *Recueil de divers voyages*, in-4°, Paris, 1674, avec pagination spéciale (1-40).
- Jean-Baptiste DU TERTRE, religieux de l'ordre des FF. Prescheurs, *Histoire générale des Isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique*, in-4°, Paris, 1654. L'histoire naturelle n'y est qu'ébauchée ; elle est reprise plus à fond dans son grand ouvrage : *Histoire générale des Antilles habitées par les François*, 4 vol. in-4°, les t. I et II, Paris, 1667, les t. III et IV, Paris, 1671. Les t. I, III et IV sont historiques ; l'histoire naturelle se trouve au t. II. — La publication de 1654 a été précipitée du fait que le manuscrit avait été dérobé à l'auteur « par un certain pirate qui s'apprêtait à le donner sous son nom. » Le pirate est nommé dans la seconde édition : c'était Rochefort, ministre protestant, qui publia à Amsterdam, en 1658, une *Histoire naturelle et morale des Isles Antilles*, et avoue n'avoir « rien mis de lui dans son livre ».

diffusione della China, in-8°, Rome, 1925 (Congrès international de la Malaria à Rome, 1924). Du Pérou les Jésuites importèrent la « poudre des Jésuites » en Chine, où ils l'utilisèrent couramment en médecine. — On attribue aussi fréquemment aux Jésuites l'introduction et l'acclimatation en Europe du Dindon, que l'on appela longtemps de leur nom. Mais on ne rencontre, à notre connaissance, aucun document qui établisse ce fait avec quelque certitude.

En Extrême-Orient

Avec les missions de Chine va s'ouvrir l'une des sources les plus précieuses et les plus abondantes d'informations scientifiques. Jusqu'au XVIII^e siècle, nos renseignements sur ces régions seront dus uniquement à des missionnaires (1).

Mais la France n'est arrivée en Chine que très tardivement, longtemps après les missionnaires Portugais (1516), Espagnols (1556), Italiens (1582 : l'illustre P. RICCI s'établit à Pékin en 1601), belges (le P. TRIGAULT, 1616), et polonais (Michel BOYM, *Flora Sinensis*, 1656).

Les guerres civiles et étrangères, l'état de nos finances, l'intérêt restreint porté aux expéditions lointaines sont les causes de ce retard.

Dès le milieu du XVII^e siècle, le Jésuite Etienne LE FÈVRE faisait déjà partie du Bureau astronomique de Pékin (2). Mais c'est en 1685 que les missionnaires français firent une apparition décisive. Colbert, aidé de Cassini, avait déjà envoyé des savants étudier la géographie des ports de la Méditerranée et des Antilles ; il songeait à faire de même pour l'Extrême-Orient. Une occasion favorable s'offrit lorsque le P. VERBIEST écrivit de Pékin à Louis XIV pour obtenir des auxiliaires scientifiques. Six Jésuites furent désignés pour gagner la Chine par le Siam ; quatre autres devaient tenter l'accès par la route de terre. Après avoir été reçus officiellement avant leur départ par l'Académie des sciences, les premiers débarquèrent à Ningpo le 23 juillet 1687. Non pas tous les six cependant : l'un d'eux, le P. TACHARD (3), naturaliste et mathématicien, qui avait déjà accompli neuf grands voyages tant en Amérique du Sud que dans les Indes, s'arrêta au Siam. Il en rapporta des observations intéressantes qu'il réunit en deux

1. La littérature est immense. Les principaux ouvrages sont : *Catalogus Patrum ac Fratrum e Societate Jesu qui in Sini adlaboraverunt*, Shanghai, 1872 ; — C. WESSELS, S. J., *Early Jesuit traveller in Central Asia (1603-1721)*, in-4°, La Haye, 1924 (d'après les archives de l'ordre ; analysé dans *Revue d'Histoire des Missions*, 1925, p. 529-539 par L. JALABERT) ; — H. CORDIER, *Bibliotheca sinica*, 2^e éd., 5 vol. in-4°, Paris, 1904 et suiv., supplément, 1922-1924 ; *Histoire générale de la Chine*, 4 vol. in-8°, Paris, 1920-1921 (le t. III va de 1368 à 1820) ; *Bibliotheca Indo-sinica*, 4 vol. in-8°, Paris, 1912-1915 ; — A. LAUNAY, *Histoire des Missions de Chine*, 3 vol. in-8°, Paris, 1907-1908 ; — E. BRETSCHNEIDER, *Early european researches into the Flora of China*, Londres-Shanghai, 1881 ; *History of european botanical discoveries in China*, in-4°, Londres, 1898. — Pour les Jésuites, la grande *Bibliographie* du P. SOMMERVOGEL, Paris-Bruxelles, 1890-1909, 8 vol. in-4°.

2. Né à Mourières près Avignon en 1598, arrivé à Macao en 1630, à Pékin en 1641 en qualité d'aide du P. SCHALL, † en 1659 à Sao-tchai-tse. Cf. C. L. GAIN, *Biographie du P. Etienne Le Fèvre*, 8°, 36 p., Changhaï, 1922.

3. Né à Angoulême en 1651, parti en 1680 pour l'Amérique du sud, mort au Bengale en 1712.

gros volumes dès son retour. Les autres arrivèrent à Pékin le 8 février 1688.

Le second groupe n'atteignit jamais le but. Mais cette audacieuse tentative nous a valu un ouvrage du P. Philippe AVRIL (1) parallèle à celui du P. TACHARD.



Le P. TACHARD (1651-1712).

Les cinq jésuites arrivés en 1688 furent admis au service de l'empereur Kang-shi comme interprètes, artistes et géographes (2). L'un d'eux, le P. Louis LE COMTE mérite de retenir notre attention au titre des sciences naturelles. Dix ans après un nouveau détachement venait se joindre aux précédents : les PP. DENTRECOLLES et PARENIN en faisaient partie. Enfin en 1701 venait s'adjoindre à eux un nouveau groupe de huit.

Cette mission de Pékin reste « à jamais illustre, déclare Vivien de Saint-Martin, par le grand nombre d'hommes éminents qu'elle a comptés dans son sein et on lui doit une masse de documents précieux pour la connaissance historique, ethnologique et géographique de l'Asie orientale » (3).

Avec les Jésuites de Pékin nous entrons dans une ère nouvelle. A la différence de tous les missionnaires précédents, ils arrivent munis de toute la formation scientifique accessible à cette époque ; ils joignent la science à la méthode. Et une méthode dirigée et contrôlée par les corps savants. Les titres très uniformes de leurs publications trahissent dès l'abord cette conformité dans la soumission à un idéal scientifique. C'est leur science seule qui les faisait supporter à Pékin.

Le P. Louis LE COMTE (4), qui se rendit fameux dans la querelle des rites, comme les premiers voyageurs en tous pays, a été frappé surtout par les usages économiques des produits végétaux. C'est ainsi qu'il rapporte l'introduction de l'Oranger de la Chine en Portugal, qu'il insiste sur les Melons du Chensi, qu'il décrit le Thé et sa culture dans le Foukien, qu'il constate la culture du Tabac à Pékin, dans le Chansi, le Chensi et le Setchouen, qu'il signale l'usage alimentaire dans la Chine du Nord d'un « pois » qui n'est autre qu'une variété de Soja (*Glycine hispida* Maxim.), qu'il décrit le Xanthoxyle (*Zanthoxylum Bungei* Planch.), le Sterculier (*Sterculia platani-*

1. Né à Angoulême en 1654, parti en 1684 pour la Chine, † 1698, dans un naufrage.

2. A. THOMAS, *Histoire de la mission de Pékin*, in-8°, t. I, Paris, 1923, p. 114. — Cf. J. HUGON, S. J., *Les Premiers Missionnaires français en Chine*, dans *Rev. Hist. Miss.*, 3^e année, 1926, p. 40-52.

3. Vivien de SAINT-MARTIN, *Histoire de la Géographie*, Paris, 1873, p. 405.

4. Né et mort à Bordeaux, 1655-1728.

folia Cav.), et le Ko des Chinois (*Pueraria Thunbergiana* Benth.) à la fois textile et féculifère (1).

François-Xavier DENTRECOLLES (ou d'ENTRECOLLES) (2), dans une lettre au P. du HALDE (Pékin, 7 juillet 1727) mentionne les manufactures chinoises de fleurs artificielles, qu'elles confectionnent avec la moelle d'*Aralia papyrifera* Hook (3). Ailleurs il décrit le fruit de *Diospyros kaki* L. déjà signalé par les PP. SEMEDO et BOYM, parle de l'usage médical des fruits et des fleurs du Lichi (*Sophora japonica* L.), qui abonde en Chine, de *Salix babylonica* L., de *Kochia scoparia* Schrad., toutes espèces qu'il désigne sous leur nom chinois ou par les noms des plantes analogues françaises (4). Une lettre du 1^{er} septembre 1712 constitue tout un mémoire sur l'art de la porcelaine (5). Non moins curieux sont les extraits de livres chinois sur l'élevage des Vers à soie (6) et surtout sur une forme très originale d'immunisation jennérienne que DENTRECOLLES décrit vingt ans avant la naissance de Jenner (7).

Le P. Dominique PARENIN (8) adressait la plupart de ses communications directement à l'Académie des sciences ou à l'un de ses membres, d'Ortous de Mairan. Très sportif, comme nous dirions aujourd'hui, pendant vingt ans il accompagna l'empereur Kang-shi dans ses excursions à travers la Mongolie et la Mandchourie et put ainsi recueillir nombre d'informations très variées. Il envoyait des drogues à l'Académie, attira son attention sur les propriétés médicales d'un Champignon du Tibet et du Setchouen, « plante en été, insecte en hiver » (*Cordyceps Sinensis* (Berk.) Sacc., fig. dans *Pflanzen familien*, 1^e éd., t. I, p. 368) (9). Il parle d'une liqueur alcoolique fabriquée par les Tartares avec un fruit qui doit être celui de *Prunus humilis* Bunge. En plus des plantes courantes dont il fait mention, il est le premier européen à faire connaître une plante aujourd'hui partout répandue, l'élégante Glycine (*Wistaria Sinensis* DC) (10).

Ses lettres à d'Ortous de Mairan forment un exposé des connaissances des Chinois en astronomie, en physique, en anatomie, en médecine (11).

1. *Nouveaux Mémoires*, t. I, p. 173, 132, 368, 168. — Voir BRETSCHNEIDER, *History*, p. 14 ; *Early researches*, p. 26.

2. Né à Lyon ou à Limoges en 1663, mort à Pékin en 1741. — BRETSCHNEIDER, *History*, p. 19.

3. *Panthéon littéraire*, t. III, p. 544 ; *Lettres édifiantes*, t. XX, p. 281.

4. *Panthéon litt.*, t. III, p. 713. — Les identifications d'espèces sont de BRETSCHNEIDER et de BUNGE. — Voir encore du P. DENTRECOLLES, dans le même recueil, des lettres aux pages 154, 161, 187, 207, 239, 291, 309, 495, 535, 544, 687.

5. *Mémoires de Trévoux*, 1717, p. 39-89, et *Journal des Savants*, 1717, 399-453 ; recueillie dans du HALDE, *Description de la Chine*, éd. in-4°, La Haye, t. II, p. 216-246.

6. Du 8 oct. 1736 : *Lettres édif.*, t. XXIV, p. 357-436 ; DU HALDE, *l. c.*, II, 250-67.

7. Du 11 mai 1726, *Lettres édif.*, t. XX, p. 304-361 ; *Panthéon*, III, 535-544. La pratique se résume dans l'introduction de pellicules de pustules desséchées au contact de la muqueuse nasale.

8. Né en 1665 au Russey (Doubs), mort en 1741 à Pékin. — Pour sa vie, voir : REINAUD, S. J., *Discours sur le P. Parenin* du 10 déc. 1753, dans *Précis historiques*, Bruxelles, 1855 ; abbé Suchet, *Discours*, Besançon, 1864.

9. *Mém. Acad. Sc.*, 1726, p. 302, pl. 16 ; *Panthéon*, III, 340.

10. *Panthéon*, III, 340-46 ; abbé GROSIER, *De la Chine*, 3^e éd., 1818-1819, t. III, p. 66.

11. *Panthéon*, III, 645, 698. D'autres lettres encore dans DORTOUS DE MAIRAN, *Lettres au Rév. P. Parenin*, Paris, 1759 ; 2^e éd. augmentée, Paris, 1770 ; 3^e éd. : *Lettres d'un Missionnaire à Pékin pour servir de Supplément aux Mémoires*, in-8°, Paris, 1782.

Les Jésuites de Pékin ne se contentaient pas de transmettre à l'Occident les connaissances des Chinois, inversement ils travaillèrent à leur enseigner la science occidentale. Le P. DENTRECOLLES traduisit en mandchou l'*Anatomie* de Bartholin et de Dionis, des traités de physique, de chimie, la *Dissertation*, fameuse alors, de Bon de Saint-Hilaire, sur l'*Araignée*, Paris, 1719 (1). Dans sa lettre à Fontenelle, du 1^{er} mai 1723, il lui annonce l'envoi de ces diverses traductions.

Enfin d'après une réponse de Lange, chirurgien de l'ambassade russe, sur certaines maladies spéciales, il semble qu'il y aurait eu une lettre du P. PARENIN, aujourd'hui perdue, sur le même sujet.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

Guy TACHARD, S. J., *Voyage de Siam des Pères jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire*, in-4^o, avec 32 planches, Paris, 1686 ; — éd. in-12, Paris, 1687.

— *Second voyage du Père Tachard et des Jésuites [envoyés par le Roy au Royaume de Siam, contenant diverses remarques d'Histoire, de Physique, de Géographie et d'Astronomie]*, in-4^o et in-8^o, Paris, 1689.

— *Lettres édifiantes*, du 16 févr. 1702, du 4 février 1703, du 30 sept. 1703, du 18 février 1711.

Philippe AVRIL, S. J., *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine, contenant plusieurs remarques curieuses de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire, avec une description de la Grande Tartarie et des différents peuples qui l'habitent*, in-4^o, avec cartes et figures, Paris, 1692 ; in-12, Paris, 1693.

Les travaux des Jésuites ont paru dans les vastes collections dont on trouvera le détail dans la *Bibliographie* de Sommervogel :

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois, par les missionnaires de Pékin, réunis par Batteux et Oudard, voir De Backer, t. I, n^o 1233, pour la description détaillée de cette précieuse collection.

LE COMTE, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 2 vol. in-12, Paris, 1696 ; continués par les PP. Le Gobien, de Fleuriau, Ingoult, Roger. Ont été traduits en anglais, en allemand, en hollandais.

Lettres [édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la C^{ie} de Jésus], in-12, Paris, à partir de 1702. — Il en existe des éditions et des recueils très divers. Beaucoup d'entre

1. BON proposait de filer la toile de l'araignée ; cette *Dissertation* donna à KANGSHI une haute idée de l'industrie européenne. Mais RÉAUMUR réduisit la « découverte » de BON à sa juste valeur.

elles ont été recueillies dans le « *Panthéon littéraire* », in-4°, Paris, 1838. — Dans l'édition originale, les t. I-VIII, 1702-1708 ont été édités par le P. Ch. Le Gobien, les t. IX-XXVI, 1711-1743, par le P. du Halde, les t. XXVII-XXXIV, 1749-1776 par le P. Louis Patouillet.

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale, n° 17238, DENTRECOLLES, *Extraits de la Botanique chinoise sur « l'œil du bambou »*, 16 p. ; *Du Ginseng*, 138 f.

Muséum, n° 2009 PARRENNIN, *Traité d'Anatomie humaine en mandchou*. « Adaptation des ouvrages de Thomas Bartholin (1616-1689) et de Pierre Dionis (1663-1718). Un manuscrit de cette traduction a été donné en 1906 à la Bibliothèque royale de Copenhague ; la fondation Carlsberg en entreprit une reproduction qui n'a jamais été achevée ni éditée, quoique toutes les planches en aient été exécutées ». Pelliot, dans Cordier, *Bibliotheca sinica*, Supplément, col. 3673.

XVIII^e SIÈCLE

Le XVIII^e siècle est, pour notre sujet, du plus grand intérêt. Dès lors des hommes de premier plan déploient leur activité dans les diverses régions du monde pour y porter la foi chrétienne et en rapporter des enseignements scientifiques.

Les Jésuites poursuivent la reconnaissance du Canada et de la Chine, les Minimes travaillent aux Antilles ; îles et archipels sont visités, dans tous les océans, par des prêtres ou religieux naturalistes. Et ce titre de naturalistes, on peut désormais l'employer dans toute sa rigueur. Il s'agit vraiment maintenant de savants au sens moderne ; leurs travaux se sont incorporés dans la science et conservent, pour la plupart, encore aujourd'hui leur valeur.

Au Canada

LAFITAU et CHARLEVOIX

M. G. Chinard, qui a si bien marqué l'importance des ouvrages du P. LAFITAU et du P. CHARLEVOIX, leur applique à tous les deux le titre de « Missionnaires philosophes » ; ils sont plus philosophes en effet que naturalistes et s'attachent plus à dégager des vues sociologiques qu'à observer la nature.

Pourtant LAFITAU (1) est l'auteur d'un mémoire purement botanique qui a fait alors quelque bruit. Le Régent avait demandé à Bégon, Intendant du Canada, de contribuer à enrichir la botanique. Le P. LAFITAU, qui venait d'arriver en Nouvelle France, lut à Québec, dans le X^e recueil des *Lettres édifiantes*, la relation du P. JARTOUX sur le Ginseng, si fameux en Chine, que le missionnaire avait recueilli en Tartarie en 1709. LAFITAU ne savait jusque-là rien du Ginseng ; mais, pris d'un beau zèle, il se mit à le chercher et, après trois mois de vaines recherches, le découvrit quand il y pensait le moins, près d'une maison qu'il faisait bâtir. Il le retrouva ensuite dans la forêt, le suivit dans son développement et put le comparer avec la plante du P. JARTOUX. Heureux de pouvoir dédier sa plante au Régent, qui s'y intéressa, il l'envoya à Antoine de Jussieu, qui la présenta à l'Académie des sciences. Jussieu et Vaillant admirent l'identité de la plante canadienne et de la plante chinoise, mais Danti d'Isnard fit remarquer les différences qui séparent les deux Araliacées. L'*Aureliana canadensis* Lafitau (2), s'appelle, pour les modernes, *Panax quinquefolius* L., tandis que la plante de JARTOUX est le *P. Ginseng* Nees, dont nous aurons à reparler. Quoi qu'il en soit, la synonymie, par une injustice qui n'est pas exceptionnelle, ne garde plus aucune trace de la découverte de LAFITAU.

Mais pendant les cinq ans de son séjour parmi les Canadiens, ce que vise surtout le missionnaire, c'est à « s'instruire à fond du génie et des usages de ces peuples... Je ne me suis pas contenté de connaître le caractère de ces sauvages, ajoute-t-il, j'ai cherché dans ces pratiques et ces coutumes des vestiges de l'antiquité la plus reculée » (3). Il n'est que juste d'ajouter

1. Joseph-François LAFITAU ou LAFITEAU, né et mort à Bordeaux (1670-1740).

2. *Mémoire*, p. 51 et pl. ; LINNÉ, *Species*, 1753 (*Codex*, 7711). — Cf. *Mémoires de Tréboux*, 1718, p. 509 ; DUPUIS, *Sur le Ginseng*, dans *Bull. Soc. Zool. d'Acclim.*, t. VII, 1860, p. 493.

3. *Mœurs des sauvages*, éd. in-4°, t. I, p. 2-3.

que pour pallier à l'insuffisance de sa documentation personnelle, il recueillit l'expérience prolongée des missionnaires précédents. « J'y ai surtout profité des lumières et des connaissances du P. Julien GARNIER », jésuite lui aussi.

Les *Mœurs des Américains* de LAFITAU contiennent une documentation énorme, dans laquelle les sociologues contemporains ne se lassent pas de puiser. Cette masse de renseignements s'ordonne sous les chefs suivants : origine des peuples de l'Amérique, idée et caractère des sauvages en général, de la religion, du gouvernement politique, des mariages et de l'éducation, occupations des hommes dans le village, occupations des femmes, de la guerre, des ambassades et du commerce, de la chasse et de la pêche, des jeux, maladies et médecine, mort, sépulture et deuil, de la langue. On voit qu'aucun point de vue n'a été négligé, d'autant qu'à ces chapitres s'incorporent de précieuses indications annexes, par exemple sur les connaissances astronomiques des sauvages, leurs armes, leurs peintures. Au texte se joignent 42 planches finement gravées représentant des scènes de mœurs, des outils, des détails du costume, de l'habitation, etc. : un vrai musée.



J.-F. LAFITAU (1670-1740).

Ces matériaux, LAFITAU les soumet à une méthode tout à fait nouvelle. Il rapproche les citations de THÉVET, de LÉRY, de LAET, de CHARDIN, de DU TERTRE, etc., des textes de PLINE, de CATON, de SERVIUS, de VALÈRE-MAXIME, de JUVÉNAL, d'ISIDORE DE SÉVILLE, de SOLIN, de PAUSANIAS, etc. ; il compare la pictographie aux hiéroglyphes. C'est donc bien lui le fondateur, et le fondateur conscient, de l'ethnologie comparée, honneur que l'on réserve couramment au Président de BROSSES. Longtemps oublié, LAFITAU a été exhumé en 1913 simultanément par le P. SCHMIDT, chef de l'école « historico-culturelle » allemande, et par M. VAN GENNEP (1). Depuis on lui a fait une fortune. De fait il est le FRAZER du XVIII^e siècle, avec les mêmes défauts de critique.

Mais c'est un Frazer dogmatique et apologiste. Il a un but bien défini : « prouver l'unanimité de sentiments dans toutes les nations en montrant qu'il n'en est point de si barbare qui n'ait une religion et qui n'ait des mœurs » (2).

1. R. P. SCHMIDT, *Semaine d'ethnologie religieuse*, 1913, p. 38 ; VAN GENNEP, *Rev. Hist. des Relig.*, 1913, t. LXVII, p. 324-338 (reproduit dans *Religions, Mœurs et Légendes*, V^e série, 111-133). — (cf. R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, *L'Etude comparée des religions*, t. I, Paris, 1922, p. 180-182.

2. *Mœurs de sauvages*, t. I, p. 7. — LAFITAU projetait un ouvrage ultérieur devant accentuer encore sa démonstration ; il le soumit au P. GAUBIL, mais ne l'a jamais

Pour rester dans le domaine positif, on ne saurait trop insister sur la valeur documentaire de ce grand ouvrage ; LAFITAU a vraiment l'esprit d'un savant et d'un historien ; c'est « un véritable érudit moderne » (1).

Ce sont là également les qualités fondamentales du P. CHARLEVOIX (2).



P.-F.-X. CHARLEVOIX (1682-1761).

Il avait, en 1720, remonté le Saint-Laurent et les grands Lacs jusqu'à Michilimackinac, pénétré dans le pays des Illinois, descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure, et, après un naufrage dans le Golfe du Mexique, visité Saint-Domingue. Rentré en France en décembre 1722, il collabora de 1733 à 1755 au *Journal de Trévoux*. Ses explorations au Canada n'avaient donc duré que deux ans.

Il avait su en faire profiter les sciences naturelles, car la *Description des Plantes principales de l'Amérique septentrionale*, parue en 1744, contient la description de 98 espèces, presque toutes figurées et quelquefois désignées, neuf ans avant le *Species*, par une nomenclature binaire. Il

y utilise le plus souvent le récent ouvrage de Jacques Cornut (Cornuti), *Canadensium plantarum historia*, Paris, 1635. *Filix baccifera*, *Adiantum americanum*, *Origanum fistulosum*¹ *canadense* sont des espèces de J. Cornut, dont il complète ainsi utilement l'iconographie.

D'ailleurs pas plus pour la botanique que pour l'histoire ou la description des mœurs, CHARLEVOIX ne prétend être original. Il utilise, ordonne, souvent récrit ce qui lui vient des missionnaires antérieurs. Il s'est expliqué avec beaucoup de finesse sur la condition du voyageur de son temps : « Elle est bien triste, quand il n'a point rapporté de quoi se dédommager par quelque avantage solide, de ses fatigues, et des risques qu'il a courus. S'il s'avise de faire une relation de son voyage, il trouve tous ses lecteurs en garde contre lui ; pour peu qu'il dise des choses extraordinaires, il ne trouve aucune croyance. D'autre part si une relation est complètement dénuée de merveilleux, on ne la lit point ; c'est-à-dire qu'on exige d'un voyageur qu'il vous amuse même aux dépens de sa réputation ; on veut le lire avec plaisir et avoir le droit de se moquer de lui » (3).

Tout cela est à retenir, qu'il s'agisse d'un THÉVET ou d'un CHARLEVOIX.

Au début de son *Histoire de la Nouvelle France*, celui-ci esquisse le ca-

publié, *ibid.*, p. 452-456. Cf. J. BRUCKER, dans les *Etudes*, mars 1879, p. 432. — Voir aussi sur LAFITAU, G. CHINARD, *l. c.*, p. 314-326.

1. G. CHINARD, *l. c.*, p. 324.

2. Pierre François-Xavier de CHARLEVOIX, né à Saint-Quentin en 1682, envoyé au Canada en 1720, mort en 1761 à La Flèche.

3. *Histoire générale de la Nouvelle France*, t. I, p. 15.

ractère des habitants de la Floride, donne un aperçu de leur religion et de leurs mœurs. Il n'a que quelques lignes (1) sur les animaux et les plantes, insiste un peu plus sur le Sassafras en raison de ses propriétés antiscorbutiques et fébrifuges, et sur quelques autres simples canadiens. Mais au t. III, on trouve de nombreuses observations recueillies au cours de son voyage, tant sur les populations, leurs mœurs et leurs croyances, que sur les plantes et les fruits, sur les arbres des forêts et sur les animaux. Castor, Bœuf musqué, Orignal, Caribou, Erable, Tulipier, Copalme ou Liquidambar : on reconnaît la faune et la flore de Chateaubriand (2).

Le peu que donnait le P. CHARLEVOIX sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue fit naître la vocation scientifique du P. LE PERS (3), frappé de l'immensité des lacunes qui restaient à combler. Pendant les cinq années qui suivirent la publication de l'*Histoire de Saint-Domingue*, les cinq dernières années de sa propre vie, le P. LE PERS herborisa avec passion et employa à la botanique tout le temps que n'absorbait pas son ministère religieux. En utilisant la *Méthode* de Tournefort, « il composa quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue », dit le P. MARGAT en 1743. Il s'était fait nommer à Dondon dans l'espoir d'y faire d'intéressantes découvertes, mais le climat de cette région lui fut fatal. A sa mort, il laissait d'importants manuscrits, qui furent remis à son ami, le Dr Pouppe-Desportes, qui était alors à Dondon, et qui y puisa les principaux éléments de ses *Plantæ Domingenses* (4).

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- J.-F. LAFITAU, S. J., *Mémoire présenté à son A. R. Mgr le Duc d'Orléans concernant la précieuse plante du Ginseng de Tartarie découverte au Canada*, in-8° de 88 p., 1 pl., Paris, 1718 ; nouv. éd. in-8° (88 p.), par Hospice Verreau, avec portrait et notice biographique, Montréal, 1858.
- *Nouvelles observations sur la transparence du Gin-Seng*, dans *Mém. de Trévoux*, 1718, p. 507-513.
- *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, 2 vol. in-4°, Paris, 1724 ; 4 vol. in-12, Paris, 1724.

1. P. 28-30.

2. Sur Charlevoix, voir G. CHINARD, *l. c.*, p. 333-338. — Pour l'ethnologie religieuse, voir sur LAFITAU et CHARLEVOIX, H. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J., *L'Étude comparée des Religions*, in-8°, Paris 1922, t. I, p. 180-181.

3. Né à Lille en 1675, arrivé à Saint-Domingue en 1709, mort en 1735 à Dondon ; dans l'intervalle il passa une vingtaine d'années dans l'Amérique du sud. — Cf. *Lettres édifiantes*, t. VII, Toulouse, 1710, p. 173 (Lettre du P. MARGAT, du 20 juillet 1743).

4. J.-B. René POUPPE DESPORTES, *Histoire des maladies de Saint-Domingue*, 3 vol. in-12. Paris, 1770 ; les *Plantæ Domingenses*, au t. III, pp. 3-56 et 181-309.

- Fr.-X. de CHARLEVOIX, *Histoire du Japon*, 3 vol., Paris, 1715^e; 2^e éd., 1736 ; 3^e éd., 1754.
- *Histoire de l'Île espagnole ou de Saint-Domingue*, 2 vol. in-4^o, Paris, 1730-1731 ; 4 in-12, Amsterdam, 1733 ; rédigée d'après les manuscrit du P. LE PERS, qui avait habité l'île pendant 25 ans ; les cartes sont de d'ANVILLE. Compilation très bien faite des auteurs antérieurs.
 - *Histoire de la Nouvelle-France*, 3 vol. in-4^o ou 6 vol. in-12, Paris, 1744 ; traduction anglaise, Londres, 1769 ; édition américaine, 6 vol., New-York, 1865-1872. Les t. I et II, de l'éd. in-4^o, contiennent l'histoire proprement dite de tous les établissements français de la Nouvelle-France ; le t. III est formé par des lettres de l'auteur sur les mœurs et la vie des sauvages. †
 - *Description des Plantes principales de l'Amérique septentrionale*, avec figures, 56 p. in-4^o, reliées avec le t. II ou le t. III de l'ouvrage précédent [1744].
 - *Histoire du Paraguay*, 3 vol. in-4^o ou 6 vol. in-12, Paris, 1756 (d'après les relations des missionnaires).
-

Aux Antilles

Charles PLUMIER, minime (1)

C'est vraiment aux Antilles que le xviii^e siècle posséda sa plus riche floraison de naturalistes. Ce pays enchanteur les attirait à lui ou faisait naître chez eux la vocation. Le premier et le plus grand des naturalistes antillais est le minime Charles PLUMIER.

« PLUMIER est peut-être, déclare Cuvier, de tous les hommes qui se sont occupés d'Histoire naturelle, celui qui a été le plus actif » (2) ; Haller l'égale presque à Tournefort, et Burmann, en publiant ses dessins, lui donne le titre glorieux de « princeps botanicorum ». Malheureusement pour sa gloire, et par un phénomène paradoxal dans l'histoire des sciences, il est venu cinquante ans trop tôt. Sans égard, en effet, à l'iniquité criante qu'elle constitue vis-à-vis des anciens botanistes, la Loi de priorité, admise aujourd'hui, rejette avec ingratitude dans la synonymie, c'est-à-dire dans l'oubli, tous les noms antérieurs au *Species* de Linné (1753). C'est ainsi que la nomenclature actuelle a effacé la trace de tant de brillantes découvertes. Des nombreuses espèces dues à PLUMIER qui ont porté glorieusement son nom, la plupart ont dû dépouiller cette légitime appellation de leur créateur comme si c'eût été une parure d'emprunt.

Il reste vrai néanmoins que « parmi les Pères de la Botanique qui étudièrent la flore tropicale américaine (l'allemand Margraf, le hollandais Guillaume Piso, l'anglais Hans Sloane), Charles PLUMIER occupe incontestablement le premier rang, tant pour le grand nombre de nouveaux genres et de nouvelles espèces découverts par lui, que pour les excel-

1. L'ordre des Minimes fondé par saint FRANÇOIS DE PAULE au milieu du xve siècle, n'existe plus qu'en Italie et en Espagne depuis la Révolution française. Il s'était beaucoup développé en France aux xvi^e et xvii^e siècles ; sa règle était particulièrement dure.

2. *Histoire des Sciences naturelles*, Paris, t. IV, 1843, p. 74-76. — Charles PLUMIER est né à Marseille le 20 avril 1646 ; à 16 ans, il entre chez les Minimes, étudie d'abord les mathématiques sous la direction du P. MIGNAN, termine ses études à Rome, où il suit les cours de botanique du P. Philippe SERGEANT, se lie avec BOCCONE et DE ONUPHRIIS. De retour en France, il herborise en Provence et dans les Alpes avec GARIDEL et TOURNEFORT, réunit un herbier considérable, dont il dessine la plupart des espèces, en vue d'un nouveau *Pinax*. Mais une direction toute différente est imprimée à sa vie lorsque Michel BÉGON, ancien intendant de Saint-Domingue et intendant des galères à Marseille, chargé par le roi de trouver un naturaliste qui voulût explorer les Antilles, proposa ce rôle à J. D. SURIAN, médecin et apothicaire marseillais, qui offrit à PLUMIER de partir avec lui. 1^{er} voyage : 1689-1690 ; second, 1693 ; troisième, 1696. 1697. FAGON désirant connaître les arbres à Quinquina le décida à un quatrième voyage au Pérou. Il se mit en route et mourut près de Cadix, le 20 novembre 1704.

lentes descriptions et les superbes figures qu'il leur a consacrées » (1).

L'étendue de ses travaux est étonnante. Dans le court espace de temps compris entre 1689, année où il aborde pour la première fois dans les Indes occidentales, et sa mort prématurée en 1704, non seulement il accomplit trois voyages en Amérique, mais encore il exécuta ses grands ouvrages sur les plantes et les animaux des îles, il grava lui-même les nombreuses et magnifiques planches de ses livres, il exécuta cette énorme série de magnifiques dessins éparpillés dans les bibliothèques scientifiques.



Charles PLUMIER, minime
(1646-1704).

A la Martinique, le P. PLUMIER explora de nombreuses stations extrêmement riches en espèces, comme Cabesterre, le Morne Rouge et surtout le Morne de la Calebasse, « un des plus beaux endroits, dit-il, que j'aye jamais vu pour le grand nombre de belles plantes qu'il produit ». En Haïti, il laissa de côté la partie occupée par les Espagnols, aujourd'hui République de Saint-Domingue, mais visita de nombreuses stations dans l'ouest et le sud ainsi que l'île de la Vache. Enfin il a exploré, mais plus rapidement, les îles Saint-

Vincent, Bequia (dans les Grenadines), Saint-Christophe, Santa-Cruz et Saint-Thomas.

Les botanistes américains ne doivent pas oublier qu'il n'a pas récolté sur le continent ; par suite toutes les identifications avec ses dessins tentées pour des espèces proprement continentales, de ce fait deviennent caduques.

PLUMIER n'a laissé aucun herbier : toutes ses plantes et tous ses objets d'histoire naturelle ont péri dans un naufrage ; mais heureusement ses manuscrits et ses dessins se trouvaient sur un autre navire (2). Il ne parle d'ailleurs jamais de ses récoltes ni de ses collections, mais uniquement de ses descriptions et de ses dessins. Chose étrange, le P. LABAT qu'il vit souvent et qui rapporte lui avoir rendu des services, ne fait non plus mention à son sujet d'aucune récolte ni collection de plantes (3).

Cependant comme PLUMIER, du moins dans son premier voyage, récoltait avec le médecin Surian, on peut considérer l'herbier de celui-ci, environ 1.000 plantes en 10 volumes in-folio, conservé au Muséum, comme l'ensemble des *types* de PLUMIER. Cela confère à ces plantes une importance de tout premier ordre. Leur comparaison avec les superbes planches gravées

1. Ign. URBAN, *Plumiers Leben und Schriften nebst einem Schlüssel zu seinen Blütenpflanzen*, in-8°, Dahlem, 1920 (*Repertorium, Beihefte V.*). Annoncé aussi sous le nom de *Clavis Plumeriana*, p. 1. — Nous avons beaucoup puisé dans cet excellent travail d'un maître de la botanique.

2. LISTER, *A Journey to Paris in the year 1698*, Londres, 1699, 3^e éd., p. 75.

3. LABAT, *Nouveau Voyage aux Isles*, 1^{re} éd., t. IV, 1722, p. 10 et 24.

par le P. PLUMIER montre qu'il aimait dessiner les exemplaires les mieux fleuris, les feuilles les plus riches en folioles, et les fleurs à une échelle agrandie. Au bout de dix-huit mois, après s'être ainsi partagé la besogne, le religieux et le médecin se séparèrent, brouillés, dit cette méchante langue de P. LABAT, en raison de l'extravagante rapacité de Surian. Celui-ci mourut en 1691, intoxiqué avec sa famille, pour avoir voulu utiliser, par économie, une herbe purgative du pays.

Au retour de son premier voyage, le P. PLUMIER fut nommé botaniste du roi. Dès 1693 paraissait la *Description des Plantes de l'Amérique*, ouvrage imprimé et gravé aux frais de l'Etat. Cette publication eut un retentissement considérable dans le monde savant : elle ne contenait presque rien que du nouveau. Elle se divise en trois parties : 1^o Fougères, 2^o Aracées, Cyclanthacées et Pipéracées, 3^o plantes grimpantes, dont onze Grenadilles. Les plantes y sont désignées par leurs noms latins et français, en formules brèves constituant une diagnose abrégée, à la façon des anciens botanistes. Vient ensuite une excellente description française très détaillée, avec les indications essentielles sur le développement, la station et l'époque de floraison.

Linné a amplement utilisé ce chef-d'œuvre dans la première édition du *Species* ; il a incorporé en très grand nombre les espèces de PLUMIER à son système. Un petit nombre d'autres ont été plus tard réduites par Jacquin (1760) à la nomenclature binaire (1). Les autres, à l'exception de trois, furent depuis identifiées par Aublet, Swartz, Turpin, Schott et Urban ; trois autres semblent ne plus se retrouver en Haïti ni à la Martinique (2).

Dans ces diverses espèces, Tournefort puisa pour créer quelques genres nouveaux, lorsqu'il publia en 1700 ses *Institutiones rei herbariæ*. Après que cet ouvrage fondamental eut posé les principes de la description des genres, il devenait possible d'en créer de nouveaux. C'est ce que fit PLUMIER, trois ans après, dans ses *Nova Plantarum americanarum genera* : il y donnait 106 genres nouveaux (3) avec 219 espèces, décrites d'après les fleurs, les fruits et la partie végétative. En plus il y avait 40 planches de détails analytiques dessinés avec toute la précision alors possible. Ce travail monumental fait de PLUMIER le véritable fondateur de la systématique générique américaine, et Linné lui a reconnu ce titre en adoptant ses genres et en déclarant de leur auteur : « *Americanas plantas ad genera coëgit* » (4). Le plus grand nombre de ces noms sont encore en usage aujourd'hui, mais sans que personne songe à en faire honneur à PLUMIER, du fait de l'ingrate

1. Nic.-Jos. JACQUIN, *Enumeratio systematica plantarum quas in insulis...*, in-8°, Leyde, 1760.

2. Pour les noms modernes de ces plantes, cf. URBAN, *l. c.*, p. 11-21.

3. TOURNEFORT (1694) connaissait 698 genres pour 10.146 espèces ; LINNÉ (1737) en admit 935 pour 8.551 espèces, dont 7.728 de phanérogames ; l'apport de PLUMIER est donc environ de 11 % des genres linnéens.

4. *Philosophia botanica*, 139.

convention linnéenne (1). D'autres, acceptés par Linné, ont été ensuite fondus dans d'autres genres ; d'autres encore, fort bien nommés cependant, ont été laissés de côté par le grand botaniste suédois ou utilisés pour d'autres espèces (2) ; d'autres enfin ont été rejetés par lui, en application de son principe, auquel il manqua souvent lui-même : « On doit rejeter les noms génériques qui n'ont pas une racine grecque ou latine » (3).

C'est PLUMIER qui introduisit l'usage de donner aux genres nouveaux les noms des botanistes marquants : voyageurs, médecins ou naturalistes. On a reproché à ce procédé d'exclure de la nomenclature les mots significatifs. Ce serait vrai s'il était exclusif ; mais tant s'en faut qu'il le soit : la gratitude envers les prédécesseurs ne sera jamais très contagieuse. En tout cas il fait honneur à la délicatesse de sentiments de celui qui l'a inauguré. D'ailleurs PLUMIER ne s'est pas fait faute d'utiliser également les dénominations génériques des anciens auteurs, qu'il semble avoir parfaitement connues, ni d'en emprunter aux langages indigènes.

Ainsi ce savant ne fut point un simple descripteur, mais, pénétré de l'esprit de Tournefort, il eut le sens de la systématique et représente par là éminemment l'école française anté-linnéenne.

A la suite de l'ouvrage précédent, PLUMIER dressa un *Catalogue* des plantes américaines appartenant à des genres déjà décrits dans les *Institutiones* de Tournefort : soit 705 nouvelles espèces, nommées d'une brève formule descriptive.

L'année après sa mort paraissait le splendide *Traité des Fougères de l'Amérique*. Il les a dessinées avec un amour particulier : « De toutes les plantes que j'ai découvertes dans les isles de l'Amérique, écrit-il dans l'introduction, il n'y en a guère qui m'ait fait tant de plaisir que les seules fougères ». Il y représente et décrit 180 espèces, dont 102 d'Haiti, 63 de la Martinique, 32 de la Jamaïque, 15 des Antilles en général (4). Les excellentes descriptions, en latin et en français, « ne méritent que des éloges », dit Fée, et l'admirable fidélité des dessins a été reconnue de Fée encore, de Fournier, de Sloane et d'Urban, spécialistes de la flore antillaise.

Le P. PLUMIER dessinait avec une telle facilité que le nombre de ses figurés s'élève, dans le catalogue du P. FEUILLÉE cité par Cuvier, à près de 6.000, la plupart au trait, et beaucoup d'entre elles sont coloriées. Le P. LABAT n'exagère en rien lorsqu'il dit de lui qu'il « avait entre autres talents un génie merveilleux pour la botanique et une main admirable pour dessiner les plantes ». Il fut probablement le premier à reconsti-

1. Tels sont *Bauhinia*, *Brunfelsia*, *Dalechampia*, *Dioscorea*, *Dorstenia*, *Fuchsia*, *Gesneria*, *Lobelia*, *Matthiola*, *Pluknetia*, *Peireskia*, etc.

2. Sont dans ce dernier cas : *Cortusa*, *Lonicera*, *Saururus*, *Vanilla*.

3. *Philosophia botanica*, 163.

4. Pour leur identification, consulter FÉE, *Histoire des Fougères et des Lycopodes des Antilles*, Paris, 1866, p. 138-149 : c'est un parfait interprète de PLUMIER. — Les figures de James PETIVER, *Pterigraphia americana icones continens Filicum...*, in-f°, Londres, 1712, ne sont pour la plupart pas autre chose que les gravures de PLUMIER très réduites.

tuer des paysages botaniques, pour rendre des aspects de végétation (1).

A sa mort PLUMIER laissait une œuvre immense : 22 volumes in-folio de dessins et de manuscrits, qui furent dispersés dans les grandes bibliothèques d'Europe : Nationale, Muséum, en Hollande, à Berlin ; d'autres se sont perdus. Vaillant fit copier par Aubriet 508 de ces dessins ; ils formèrent deux in-folio qui passèrent entre les mains de Boerhave et, à sa mort (1738) furent achetés par Burmann, professeur à Amsterdam. Celui-ci, en raison de leur haute valeur, décida de les faire graver à ses frais et les publia de 1755 à 1760. Malheureusement, — et il y a là un problème étrange, puisque les dessins d'Aubriet, conservés à la Bibliothèque de l'Université de Groningue, semblent très fidèles, — les gravures sont très loin de la perfection des originaux, et souvent gâtées par des erreurs incroyables ; on y réunit en un seul végétal diverses parties de plantes différentes avec une ignorance et une légèreté sans nom. D'autre part les descriptions données par Burmann ne sont nullement tirées des manuscrits de PLUMIER, mais créées de toutes pièces par lui d'après les figures, et dans la plus complète ignorance de la flore des Indes occidentales. Beaucoup d'entre elles (48) sont encore ignorées des botanistes actuels (2).

Burmann a laissé de côté les espèces « innommées ». Vingt ans plus tard Aublet donna, dans ses *Plantes de la Guiane française*, quelques espèces non encore publiées de PLUMIER, en lui empruntant ses dénominations, mais sans descriptions ou avec quelques mots seulement. Cavanilles fit de même. Lamarck enrichit l'*Encyclopédie* (1783-1797) de diverses espèces nouvelles puisées dans les manuscrits du religieux minime, mais du moins avec les descriptions complètes et généralement après les avoir revues sur les plantes de Surian. Enfin Descourtilz, dans sa *Flore pittoresque des Antilles*, peinte par lui-même, dit le sous-titre, ne se gêna pas pour emprunter à PLUMIER un grand nombre de dessins, réduits de format, modifiés dans la disposition et l'aspect, « pour remplacer, dit-il, celles de mes descriptions qui ont été perdues ». Il a même été capable de consacrer des chapitres aux propriétés chimiques et médicales d'espèces plumiériennes qui n'ont jamais été retrouvées !

PLUMIER ne borna pas ses études aux plantes. Son premier travail publié rentre déjà dans la zoologie. Jusqu'à lui on considérait la Cochenille comme le fruit ou la graine de quelque végétal ; le premier il démontra péremptoirement que c'est bel et bien un insecte (3). De ses 6.000 dessins, 1.200 d'après le P. FEUILLÉE se rapportent à des animaux. Il reste de lui au Muséum

1. Voir sa pl. 41, dans la *Description*.

2. Pour les identifications, voir URBAN, l. c., p. 35-100.

3. Il s'agit de la Cochenille américaine, *Dactylopius coccus* Costa (*Coccus Cacti* Auct.), qui vit sur diverses espèces : *Nopalea* (*Opuntia*) *cochenillifera* (L.) Salm-Dyck, *Opuntia Tuna* Mill., *O. vulgaris* Mill., *O. monacantha* Haw., *O. decumana* Haw., *Peireskia aculeata* Mill., etc. Elle était l'objet d'une culture importante au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou, etc., dès le temps de CORTEZ (1518). C'est LEUWENHÖEK, qui, en 1703, détermina définitivement l'animal. Son importance industrielle était très grande avant la découverte des couleurs d'aniline. La Cochenille est encore usitée en thérapeutique.

7 volumes in-folio de dessins zoologiques, en partie coloriés : oiseaux, poissons, animaux divers des Antilles.

Linné cite presque à chaque page les ouvrages, les manuscrits, les dessins de PLUMIER. Il le classe à la fois parmi les « Reformatores » et les « Restauratores » (1) ; nous avons vu suffisamment qu'il eût pu également à juste titre l'ajouter à sa liste des « Fundatores ». Car PLUMIER est le vrai fondateur de la systématique générique américaine.

N'est-il pas profondément regrettable que de tels trésors restent inconnus ? C'est l'occasion de reprendre le vœu de Triana et Planchon, inexaucé depuis soixante-cinq ans : « Il serait digne assurément d'un gouvernement ami des sciences et fier de ses gloires, de publier l'œuvre originale de PLUMIER, œuvre aussi remarquable par la beauté des dessins que par l'exactitude des descriptions. Alors seulement on poserait une base solide au premier édifice de la flore [ajoutons : et de la faune] des Antilles, véritable monument que l'incurie des contemporains de PLUMIER laissa vaguement esquisser par des étrangers au lieu de le montrer en pleine lumière comme un chef-d'œuvre national » (2).

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- Charles PLUMIER, minime, *Dissertation sur la cochenille*, dans *Mém. Acad. Sc.*, 1666, II, p. 174.
- *Description des Plantes de l'Amérique*, in-f^o, 108 planches, Paris, 1693.
- *Noëa Plantarum americanarum genera*, in-4^o, 40 pl., Paris, 1703.
- *Catalogus Plantarum americanarum quarum genera in Institutionibus Rei herboriae jam nota sunt*, 22 p. in-4^o, Paris, 1703, à la suite du précédent.
- *Tractatus de Filicibus americanis. Traité des Fougères de l'Amérique* [posthume], xxxvi-146 p., 172 pl., in-f^o, Paris, 1705.
- *Plantarum americanarum fasciculus I-X*, 262 pl., in-f^o, éditées par Burmann, Amsterdam, 1755-1760.
- Fusée AUBLET, *Histoire des Plantes de la Guiane française*, 4 vol. in-4^o, Londres et Paris, 1775.
- A.-J. CAVANILLES, *Monadelphiae Classis Dissertationes*, in-4^o, Paris, 1790.
- J.-B.-P.-A. de MONNET de LAMARCK, *Encyclopédie méthodique. Botanique*, 13 vol. in-4^o, Paris, 1783-1817.

1. LINNÉ, *Amœnitates Acad.*, t. III, p. 379 ; t. VI, p. 306 ; *Species*, 2^e édition.

2. Dans *Annales des Sciences naturelles*, IV^e série, XVIII, p. 361 ; cf. des mêmes. t. XIII, p. 336 et suiv. — Les noms donnés par PLUMIER sont réunis avec leur synonymie dans URBAN, *l. c.*, p. 101-180. — Quelques hommages botaniques conservent son nom dans la nomenclature. TOURNEFORT a créé le genre *Plumeria* (*Plumieria* L.) pour le Frangipanier. Ajoutons : *Cardamine Plumieri* Villars, *Mulgedium* (*Cicerbita*) *Plumieri* Vill., nommées d'après les dessins manuscrits de PLUMIER (Villars, *Hist. Pl. Dauph.*, III, 360) ; *Limncharis Plumieri* Richard, plante découverte par PLUMIER à Saint-Domingue, *Magnolia Plumieri* Sw., *Scaevola Plumieri* Vahl, etc., etc.

- N.-J. von JACQUIN, *Fragmenta botanica*, in-f^o, Vienne, 1800-1809, p. 52-56 et tab. 64-80.
- K.-F. von MARTIUS, *Palmetum Orbignianum*, in-4^o, Paris, 1843-1846, et *Genera et Species Palmarum*, in-f^o, Munich-Leipzig, 1817-1850 : reprend, d'après ses manuscrits et ses dessins, une partie des Palmiers de Plumier.
- M.-E. DESCOURTILZ, *Flore pittoresque et médicale des Antilles*, 8 vol. in-8^o, Paris, 1821-1982.

MANUSCRITS

Muséum, n^o 1-8 : *Botanicon Americanum* :

- n^o 1. *Filicetum americanum*, 192 dessins dont quelques-uns coloriés.
 - n^o 2-3. *Plantae variae*, 144-149 dessins à la plume, coloriés ou non.
 - n^{os} 4-5. *Phanerogamae*, 148-152 dessins à la plume, coloriés ou non.
 - n^{os} 6-7. *Plantae variae*, 146-144 dessins à la plume, coloriés ou non.
 - n^o 8. *Pteridographia* (1704), 139 dessins à la plume, coloriés ou non. Catalogue du *Botanicon* au n^o 8 ; copie au n^o 1335. Autre copie à l'Institut, 312 ; au British Museum.
 - n^o 9-10. *Synopsis botanica plantarum jam cognitarum* (1703).
 - n^o 11-23. *Botanographia americana*, 3 vol. in-f^o, 248 fig. ; *Botanicum medicum*, 2 vol. ; *Penu botanicum*, 5 vol. ; *Hortus botanicus*, 2 vol. ; *Botanicon parisiense*, 1 vol. ; *Area Umbelliferarum*, 1 vol. ; tous remplis de dessins originaux.
 - n^{os} 24-31, *Histoire naturelle des animaux des Antilles*, 7 vol. in-f^o de dessins originaux en partie coloriés.
 - n^o 1176, Plan d'édition d'un ouvrage manuscrit de PLUMIER par B. de Jussieu.
-

III

Aux Antilles (1)

(suite).

Le P. FEUILLÉE, minime, Le P. LABAT et le P. NICOLSON, dominicains.

Sans atteindre au rang du P. PLUMIER, qui est des tout premiers, le P. FEUILLÉE n'en est pas moins l'un des voyageurs du XVIII^e siècle qui ont le plus contribué au progrès des sciences astronomiques, géographiques et naturelles (2).

Cuvier l'a véritablement calomnié en l'accusant de n'être qu'un plagiaire (3) ; toute son œuvre imprimée et manuscrite et sa mort même témoignent d'un effort personnel au-dessus du commun. Mais cet autodidacte n'a pu ne pas utiliser pour se former lui-même les admirables travaux d'un savant du même temps et de la même congrégation.

A quarante ans il était célèbre astronome et botaniste. C'est pourquoi il fut désigné « par ordre du roi » pour accompagner Cassini en qualité d'aide-hydrographe dans un voyage aux ports du Levant. Il en rapporta des plantes intéressantes. De là le désir lui vint d'aller explorer l'éden antillais, qui hantait les imaginations de tous. Il s'embarqua donc le 5 février 1703. Observant le jour les plantes et la nuit les astres, utilisant à l'occasion, par exemple de la Martinique à Caracas, les bâtiments des flibustiers et partageant leurs risques, il visita ainsi Porto Cabello sur la côte du Venezuela, Sainte-Marthe, Porto Bello et Carthagène au Nord de la Colombie ; de là il revint à la Martinique. Dans toutes ces stations il récolta des plantes, qui passèrent plus tard dans l'herbier Delessert, (aujourd'hui à Genève). Il rentrait en France le 20 juin 1706.

Mais dès l'année suivante il s'embarquait de nouveau pour le Pérou et le Chili, avec le titre de Mathématicien du roi (1^{er} décembre 1707 à 27 août 1711). De concert avec l'Académie des sciences il avait arrêté un vaste programme d'études s'étendant, outre l'astronomie, à la physique, à l'his-

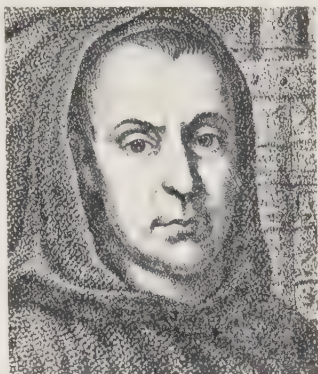
1. On trouvera d'utiles et abondantes indications bibliographiques, pour Haïti, dans le travail du P. CABON, du Saint-Esprit, *Contribution à l'étude de la Géographie d'Haïti*, dans *Bull. Météor. d'Haïti*, 1916, pp. 1-67, 149-172 ; 1917, pp. 93-128. — Le P. Adolphe CABON, né en 1873 à Quimper, a résidé en Haïti de 1899 à 1919.

2. Louis FEUILLÉE, né à Mane près Forcalquier en 1660, mort à Marseille le 18 avr il 1732, épuisé par les fatigues de ses travaux scientifiques. Il offre un exemple pédagogique très curieux : enfant apparemment inintelligent, il fut le théâtre d'une brusque révolution intellectuelle qui fit de lui tout d'abord un étonnant autodidacte.

3. CUVIER, *Histoire des Sciences naturelles*, t. IV, 1843 .p. 78.

toire naturelle et à la géographie (1). Ténériffe, Buenos-Ayres, Montevideo, Concepcion (Chili), Valparaiso, Lima, Coquimbo, Cobija, tous les ports principaux de la côte sud américaine du Pacifique jusqu'à Arica, et au retour Fernando Noronha et la Martinique, jalonnent son second voyage. Pour reconnaître ses services, il fut inscrit sur la liste des pensions, et Louis XIV lui fit construire à Marseille un Observatoire où il continua ses travaux jusqu'en 1731, peu de temps avant sa mort (2).

Si le P. FEUILLÉE s'est distingué parmi tous les savants du XVIII^e siècle par la profondeur de ses connaissances astronomiques, par la remarquable exactitude de ses observations, faites d'ailleurs à l'aide d'instruments qu'il fabriquait lui-même avec une singulière habileté, il n'est pas négligeable comme naturaliste. Animé d'un véritable enthousiasme pour la découverte et la science, possédé de la passion d'être utile, il ne craignait ni les fatigues ni les dangers. On peut dans son *Journal* lire le résumé, jour par jour, de ses observations. On le verra passer sans cesse de la physique à la météorologie, de l'astronomie et des déterminations de positions, de longitudes et de latitudes, aux descriptions d'oiseaux, de reptiles, et de végétaux. Tout cela se succède au fil des jours, au hasard des événements. La relation de son premier voyage ne vient qu'après celle du second, qui s'arrête brusquement à Ybo (Pérou). Le *Voyage aux Canaries* était prêt pour l'impression ; la mort de l'auteur l'a laissé manuscrit.



LOUIS FEUILLÉE
(1660-1732), minime.

Le tome premier du *Journal* donne assez peu place à l'histoire naturelle; on n'y trouve guère que quelques notes sur une Poule d'eau, une Macreuse et un Poisson de Buenos-Ayres, sur un Goeland à Concepcion, divers oiseaux et reptiles des environs de Lima : un Colibri, des Hirondelles, des Lézards, des Serpents, enfin un champignon, *Clethrus cancellatus* ou analogue décrit sous le nom de *Boletus*.

Au tome second se trouve une longue *Préface*, en réponse à Frézier, ingénieur du Roi, qui dans sa *Relation* de voyage avait critiqué les travaux du P. FEUILLÉE avec incompétence. Une bonne part de ce volume porte sur des questions de botanique : noms indigènes, identifications d'espèces,

1. Ce programme est rapporté en tête du récit de son voyage.

2. Sur sa biographie, voir : ZACH, dans *Monatl. Correspondenz*, 1807, Bd. 15-16 (portrait) ; — HOFER, *Biographie universelle*, XVII, p. 603-605 ; — Notice anonyme sur la Vie et les ouvrages du P. Louis Feuillée, dans *Conservateur marseillais*, I, 1828, p. 201-212.

etc. Le P. FEUILLÉE nomme les plantes d'après le *Pinax* de Bauhin, en citant le n° de celui-ci et sa formule appellative.

L'Histoire des Plantes contient la description d'environ cent espèces, finement gravées en 100 planches, avec l'élégance et toute l'exactitude que comportait la botanique à cette époque. Elles ont été figurées d'après les dessins de l'auteur. Le texte descriptif est assez détaillé ; il comporte une formule descriptive à la façon de Bauhin, en latin, et le plus souvent le nom indigène. Naturellement l'autorité du P. PLUMIER est invoquée très souvent. Après la description le P. FEUILLÉE signale les propriétés médicales, d'après la pratique des Indiens constatée sur place. La plupart des espèces, disposées dans l'ordre alphabétique, peuvent être identifiées aujourd'hui grâce aux figures. Trois espèces seulement appartiennent à la flore des Antilles ; toutes les autres sont originaires du Pérou et du Chili (1). Plusieurs d'entre elles étaient nouvelles et se sont depuis lors répandues dans les jardins ou sont entrées dans la pharmacopée : *Fuchsia*, *Datura grandiflora*, Boldu, Calcéolaires, Capucines (décrites sous le nom de *Cardamindum*), Casse, *Chenopodium Quinoa*, Patate (*Convolvulus Indicus* de Ray), un Inga, divers Lins et Liliacées, *Oxalis*, *Opuntia*, Papaya, divers *Solanum*, etc. Le P. LABAT, qui estime médiocrement DU TERTRE : « Il a parlé fort superficiellement, dit-il, des productions de la nature », admire FEUILLÉE pour son exactitude.

Le P. FEUILLÉE est l'un des auteurs sur lesquels s'est appuyé Linné ; le grand Suédois le classe, à côté de Tournefort, de PLUMIER, de Vailant, dans le petit groupe des « Restauratores » (2) ; il cite ses ouvrages et ses descriptions ; en son honneur il a débaptisé le genre *Nhandiroba* de PLUMIER, en a fait le genre *Fevillea* L. (3), pour une Cucurbitacée de l'Amérique tropicale. Quelques autres espèces ont été dédiées depuis au P. FEUILLÉE, par exemple *Inga Feuillei* DC. du Pérou. Il compte dans les « Patres botanici » qui employèrent avant Linné la nomenclature latine.

Les nombreuses récoltes de ce savant botaniste sont allées enrichir l'Herbier Delessert (4).

Mais ce serait une erreur de croire que Louis FEUILLÉE ne fit dans les autres domaines des sciences naturelles que des incursions exceptionnelles. Il reste de lui, au Muséum et à Marseille, de magnifiques dessins de Poissons, d'Oiseaux et de Reptiles, matériaux ensevelis dans l'ombre en même temps que leur auteur ; on les a laissés depuis lors inexploités. C'est ainsi que plus d'une espèce découverte par FEUILLÉE a été depuis lui décrite et redécouverte par d'autres. *Sic vos non vobis*.

FEUILLÉE fut le premier à nous faire connaître l'utilisation d'un grand nombre de végétaux des régions tropicales et il a rendu ainsi des services signalés à la colonisation. Son nom revient souvent dans le grand travail

1. Cf. Ignatz URBAN, *Symbolæ Antillanae*, t. I, p. 53.

2. LINNÉ, *Amœnit. Acad.*, t. 3, p. 379 et suiv., et t. 6, p. 306 et suiv. ; classement repris dans la 2^e éd. du *Species*.

3. Dans *Genera Plantarum*, 1737, app.

4. LASÈGUE, *Musée botanique Benjamin Delessert*, Paris, 1845, p. 483.

de M. D. Bois sur *Les Plantes alimentaires* (1). On lui doit de connaître l'emploi alimentaire d'une Haloragacée chilienne à aspect de Rhubarbe et développement gigantesque (*Gunnera Chilensis* Lmk.) : Darwin en a mesuré des feuilles ayant plus de 2 m. de diamètre et de 7 m. de circonférence. Il a décrit et figuré une Morelle voisine de la Tomate et de l'Aubergine, déjà observée par PLUMIER (*Solanum macrocarpum* L.) et une autre qui se cultive aujourd'hui aux Canaries (*S. muricatum* Aiton). Il a fait connaître l'Alkékenge du Pérou (*Physalis Peruviana* L.) qui semble avoir été cultivée dès les époques préhistoriques par les Péruviens et connue sous le nom de Capuli. Comme légumes encore il a indiqué le *Boerhaavia tuberosa* Lmk, dont les racines cuites étaient également consommées au Pérou. Il a été le premier à faire connaître le Quinoa (*Chenopodium Quinoa* Wild.), qui constituait l'un des principaux éléments de l'alimentation des indigènes dans les régions élevées et tempérées du Chili, du Pérou et de la Nouvelle Grenade ; le premier également à décrire et dessiner le Chirimoya (*Annona Cherimolia* L.), l'un des meilleurs fruits des pays chauds et peut-être du monde. « Si j'avais à jouer le rôle d'un Paris, je donnerais sans hésitation la palme au Chirimoya, déclare le Dr Seemann. Sa saveur l'emporte vraiment sur tous les autres fruits, et Haenke avait tout à fait raison quand il l'appelait « le chef-d'œuvre de la nature ». « Les délices mêmes », prononce Mark Twain, fort grave lorsqu'il s'agit de gastronomie (2).

* * *

Un regain de célébrité a remis récemment en honneur la joviale et pittoresque physionomie du P. LABAT (3). Il s'embarquait, sur sa demande, le 29 novembre 1693, à La Rochelle et arrivait le 28 janvier 1694 en vue de la Martinique. Extraordinairement actif et entreprenant, d'aptitudes universelles, mêlé à toute la vie des îles, il parcourut, pendant douze ans, toutes les Antilles, comme missionnaire, comme curé, comme ingénieur, comme directeur de l'artillerie. Dans leur défense contre les Anglais, il a joué un rôle de premier plan, et un rôle de premier plan encore dans la vie économique, la mise en valeur des plantations de Cannes et l'art de distiller le tafia. Tout le monde sait aujourd'hui quel souvenir prodigieux les Martiniquais en gardent encore ; tous les voyageurs, Lafcardio Hearn, Paul Morand, Henriette Celarié, admirent son actualité persistante,

1. D. Bois, *Les Plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges*, 2 vol., Paris, 1927-1928.

2. Voir Bois, l. c., t. I, p. 178, 358, 360, 367, 393, 402 ; t. II, p. 24, etc.

3. Jean-Baptiste LABAT, né à Paris en 1663, entré au noviciat des dominicains en 1682, professeur de mathématiques et de philosophie à Nancy, demande la permission de « passer aux Îles » pour remplacer les missionnaires emportés par des maladies contagieuses, rentré à Paris en 1706 ; il y mourut le 6 janvier 1738. — Voir *L'Année dominicaine ou Vies des saints et illustres personnages de l'un et de l'autre sexes de l'Ordre des Frères Prêcheurs... de 1700 jusqu'à nos jours*, in-4°, Grenoble, 1912, t. I, p. 120-144 ; G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique*, p. 251-270 ; J. RENNARD, *Le P. Labat aux Antilles*, dans *Rev. Hist. Miss.*, 1926, p. 201-234 ; *Essai bibliographique*, in-12, 1931, Paris ; Ign. URBAN, *Symbolæ antillanæ*, t. I, p. 91.

M. Max Sorre constate avec quelle surprenante justesse il avait deviné l'importance des cultures complémentaires, Café, Cacao et surtout cultures vivrières (1).

On devine bien qu'un homme pareil ne fait guère de la science pour la science ; il l'aperçoit de suite dans ses applications. Mais il avait l'œil d'un excellent observateur et bien peu de chose lui échappait. « Je me flatte qu'on sera content, déclare-t-il dès l'abord, de la manière dont je fais connaître un pays que bien des personnes ont vu, que peu ont bien connu et qu'aucun n'a encore décrit parfaitement, quoique bien des gens se soient mêlés de l'entreprendre » (2). Nous avons vu sa sévérité pour le P. Du TERTRE : « Son ouvrage était admirable dans le temps qu'il l'a écrit », prononce-t-il sans ambages. Que d'occasions il saisit dans la suite de lui faire son procès : à propos de la toxicité du Manioc par exemple, des mouches du Figuier ou des prétendues Pistaches des Iles. Il faut le voir aussi se gausser de PLUMIER qui, en arrivant là-bas (juillet 1697), avait cru découvrir la Pourpre des anciens ; ce n'est que le Burgau de teinture, s'écrie LABAT, coquille connue de tous là-bas depuis longtemps.

Un jour il faillit être mordu par un énorme serpent. Aussitôt il le fait ouvrir pour observer ses œufs et ses petits ; de cette dissection il conclut que, chez ces reptiles, la couleur ne peut servir à distinguer les espèces. Puis il en fait enlever la graisse dont il explique longuement l'usage antirhumatismal. Tout le P. LABAT naturaliste est dans cette anecdote (3) : son désir de savoir, son sens d'observation, son esprit critique et son sens pratique.

On peut prévoir sous quelle forme il traitera l'histoire naturelle, sur laquelle ses huit volumes (deux gros in-quarto dans l'édition de La Haye) contiennent de nombreux chapitres. Voici par exemple le Rocou (*Bixa Orellana* L.) ou l'Indigo, qui étaient cultivés sur ses diverses paroisses. Après l'étude de la plante et de son développement, nous trouverons la description détaillée de sa culture, de son traitement, des différentes méthodes de préparation, des fraudes possibles et des moyens de les distinguer. Son livre en main, texte et figures, on peut construire une indigoterie et commencer l'exploitation : aucun renseignement ne fera défaut.

Pour le Manioc, le P. LABAT nous décrira de même successivement les espèces, la culture, l'arrachage, le rapage, le pressurage, l'utilisation du suc toxique par les Caraïbes. Il composera un véritable manuel des fermentations alcooliques et de distillation, pour fabriquer le vin de Cajou, le vin d'Ananas, l'eau-de-vie de Cannes. Son chapitre du Cotonnier vaut tout un traité : description, qualité du coton, emballage, prix, utilisation des balles de coton contre les projectiles, huile, différentes espèces de Cotonnier.

1. *Géographie universelle*, A. Colin, t. XIV, *Mexique, Amérique centrale*, p. 209.

2. Préface, au début du t. II de l'édition de La Haye (in-4°).

3. *Nouveau Voyage*, IV^e Part., ch. IV, p. 96-97 de l'édition in-4°.

Les plantes utiles qui retiennent ainsi son attention sont assez nombreuses : Vigne, Chou-Palmiste (*Mauritia flexuosa* L., *Oreodoxa oleracea* Martius), Oranger, Palétuvier ou Manglier (*Rhizophora*) employé pour le



Le P. J.-B. LABAT (1663-1738).

tannage et la multiplication des Huitres, Goyavier, Copahu, « le fébrifuge le plus puissant connu », Igname, Patate, Gingembre, précieux antiscorbutique, Pommier des Iles, Corossolier, Bois Pain-d'épices, Cacao, Vanille,

Ipecacuhana. La Canne à sucre, le sucre et le rhum, le cacao et le chocolat sont l'objet de véritables et minutieuses monographies. Le P. LABAT va jusqu'à s'expliquer sur la façon de prendre le chocolat : tasses et mouillettes ; à détailler par le menu l'emploi des nègres dans les sucreries et à calculer les prix de revient.

A côté des plantes utiles, les vénéneuses : description du Mancenilier, précautions à prendre pour le couper, pour travailler son bois, danger de manger des Crabes qui en auraient absorbé, art de les distinguer des autres, utilisation de la plante Toulola, unique remède contre les flèches empoisonnées de son suc.

Le P. LABAT a dû connaître assez bien également la flore « sauvage » des Antilles ; il rapporte qu'il cherchait des plantes pendant ses voyages et ses promenades (1). En tout cas s'il a fait des collections, la trace en est perdue. Mais un grand nombre de ses plantes sont figurées dans son ouvrage avec une grande exactitude ; la plupart sont très nettement reconnaissables au dire des spécialistes (2) ; un petit nombre seulement reste très difficilement identifiable. Quant aux plantes non figurées, leur identification n'est possible que dans les cas où le nom vernaculaire est resté en usage jusqu'à nos jours.

Aux animaux, il s'intéresse comme aux plantes, surtout dans la mesure où ils sont utiles ou nuisibles. Les diverses espèces de Tortues et de Poissons le retiennent comme animaux de pêche, et de celle-ci il explique soigneusement les diverses méthodes ; les Scorpions, les Serpents, les Vers de Palmiste, comme animaux nuisibles ; les Perroquets, pour la place qu'ils tiennent dans la vie des Créoles ; les Fourmis blanches ou Poux de bois, pour leurs dégâts et pour leur utilisation dans l'engraissement des volailles ; les Diables (*Procellaria hæsitata* ou *diabolica*), ces oiseaux d'eau qui vivent de poissons, pêchent la nuit, et le jour se terrent comme les lapins, pour avoir été déclarés avec les Lézards viande maigre par les missionnaires, sur l'avis des médecins préalablement consultés ; les Tatous et Agoutis, pour leurs usages culinaires.

D'ailleurs tout cela est exposé comme dans un journal, sans autre ordre que la suite des jours et les hasards des événements, entremêlé d'anecdotes amusantes, enrichi de recettes de cuisine. Ainsi le P. LABAT conte sa lutte avec un Congre, « aussi bon quand il est cuit que méchant quand il est vivant » ; il explique la manière de faire mariner les Ramiers, de chasser les Diables : avec cinq compagnons, un jour, il en prit 198, et ces oiseaux sont de la taille d'une poule.

Une grande part de ses observations sont intercalées dans ses récits de voyages. Le 7 janvier 1700, il quitte La Martinique et s'embarque pour Saint-Domingue. Vient donc à cette date la description de l'île, de sa fécondité, de ses produits, de ses poissons les plus singuliers, comme l'Espadon.

1. II^e partie, chap. XIX.

2. Ignatz. URBAN, l. c.

Il y note les coutumes des Caraïbes et les trois langues simultanément usitées chez eux : dialecte courant, dialecte des femmes, dialecte des anciens guerriers (1). De là il passe à La Barbade, à Saint-Vincent, à Sainte-Lucie, à Saint-Christophe, à l'île d'Aves, à Saint-Thomas, à l'île des Vierges, à Saint-Domingue ; il en note naturellement toutes les particularités qui le frappent, oiseaux, poissons, coquillages. En particulier il rencontra un « serpent marin » qui lui donnait de la frayeur même après sa mort ; il le reconnut finalement pour un poisson.

Les dictionnaires biographiques ont prêté au P. LABAT des croyances ridicules que pourtant il rejette formellement : l'Agneau moscovite et l'origine végétale des Macreuses. C'est dans une discussion avec un protestant rencontré au cours de ses pérégrinations que la question des Macreuses, ces Canards voyageurs des régions boréales, vint à se poser. LABAT soutenait sans conviction (« Je savais, dit-il, que c'était une mauvaise cause ») que les Diables, ces gros oiseaux dont nous l'avons vu faire un carnage, devaient être mis au nombre des poissons, en qualité de viande maigre. Le protestant l'admettait pour les Macreuses, ce que le P. LABAT se hâte de rejeter : ce sont des oiseaux comme les autres, qui ne naissent nullement des arbres, comme le prouvent les observations d'Albert le Grand, de Clusius et des voyageurs (2). Il ne croit pas au fameux Agneau moscovite ou de Tartarie, qui naîtrait de la terre (3), d'après la fable répandue par Giraud le Cambrien (4) et dont l'origine est dans l'aspect d'une Fougère sibéro-himalayenne (*Cibotum Barometz*, du tartare « baranetz », signifiant Agneau).

Le *Voyage aux Iles* est le seul des nombreux ouvrages du P. LABAT qui nous intéresse ici, car son *Voyage en Espagne et en Italie* ne rentre pas dans notre sujet et ses autres écrits sont tous des adaptations ou des traductions. Son nom a été donné à un genre de Sapotacées, *Labatia* Sw.

Ce que nous en avons dit nous semble suffire à démontrer l'extraordinaire importance des informations économiques qu'il apportait, dans les diverses branches de sciences appliquées. Pour nous il conserve encore aujourd'hui un intérêt de premier ordre, d'autant que jusqu'à ces dernières années les conditions de vie n'avaient à peu près pas changé aux Antilles depuis le temps où il les décrivait avec tant de verve et tant d'exactitude.

1. L'élément masculin de la population primitive arawak avait été détruit par des envahisseurs caraïbes ; la langue arawak n'était donc plus parlée que par les femmes et les enfants, tandis que la langue caraïbe était parlée par les hommes. « Chez les Chanés guaranisés, l'arawak subsiste comme langue secrète ». Pierre DENIS, *Amérique du Sud*, dans *Géographie universelle*, t. XV, A. Colin, I, p. 44.

2. VI^e partie, t. II, p. 288-294 de l'édition in-4^e. — La fable est exposée dans Michael MAIER, *Tractatus de volucris arborea absque patre et matre, in insulis Orcadum, forma anserculorum proveniente*, in-8^o, Francfort, 1619.

3. Philippe GROSGEBAUER, *Programma de agnis tartaricis et vegetabilibus*, in-4^o, Vinariorum, 1690.

4. Il vivait vers 1147-1223 ; dans *Topographia Hiberniæ*, in *Giraldi Cambrensis Opera*, Londres, 1861-1891, t. V.

* * *

Le bénédictin Dom Antoine-Joseph PERNETY, qui finit dans l'illuminisme, persuadé avoir découvert la pierre philosophale et l'élixir de longue vie, était un érudit et un savant authentique. Mais il ne saurait nous retenir longtemps car son œuvre de naturaliste se borne presque au voyage qu'il fit en 1763-1764, en qualité d'aumônier de Bougainville (1). Il visita ainsi les îles Malouines (Falkland), Montévideo, et, sur la côte sud du Brésil, l'île Sainte-Catherine. De ces divers points, il rapporta des plantes qui furent incorporées à l'herbier Delessert (2). Cela lui valut de laisser son nom dans la science : Gaudichaud lui a dédié un genre d'Ericacées sud-américaines très répandues dans les collections : *Pernettya* Gaud. (orthographe défectueuse), tandis qu'un autre *Pernettya* de Scopoli devenait *Canarina* L.

De ce voyage il avait également rapporté de nombreux spécimens d'Oiseaux et d'animaux, qu'il empailla et dont il fit don au Cabinet d'histoire naturelle de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés.

Il eut cependant encore une occasion de toucher aux sciences naturelles ; ce fut au cours d'une violente querelle d'ethnologie, qui se déroulait à Berlin, entre lui et l'abbé Corneille de Pauw. Celui-ci prétendait expliquer la race américaine par la dégénérescence, et PERNETY s'éleva vivement contre cette manière de voir, qui fut d'ailleurs condamnée par Rome. Mais cette sagesse dura peu : bientôt après il se mit à expliquer la mythologie et la Guerre de Troie par l'alchimie.

* * *

Avec le P. NICOLSON, de l'ordre de saint Dominique, nous revenons à Saint-Domingue (3). Il y séjourna près de quatre ans en qualité de Préfet apostolique et de supérieur de la Mission des Dominicains à Léogane (1769-1773). Il rédigea en 1773 son *Essai sur l'Histoire naturelle* de l'île. Ce ne sont, déclare-t-il, que « quelques observations détachées suivant le hasard

1. Né à Roanne en 1716 ; il quitta l'ordre à son retour en France, après le fameux chapitre de 1766, devint conservateur de la Bibliothèque de Berlin, s'éprit des idées de SWEDENBORG et perdit du même coup la faveur de FRÉDÉRIC II, fonda à Avignon une secte d'illuminés et occupa ses dernières années dans la recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie ; il mourut à Valence en 1796. — J. BRICAUD, *Les Illuminés d'Avignon, Etude sur Dom Pernetty et son groupe*, in-8°, Paris, 1927 ; p. 109-112, bibliographie de PERNETY comme illuminé.

2. A. LASÈGUE. *Musée botanique de M. Benjamin Delessert*, in-8°, Paris, 1845, p. 492.

3. Sa biographie étant totalement inédite, je la donne plus en détail. Jean-Barthélemi-Maximilien NICOLSON, né le 2 avril 1734 à Abbeville, entre en 1748 au couvent de Saint-Honoré, à Paris ; de 1769 à 1773, exerce la charge de supérieur de la Mission de Saint-Domingue ; était rentré à Paris en 1775 ; en 1790, déclare vouloir rester dans son Ordre ; date de sa mort inconnue. *Arch. nat.*, S. 4219, 4220, 4222 ; H. 3965, 3966 ; Comptes de 1749 à 1777. — *Arch. gén. de l'Ordre*, xiii, 285. — *Arch. de la Propagande, Atti*, 1769, f° 30, verso, n° 281. — (R. P. JACQUIN, in litt.)

des circonstances », et réunies pour satisfaire son goût personnel pendant ses moments de loisir. Observateur déliant, il préfère « laisser un vuide à remplir » que de recourir aux auteurs imprimés, car la plupart ne lui ont pas toujours « paru véridiques dans le peu qu'il a observé ».

Il ajoute ces sages réflexions : « L'histoire naturelle serait certainement mieux connue si tous ceux qui en ont parlé n'avaient cité que le grand livre de la nature ; nous n'aurions pas vu paraître à la vérité ces ouvrages volumineux, décorés d'un titre fastueux, d'après lesquels il semble qu'il n'y ait plus rien à dire (1) ; mais qu'en serait-il arrivé ? Les erreurs des anciens eussent été moins honorées ; nous ne les verrions pas rajeunir tous les jours et réunir en corps d'ouvrage avec les véritables découvertes ; l'étude de la nature, qui devrait être à la portée de tout le monde, eût été plus facile, moins dispendieuse, et l'on marcherait avec assurance dans le sentier de la vérité, ayant pour guide des observateurs et non des compilateurs » (2).

Ces lignes, qui n'ont pas perdu toute espèce d'actualité, ne révèlent-elles pas un tempérament de véritable savant ? Ce n'est point qu'il entende d'ailleurs, sa bibliographie le montre assez, faire fi des grands travaux antérieurs : il savait utiliser ceux qui possédaient une vraie valeur scientifique. Les auteurs qu'il cite sont les spécialistes les plus récents et les plus qualifiés : Boerhaave, *Index plantarum*, 1710 et 1720, Jacob Bontius et Guillaume Piso, *De Indiae utriusque re naturali*, Gaspard et Jean Bauhin, Cesalpin, L'Ecluse, Dalechamp, Francisco Hernandez, Jacquin, Linné, de L'Obel, Maregravius, *Historiae rerum naturalium Brasiliae* (3), Marie Merian, *Plantae surinamenses* (4), Oviedo, Parkinson, Pluknet, Plumier, etc., et, pour les mollusques, Martin Lister et d'Argenville. Daubenton au Jardin des Plantes, dans le même temps, n'aurait pas recouru à une bibliographie sensiblement différente.

La méthode d'exposition du P. NICOLSON est très moderne. Il fixe d'abord la position géographique de Saint-Domingue avec toute la rigueur possible, en donne un historique bref mais très précis, puis une vue d'ensemble sur le climat, la démographie et les cultures industrielles : sucre, café, indigo et coton. On avait à cette date renoncé à la culture du Tabac en raison du monopole révoltant des Fermiers, et à celle du cacao depuis la tornade de 1715, qui avait anéanti les plantations. Mais pour les quatre grandes cultures subsistantes, sur les manipulations des produits, son étude est d'une précision parfaite. Il suggère que l'on pourrait y joindre, avec les plus grandes chances de succès, l'industrie de la Cochenille, par la culture de l'*Opuntia* dans les sols acides, car il est commun partout, et

1. Ceci vise entre autres VALMONT DE BOMARE, *Dictionnaire raisonné, universel, d'histoire naturelle*, 6 vol. in-8°, Paris, 1764, dont il venait de paraître, à Lyon, une 3^e éd. en 9 vol., 1776.

2. *Essai*, p. iij.

3. Edité par Jean de LAET avec l'ouvrage de PISON et celui de BONTIUS, Liège, 1648.

4. Edition inconnue sous ce titre ; peut-être : *Recueil des plantes des Indes*, Paris, 1768.

celle de la soie, car on trouve un Mûrier spontané qui pourrait peut-être servir à la nourriture des vers de magnanerie.

Il n'est pas inutile de relever, à propos des indigènes, les sentiments d'estime que lui inspirent les nègres : « Ceux qui ont le bonheur d'être conduits par des maîtres et non par des bourreaux, leur donnent tous les jours des preuves certaines de leur fidélité et de leur attachement » (1).

Après avoir décrit soigneusement le tremblement de terre du 3 juin 1770 et le cyclone des 3 et 4 août 1772, NICOLSON passe à l'histoire naturelle. Une première partie est consacrée au règne végétal. Il le connaît assez pour mesurer les lacunes subsistantes. Malgré les travaux considérables de PLUMIER, « nous n'avons encore que de faibles notions sur les guis, les mousses, les agarics, les lichens et les autres plantes parasites qui s'y trouvent en très grand nombre ; les gramens ne sont nullement connus, quoique le nombre en soit grand ; le P. PLUMIER n'en a décrit qu'un seul... Les différentes espèces d'aloès, lianes, liserons et autres plantes grimpantes ou rampantes qui forment peut-être la classe la plus nombreuse de végétaux ont échappé jusqu'ici aux observations suivies de quelque bon naturaliste ».

De fait le *Traité des Plantes usuelles de Saint-Domingue* de Pouppe Desportes, paru en 1770, ne contient que 280 espèces, tandis que le catalogue de NICOLSON, classé alphabétiquement, en donne un peu plus de 400, sans compter les variétés. Souvent les classes en sont indiquées d'après Linné, Adanson et Tournefort ; parfois aussi il donne le nom linnéen. Il indique d'après Desportes le nom caraïbe de chacune, insiste de préférence sur les plantes utiles, comme l'Acajou à planches (*Maurepasia*) et l'Acajou à Pommes (*Anacardium*), l'Ananas, le Bambou, le Bananier, les bois divers. Lorsqu'il donne des descriptions, et c'est lorsqu'il n'en trouve pas dans ses livres, c'est avec méthode et précision. Malgré tout cela, la plupart de ces descriptions sont sans utilité pour la science actuelle, car elles ne permettent pas d'arriver à une détermination précise, surtout étant donné que les plantes originales n'ont pas été conservées ou se sont perdues. Quatre font exception : le « Bois dentelle » qu'il classe dans les Persicaires d'Adanson et dont le liber en réseau forme une espèce de gaze employée en guise de dentelle (p. 172 et pl. I ; *Lagetta lintearia* Lmk.) ; le Noisetier de Saint-Domingue, Euphorbiacée à fruit comestible (p. 276-279 et pl. II ; *Omphalea triandra* L.) ; l'Inga, que les Français appelaient Pois sucrin (p. 295 et pl. IV ; probablement *Inga dulcis* Wild.) et une Malvacée, qui est peut-être l'*Hibiscus Sabdariffa* L. (2).

NICOLSON a rapporté des collections : il le dit expressément à propos des animaux qu'il décrit. « On les trouve, déclare-t-il, au Cabinet d'Histoire Naturelle des RR. PP. Dominicains de la rue Saint-Honoré » (3). Nous

1. P. 57.

2. Cf. Ignatz. URBAN, *Symbolæ antillanae*, t. I, p. 116.

3. P. 314.

ignorons ce qu'elles sont devenues. Nous en avons quelque idée par ce qu'il en dit lui-même et qui résume parfaitement ses notes sur le « règne animal ». « Nous bornerons les observations que nous avons faites de cette partie de l'histoire naturelle à celles qui ont pour objet les Coquilles, les Mouches luisantes, le Ditique, le Monoceros, la Mouche ichneumon, l'Anolis, Bernard l'Hermite, le faux Bernard l'Hermite, un poisson Monoceros, une espèce de Calmar, un Pou de Sarde, le véritable Pinceau marin, une espèce d'éponge, une Astroïte rameuse sur un Madrépore qui recouvre une éponge. La plupart de ces articles n'ont point été décrits » (1).

La préhistoire de Saint-Domingue a également attiré notre Dominicain. Il décrit et fait dessiner des fragments de poterie, des haches en pierre polie ou Pierres de tonnerre : « On les trouve partout à Saint-Domingue sur la surface de la terre ou à peu de profondeur » et il sait fort bien qu'elles sont de fabrication humaine et remontent à des temps très anciens : plus d'un savant contemporain ne l'eût pas suivi sur ce point.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712*, 2 vol. in-4°, Paris, 1714.
- *Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712 et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux Isles de l'Amérique*, 1 vol. in-4°, Paris, 1725.
- *Histoire des Plantes médicinales qui sont le plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux et par ordre du roi en 1709-1710 et 1711*, in-4°, Paris, 1714 et 1725, 50 pl. et texte à la suite de chacun des deux ouvrages précédents. Devenu très rare. — Traduction allemande : *Beschreibung zur Arnei dienlicher Pflanzen welche in den Reichen des mittägigen Amerika, in Peru und Chile vorzüglich in Gebrauch sind...* von Leonhard Huth, Nurnberg, 2 in-4°, 1756 et 1758.
- *Observations faites à Marseille sur la peste de 1720*, dans *Le Conservateur marseillais*, I, 1828, p. 213-229. — Nombreuses et importantes observations astronomiques insérées dans *Mém. Acad. Sc.* passim.

MANUSCRITS

Muséum, 38, *Voyage aux Isles Canaries ou Journal des observations physiques, mathématiques, botaniques et historiques faites par ordre de Sa Majesté*, par le P. Louis FEUILLÉE, religieux minime, mathématicien et bota-

niste du Roy ; suivi de *Histoire ancienne et moderne des Isles Canaries* faite par l'ordre du Roy, 64 flles, 1 carte et 41 pl. — Avec des corrections de Jacques Cassini à qui le P. Feuillée avait remis le manuscrit pour l'examiner avant de le livrer à l'impression. — Un *Extrait* par l'abbé de la Caille, dans *Mém. Acad. Sc.*, 1751.

Muséum, 39. *Recueil de poissons, d'oiseaux et de reptiles* dessinés par le P. FEUILLÉE au Pérou et dans les autres parties de l'Amérique qu'il a visitées, 115 pl. coloriées à l'aquarelle.

Marseille, 943-954, 12 volumes in-f° d'*observations astronomiques* ; — 955, *Histoire des plantes médicinales*, etc., c'est le manuscrit autographe de l'ouvrage cité ci-dessus ; — 1119, [*Recueil de Plans et de vues des ports de l'Europe et de l'Amérique* ; — 1138, *Voyage aux isles Canaries ou Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites en [1724], avec dessins de plantes et d'animaux* ; — 1140, *Voyage des isles de l'Amérique, Journal de notre voyage de Marseille à l'Amérique, l'année 1703*.

* * *

J.-B. LABAT, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes*, 8 vol. in-12, Paris, 1722 ; 2 vol. in-4°, La Haye, 1724. Devenu très rare parce que les familles créoles qu'il a ridiculisées l'achetaient pour le détruire. — Réédition en 2 vol. petit in-8°, Paris, Duchartre, 1931 (avec de nombreuses coupures, portant surtout sur les passages les plus importants pour nous). — Ses autres ouvrages de voyages, à part le *Voyage en Espagne et en Italie*, sont des traductions ou des arrangements. *La Relation de l'Afrique occidentale*, 5 in-12, Paris, 1728, est faite d'après les Mémoires d'André Bruë ; le P. Labat n'a jamais visité l'Afrique.

UN BOTANISTE habitant des Indes occidentales de l'Amérique, *Mémoire sur les Plantes du P. Labat*, dans *Mémoires de Trévoux*, juillet 1727, p. 1303-1318 : donne des explications plus détaillées et quelques rectifications sur quelques plantes utiles (sept) mentionnées par le P. Labat.

Dom A.-J. PERNETY, O. S. B., *Journal historique du voyage fait aux îles Malouines en 1763-1764*, 2 vol. in-8°, Berlin, 1769. Traduit en anglais : *A voyage to the Falkland Islands*, devenu aujourd'hui extrêmement rare ; 2^e éd. refondue et augmentée (on conjecture, d'après le style emphatique, qu'elle est due à Delisles de Salles), 2 vol. in-8°, Paris, 1770.

* * *

[NICOLSON, O. P.], *Essai sur l'Histoire naturelle de l'Isle de Saint-Domingue*, in-8°, Paris, 1776 ; 10 pl. dont 4 de botanique. — Il est aussi l'auteur d'une vie de *La Solitaire des Rochers*, Chateaufort, 1787, dans laquelle il a été à la fois victime et auteur inconscient d'une mystification littéraire, dont le responsable est le récollet Luc de Bray, curé de Chateaufort près Versailles au temps du quiétisme.

En Chine et Indo-Chine

Le P. d'INCARVILLE.

Autant que les Iles, la Chine a sollicité les curiosités les plus ardentes au XVIII^e siècle. C'est le temps où les Jésuites apportèrent à l'Europe l'énorme masse de renseignements qui, méthodiquement classés, donnèrent les grands ouvrages encyclopédiques du P. J.-B. du HALDE et du P. de MAILLA (1). Ils résument les connaissances de tout ordre rapportées de Chine par les missionnaires jésuites. A partir de 1776, ceux-ci groupent leurs travaux et leurs observations dans les précieux volumes des *Mémoires concernant l'histoire des sciences, les arts, etc... des Chinois*, inépuisable mine de renseignements scientifiques.

Si l'œuvre géographique et astronomique des Jésuites de Chine au XVII^e siècle est illustre, leur contribution aux sciences naturelles n'est guère moindre. Leur forte culture générale, leurs études spéciales, leurs établissements compris en vue du travail scientifique, leur ont permis d'édifier une œuvre de toute première qualité.

En rédigeant son admirable *Description de la Chine*, bientôt traduite en plusieurs langues (2), le P. du HALDE a réduit toutes ces recherches en un corps unique, véritable monument qui servira ensuite de base à l'immense travail du P. de MAILLA. Au tome second de son ouvrage le P. du HALDE étudie en détail l'agriculture et les céréales chinoises, et au t. III il donne une remarquable description des plantes médicinales (3). C'est pourquoi Auguste Pyrame de Candolle a commémoré le souvenir du P. du HALDE en établissant le genre *Duhaldea* pour une Composée chinoise (*D. sinensis* DC., aujourd'hui *Inula*) (4).

Il importe de se souvenir que depuis le début du siècle les Jésuites en-

1. J.-B. du HALDE, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 4 vol. in-1^o, Paris, 1735, avec *Atlas* de d'ANVILLE (d'après les relevés des PP. RÉGIS, JARTOUX, BOUVET, de MAILLA, de TARTRE, etc.) ; 2^e éd. La Haye, 1736 : — « Pour beaucoup de régions de la Chine propre, nous en sommes encore réduits au cadre établi par les levés des Jésuites dans le premier quart du XVIII^e siècle ». *Rapport PELLiot, Soc. Géog.*, 1926. — J. A. M. de MAILLA, *Histoire générale de la Chine ou Annales de cette (sic) empire*, 13 vol. in-4^o, Paris, 1777-1785. Les t. XII et XIII sont de l'abbé GROSIER et contiennent *L'Histoire naturelle de la Chine* ; cette partie eut une 2^e éd. en 2 in-12, Paris, 1777 et devint un ouvrage séparé, 7 vol. in-8^o, Paris, 1818.

2. Traduite en anglais en 1736, en allemand en 1747, en russe en 1774.

3. On en trouvera le relevé dans BRETSCHNEIDER, *Early european researches*, p. 32-37 et *History*, p. 20.

4. *Prodrome*, t. V, 1836, p. 366.

voyaient, par la voie de terre, à travers la Sibérie, par des caravanes et des agents diplomatiques russes, des collections de plantes, de produits végétaux, de semences, qui parvenaient anonymement aux savants français. En 1705 Tournefort décrit et figure dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1) un « *Caryophyllus sinensis* » (*Dianthus sinensis* L.) envoyé de Chine à l'abbé Bignon par des missionnaires dont le nom reste inconnu : c'est Œillet de Chine. Il en est de même pour l'*Ixia* (*Pardanthus*) *chinensis* L. décrit et figuré sous le nom de « Bermudiana » par J. Amman en 1739 : il avait été envoyé de Pékin par des Jésuites (2) ; il est aujourd'hui cultivé partout pour la beauté de ses fleurs.

L'introduction d'une de nos plantes les plus populaires, la Reine-Marguerite, dont la culture a tiré de si belles variétés horticoles est également cachée sous l'anonymat. Il est de tradition à Paris, et dans les livres, qu'elle fut envoyée par le P. d'INCARVILLE et un texte qui semblerait décisif parle en ce même sens. En effet André Thouin, chef du Jardin du Roi à dix-sept ans, jardinier et académicien, qui rédigea la partie horticole dans l'*Encyclopédie méthodique*, déclare expressément : « Les graines de la Reine-Marguerite furent envoyées de la Chine vers 1728 par le P. D'INCARVILLE, missionnaire jésuite, résident à Péquin. Il les adressa à son ami M. Antoine de Jussieu, professeur de botanique. Ces graines furent semées au Jardin du Roi et produisirent des plantes qui donnèrent des fleurs simples et blanches, presque semblables à notre Marguerite des champs ; mais les graines que l'on recueillit sur ces premiers pieds donnèrent l'année suivante quelques individus à fleurs rouges. Cette couleur peu commune parmi les plantes de cette famille, son éclat et la grandeur de cette fleur attirèrent l'attention des Amateurs ; et dans un Comité qu'ils tinrent au Couvent des Chartreux où ils se rassemblaient souvent, ils convinrent de lui donner le nom de Reine-Marguerite, en considération de sa beauté et de sa ressemblance avec nos Marguerites. Vers 1734 on obtint la variété à fleurs violettes. Mais toutes ces fleurs étaient simples... Cependant quelque temps après cette époque, on trouva dans le semis quelques individus dont les fleurs avaient un plus grand nombre de rayons ; leur nombre augmenta chaque année et en 1750 on avait déjà obtenu des fleurs doubles... En 1772 parut pour la première fois dans les Jardins du Roi à Trianon une nouvelle variété dont tous les fleurons terminés par une languette étaient rangés les uns sur les autres et bombés dans le milieu... Quelques années après la Marguerite naine fut trouvée dans les jardins du Maréchal de Biron, à Paris. Enfin la Reine-Marguerite à tuyaux est la dernière acquisition. C'est encore à M. Moissy, Jardinier du Maréchal de Biron, que nous devons cette singulière variété » (3).

Si intéressant qu'il soit au point de vue génétique et historique, ce texte

1. P. 264, n. 5.

2. *Comment. Acad. Petropol.*, t. X, 1739, p. 305, pl. 7.

3. *Encyclopédie méthodique*, éd. PANCKOUCKE, *Agriculture*, par l'abbé TESSIER, THOUIN, FOUGEROUX DE BOUDARAY, t. I, 1787, p. 710.

qui semble apporter tant de garanties critiques est cependant erroné en ce qui concerne le P. d'INCARVILLE, puisque ce dernier n'arriva en Chine qu'en 1740. La date de 1728 par contre semble pouvoir être conservée. En effet dès 1732 Dillen, professeur de botanique à Oxford, figurait la Reine-Marguerite dans son *Hortus Elthamensis* (1) ; et elle lui avait été adressée par Adrien van Royen, professeur de botanique à l'Académie de Leyde. Ainsi aux environs de 1730 la plante était déjà connue en Hollande et en Angleterre. Jussieu l'aura donc reçue vers 1728 des Jésuites de Pékin et, par confusion, on a cru plus tard que c'était du P. d'INCARVILLE, auquel on doit tant d'autres plantes chinoises (2).

Inconnu de nous est également le missionnaire qui envoya au Jardin du Roi les graines de Sumac, d'où sortit la plante décrite par Ph. Miller en 1768 et identifiée par Helmsley avec *Rhus semialata* Murray (3).

Nous avons déjà nommé les PP. LE COMTE, d'ENTRECOLLES et PARENIN. En 1702 venait les rejoindre à Pékin le P. JARTOUX (4). En compagnie du P. RÉGIS, spécialisé dans les levers géographiques, il put, grâce à la protection de l'empereur Kangshi, visiter la Mandchourie et y reconnaître la véritable patrie du fameux Ginseng (*Panax Ginseng* C. A. Meyer, racine d'*Aralia quinquefolia*). Il le décrit et en parle abondamment dans une lettre, presque aussi fameuse, au Procureur général des Missions, datée de Pékin, 12 avril 1711 (5). Le P. d'ENTRECOLLES avait mentionné déjà la racine si estimée des Chinois, mais le P. JARTOUX apportait la première description authentique et complète de la plante elle-même et de sa préparation.

Du P. CHANSEAUME (6) nous avons, quarante ans plus tard, un très intéressant mémoire sur la cire végétale, sur la Cochenille qui la produit et les plantes sur lesquelles elle vit. Il en décrit minutieusement la biologie et rapporte les applications médicales de cette cire par les Chinois (7). Le P. RATHOUIS, qui a repris en 1879 l'étude de cet insecte (*Coccus Pelae* Westw.), n'a constaté dans la lettre de CHANSEAUME que de légères erreurs (8).

1. DILLENIUS, *Hortus Elthamensis seu plantarum rariorum quas in horto suo Elthami in Cantio coluit vir ornatissimus Jacobus Sherard delineationes et descriptiones*, 2 in-f°, Londres, 1732, pl. 34, fig. 38. C'est la première figure de notre plante. — Le *Callistephus sinensis* Cass., ou Reine Marguerite, a été retrouvé à l'état sauvage dans le Setchuen par le P. FARGES à la fin du XIX^e siècle ; il en a transmis les semences à Vilmoren. Voir *Botanical Magazine*, 1898, pl. 7616, la plante à l'état de nature.

2. Il n'est à peu près aucun livre de botanique ou d'horticulture qui ne répète l'erreur de THOUIN à propos de la Reine-Marguerite, si même il ne l'aggrave pas. Qu'on en juge par cette citation de l'ouvrage type, qui fait autorité en horticulture, le *Dictionnaire pratique d'Horticulture* de NICHOLSON, traduit par S. MOTTET, Paris, 1896-1897, t. IV, p. 449 : « Introduite de Chine, il y a une soixantaine d'années (1831), par le R. P. d'INCARVILLE, la Reine-Marguerite... »

3. P. MILLER, *Gardener's Dictionary*, 8^e éd., 1768, *Rhus chinense*, n. 7.

4. Pierre JARTOUX, né en 1669 à Embrun, mort à Pékin, en 1720.

5. *Lettres édifiantes*, x^e recueil, p. 159-185 ; *Panthéon*, t. III, p. 183-187.

6. Gaspard CHANSEAUME, né en Auvergne en 1711, parti pour la Chine en 1745, mort dans le Kiang-si en 1756.

7. *Lettres édifiantes*, XXVIII^e recueil, p. 158 ; *Panthéon*, t. III, p. 830-832.

8. Le P. CHANSEAUME explique que la larve s'enfonce dans le tissu foliaire qui, proliférant, constituerait un bourrelet autour de sa tête. Le P. RATHOUIS n'a jamais constaté cela.

Le P. BOURGEOIS (1), dans une de ses lettres, donne d'abondante renseignements sur les gommés élastiques utilisées par les Chinois (2) ; le P. AMIOT (3), qui relate aussi des expériences d'électricité statique, fournit d'intéressantes précisions sur leur système cosmogonique et leurs idées géologiques (4) ; le P. de POIROT (5) envoie des notes sur l'Armoise du pays (6).

Mais les missionnaires de cette époque qui contribuèrent le plus à fournir des informations aux savants d'Europe, furent, après le P. d'INCARVILLE, GAUBIL, CIBOT et COLLAS.

Le P. GAUBIL (7), qui déploya une activité prodigieuse et de rares qualités d'esprit, fut surtout un astronome et un géographe. Mais, comme il arrivait à Pékin au début de la réaction anti-chrétienne qui suivit la mort de l'empereur Kangshi, il fut fort peu occupé par ses travaux officiels et put, avec le P. PARENIN, se livrer à loisir à des recherches personnelles. Il se considérait comme tenu de servir la science française de son mieux. C'est pourquoi, en un temps où il était déjà fort difficile d'éditer des travaux sérieux (8), il se tenait en relation avec les savants parisiens, Cassini, d'Ortous de Mairan, Fréret. [Cette vaste correspondance est restée presque entièrement inédite (9).

GAUBIL s'y révèle comme un esprit étonnamment attentif et positif. Déjà, au passage de la Ligne, n'y remarquant aucune des merveilles qu'y plaçait la crédulité publique, il avait murmuré le mot [de Turnèbe : « *Miracula fugiunt* ». Ce sens critique le servit utilement. On le voit dans ses notes sur la fabrication du « cuivre blanc » par les Chinois, et mieux encore dans la question du Préhistorique en Chine. Mairan inclinait, de par la théorie du Progrès, à admettre un âge de pierre avant l'usage des métaux, et il avait demandé au P. GAUBIL et au P. PARENIN d'orienter leurs observations de ce côté. Le 20 septembre 1740, le P. PARENIN avait répondu que les anciens livres chinois ne fournissent aucun indice d'une époque où le fer aurait été inconnu, et que d'autre part il n'avait jamais vu de pierres travaillées comme le supposait son correspondant. La mort de PARENIN interrompit dès l'année suivante ses recherches ; mais en 1749, le P. GAUBIL annonçait à Mairan qu'en effet on trouvait en Chine « des haches de

1. François BOURGEOIS, né à Pulligny (Meurthe-et-M.) en 1723, arrivé en Chine en 1767, mort à Pékin en 1792.

2. *Mémoires concernant la Chine*, t. XI, 1786, p. 57-59.

3. Joseph Marie AMIOT, né à Toulon en 1718, arrivé en Chine en 1740, mort à Pékin en 1793.

4. *Ibid.*, p. 569-576, 526.

5. Aloys de POIROT, né en Lorraine en 1735, arrivé en Chine en 1769, mort à Pékin en 1814.

6. *Mémoires concernant la Chine*, t. IX, p. 244.

7. Antoine GAUBIL, né le 14 juillet 1689 à Gaillac (Tarn), arrive à Poulo-Condor en 1721, à Pékin en avril 1723, mort en 1759.

8. « On n'imprime plus que des bagatelles », gémissait le P. du SOUCIET, son correspondant de Paris.

9. Voir J. BRUCKER, *Correspondance scientifique d'un missionnaire français à Pékin au XVIII^e siècle*, dans *Revue du Monde catholique*, Paris-Bruxelles, oct. 1883 - janv. 1884, t. 76 (21^e de la III^e série), p. 5, 206, 365, 701 ; t. 77, (22^e de la III^e série), p. 56.

pierre » et il signale même une légende chinoise sur une époque où on se battait avec des épées de bois.

Fréret avait été presque scandalisé de voir le P. PARENIN admettre une antiquité considérable pour la civilisation chinoise, au risque de contredire la Bible, tandis que les PP. de PRÉMARE et GOLLET, attachés au système qui voulait retrouver l'histoire des patriarches dans les traditions chinoises, l'incitaient à réduire la chronologie. Il s'adressa donc à GAUBIL ; leur correspondance s'échelonne sur une dizaine d'années. Le P. GAUBIL communiquait à Fréret, avec un désintéressement absolu, textes précieux et documents nouveaux. C'est ainsi que l'érudit secrétaire de l'Académie des Inscriptions, qui tenait GAUBIL en très haute estime et lui rendait tous les services scientifiques qu'il pouvait, adopta finalement les idées du Jésuite et les exposa dans les *Mémoires* de son Académie (1).

En 1751, après la mort de FRÉRET, Bougainville fit tenir à GAUBIL, qui l'avait toujours refusé jusque-là, le diplôme de correspondant de l'Académie des Inscriptions. Quant à l'Académie des Sciences, qui, en principe, n'admettait dans ses recueils que les travaux de ses membres, elle accueillit, plus tard (1814) les mémoires de GAUBIL sur l'astronomie et la chronologie chinoises.

Les travaux du P. CIBOT (2) sont des plus nombreux et des plus variés. Ils touchent à la géologie et à la minéralogie : sur le borax (3), sur les « pierres de Yu » (Jade) (4) ; à la chimie : notice sur le cinabre, le vif argent et le Ling-cha, où il note l'habileté des Chinois à sublimer le mercure (5) ; à la botanique cryptogamique et phanérogamique, à la zoologie.

Sa prédilection allait visiblement à la recherche des végétaux. Il a fait un nombre considérable d'observations intéressantes sur les plantes des environs de Pékin et leurs usages économiques ; il en a donné de bonnes descriptions populaires en notant généralement le nom chinois, ce qui aide à leur identification (6). Il entretint une correspondance régulière avec les botanistes de l'Académie de Saint-Petersbourg et fut élu membre correspondant de cette société savante en 1767. C'est ce qui explique la présence dans les publications de l'Académie russe d'un article latin de CIBOT sur un très étrange champignon qu'il a été le premier à faire connaître et pour lequel on en est resté aux renseignements donnés par lui jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit du Mokusin, du groupe des Phalloïdées, pour lequel Fries créa le genre *Lysurus* (1822). C'est le P. DELAVAY qui récolta de nouveaux spécimens, étudiés en 1890 par Patouillard. La plante conserve le nom spécifique donné par CIBOT : *L. Mokusin* (Cibot) Fries (7).

1. *Mém. Acad. Inscr.*, fév. 1739, t. XV et XVIII.

2. Pierre Martial CIBOT, né à Limoges en 1727, parti pour la Chine en 1760, mort à Pékin en 1780.

3. *Mémoires concernant la Chine*, t. XI, p. 343-346.

4. *Ibid.*, t. XIII, p. 389-395.

5. *Ibid.*, t. XI, p. 304-314.

6. Pour celle-ci voir BRETSCHNEIDER, *Early european researches*, p. 124 et suiv. ; *History*, p. 115.

7. M. N. PATOULLARD, *Organisation du Lysurus Mokusin*, dans *Journal de Bota-*

Elle possède des caractères jusqu'ici uniques. Il est assez probable que *Rehmannia glutinosa* Libosch, plante chinoise voisine des Digitales, décrite et figurée dans les *Mémoires* de la même Académie, a été envoyée aussi par CIBOT (1).

On ne connaît pas d'autres envois de plantes ou de graines faits par lui ; sa contribution à la botanique est toute littéraire. Il a rédigé des notices sur divers arbres fruitiers et leurs espèces chinoises : Pêcher, Abricotier, Jujubier (2) ; sur des plantes alimentaires : le Pit'si ou Châtaigne d'eau (*Eleocharis tuberosa* Schultes) vendu couramment sur les marchés d'Extrême-Orient ; le Pé tsaï ou Chou de Chine (*Brassica chinensis* L.) introduit en France en 1836 par le P. VOISIN des Missions Etrangères ; sur le Lien-hoa, le fameux Lotus des Egyptiens (*Nelumbium speciosum* Wild.), dont on consomme les rhizomes et les graines ; sur l'*Euryale ferox* Salisb., plante voisine de la précédente et utilisée comme elle ; sur le Ling Kio, Châtaigne d'eau dont se nourrissent d'immenses populations pendant plusieurs mois de l'année (*Trapa bicornis* L. fil. et *T. bispinosa* Roxb.) (3).

Il signale la culture du Tabac et du Coton ; décrit un certain nombre de plantes ornementales : Pivoines Moutan, Hibiscus, Magnolia (*M. Yulan* Desf.), une Asclépiadée aux fleurs extraordinairement parfumées (*Pergularia odoratissima* Desf.), le Jasmin Sambac, le *Begonia discolor* R. Br. (4). Il n'oublie pas de noter en passant l'étonnante habileté des jardiniers chinois : « Ils entent le Cognassier sur l'Oranger et obtiennent ainsi un fruit d'une forme oblongue, de la grosseur d'un petit melon, dont la couleur, la chair, les pépins, le goût et l'odeur tiennent de l'Orange et du Coing » (5).

Enfin, en outre d'un intéressant mémoire sur les Bambous, CIBOT décrit encore quelques arbres répandus aujourd'hui en Europe, mais alors complètement inconnus ou mal connus : le fameux Ailante, « Sapinette de Mongolie », qui était réservé aux princes de l'empire, le Févier aux longues épines (*Gleditschia sinensis* Lmk), l'Arbre à papier (*Broussonetia papyrifera* Vent.) aujourd'hui répandu dans tous les parcs, et le petit Mélèze de Dahourie (*Larix dahurica* Fisch.) (6).

Quelques animaux ont également retenu l'attention du P. CIBOT et il leur a consacré plusieurs mémoires : Cigale de Chine, Abeilles, Vers à soie sauvages, Cerfs, Che-Hiang dont on tire le musc, Chevaux, bêtes à laine.

nique, 1890, t. IV, p. 253-258. — Le dessin de CIBOT est reproduit dans ENGLER-PRANTL, *Pflanzenfamilien*, 1^{re} éd., I, 1^{re}*, p. 285.

1. *Novi Commentarii Acad. Petropol.*, t. XIV, 1770, vol. I, p. 544 et pl. 20.

2. *Mémoires concernant la Chine*, t. XI, p. 280-293 ; t. V, p. 505-513 ; t. III, p. 482.

3. *Ibid.*, t. III, p. 451 ; t. IV, p. 503 ; t. III, p. 437 et t. XI, p. 218 ; t. III, p. 459.

4. *Ibid.*, t. III, p. 432 ; t. XI, p. 500 ; t. III, p. 441 ; t. III, p. 470 ; t. III, p. 446 ; t. III, p. 443.

5. Confirmation de ces faits par E. FOURNIER, *La Botanique des Chinois*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1883, p. 907-930 ; il signale en outre la greffe de Chrysanthème sur Armoise, du Chêne sur le Châtaignier, de la Vigne sur le Jujubier (déjà dans PLINE), du Pêcher sur le Plaqueminier. Il ne faut pas oublier toutefois que les jardiniers chinois étaient passés maîtres dans l'art du truquage horticole.

6. *Ibid.*, t. II, p. 623 ; t. II, p. 598 ; t. XI, p. 403 ; t. XI, p. 295 ; t. IV, p. 454.

Ce dernier travail est particulièrement intéressant et la société d'Acclimatation l'a réédité en 1864 (1).

Ancien professeur d'astronomie et de météorologie, le P. COLLAS (2) a donné aux *Mémoires* surtout des articles de chimie appliquée : préparation médicale au cuivre qu'il appelle la « quintessence minérale », matière saline servant à blanchir le linge, chaux noire, vitriol, sel d'ammoniac, charbon de terre de Pékin, le fameux cuivre blanc, minium, etc. (3). Cependant il signale aussi un Bambou dont on mange les jeunes pousses en guise d'asperges et surtout il s'étend longuement sur les plantes et les arbres de Chine qui méritent d'être introduits en France (4). A ce sujet, dans son travail très étendu, il saisit l'occasion d'émettre de très curieuses considérations sur « l'agrisophie » chinoise.

Il y développe ce principe chinois que ce que l'on obtient de la terre avec le moins de frais et le moins de dépenses finit par être aussi bon produit que les cultures coûteuses. Plein d'admiration pour la Chine, il insiste sur l'influence néfaste de l'air vicié des villes européennes et c'est à peine s'il n'y parle pas de microbes : « Nos lits à rideaux, déclare-t-il, enferment les infirmes avec le loup qui les dévore » (5). Voilà une idée qui a mis du temps à faire son chemin !

Il voudrait que l'on étudie les différentes provinces chinoises, que des botanistes se les partagent et cherchent à pénétrer, dans chacune, tous les secrets, toutes les industries et les expériences des cultivateurs chinois. Ce seraient là des recherches longues et dispendieuses, « mais d'une utilité plus réelle et plus durable que toutes les mines du Brésil et du Pérou ». Mais qui peut réussir une pareille entreprise ? Seuls le peuvent, pense-t-il, les missionnaires ; seuls ils peuvent introduire en France les Arbres à cire, à suif, à vernis, le Poivrier, le Camphre, etc.

Un proche avenir allait se charger de démontrer qu'il y avait, dans ces anticipations, un grand fond de vérité.

* * *

Le P. d'INCARVILLE mérite à lui seul une étude spéciale : c'est à lui que la science doit les premiers matériaux d'étude sur la flore de Chine.

Pierre Nicolas LE CHÉRON, dit d'INCARVILLE (6) pour le distinguer de

1. *Ibid.*, t. XIII, p. 409 ; t. XIII, p. 376 ; t. II, p. 571 ; t. XIII, p. 402 ; t. IV, p. 493 ; t. XI, p. 388 ; t. XI, p. 35. Cf. *Bull. Soc. Zool. d'Acclim.*, II^e série, t. I, 1864, p. 597, 683, 726.

2. Jean Paul Louis COLLAS, né à Thionville en 1735, envoyé en Chine en 1767, mort à Pékin en 1781.

3. *Ibid.*, t. XI, p. 298-303 (Cf. *Mém. Acad. Sc.*, 1755, p. 31), 315-320, 321-328, 329-333, 334-342, 347-350.

4. *Ibid.*, t. XI, p. 353-354, 183-266.

5. *L. c.*, p. 227.

6. Né à Rouen le 20 oct. 1706, d'après M. E. IZAMBERT, le 21 août et probablement à Louviers d'après le P. SOMMERVOGEL (l'acte de naissance n'a pu être retrouvé) ; mort à Pékin le 12 mai 1757, à 51 ans, d'une fièvre contractée au chevet d'un malade. — Voir Eug. IZAMBERT, *Le P. d'Incarville*, dans *Bulletin de la Société d'études diverses de l'arrondissement de Louviers*, t. I, 1893, Louviers, p. 40-42 ; H. CORDIER, *Bibl. Sinica*, col. 1077.

ses deux frères, professa d'abord la littérature à Québec (1730-1739) et rejoignit finalement la mission de Pékin en 1740 (10 octobre). Il fut bientôt l'un des plus brillants sinologues de la mission et composa l'un des meilleurs *Dictionnaires français-chinois* que nous possédions (1). Toutefois c'est comme naturaliste qu'il est avant tout connu.

Il a envoyé en France le premier herbier de plantes de Chine : on peut consulter encore aujourd'hui ce vénérable et précieux recueil au Muséum, auquel il a été donné par les héritiers d'Adrien de Jussieu en 1857. Les plantes n'y sont pas entières, avec racines, tige, fleurs et fruits. Le P. d'INCARVILLE s'est contenté, comme le faisaient les botanistes du XVIII^e siècle, de recueillir un fragment de la plante, contenant les organes essentiels. Plusieurs espèces sont collées à la cire à cacheter sur la même feuille d'un fin papier de paille chinois. Elles nous sont parvenues dans un état parfait de conservation.

Ces premiers documents sur la flore chinoise se composent de deux collections envoyées toutes deux par d'INCARVILLE à Bernard de Jussieu, qu'il appelait « son maître en botanique » (1740-1757) (2). La première comprend 149 espèces recueillies presque toutes aux environs de Pékin. Ces plantes sont aujourd'hui conservées dans l'ordre même et dans l'entourage chinois que leur a donnés leur collecteur. Chacune y est accompagnée de son nom vulgaire français, latin ou chinois ; la provenance est indiquée avec une exactitude fort rare en ce temps. La seconde collection, provenant de Macao, comptait 144 espèces ; 35 en avaient été distraites probablement par Jussieu lui-même, et les autres ont été incorporées à l'herbier général du Muséum.

Malheureusement il est arrivé pour les envois du P. d'INCARVILLE ce qui se reproduira si souvent dans la suite : faute de temps ou de personnel, on a laissé ces précieux documents dormir dans les collections sans les étudier, si bien que la plupart des genres reconnus et décrits par Bunge en 1832 se trouvaient exister dans des collections françaises dès 1740. Les étrangers ont redécouvert et nommé les plantes que le P. d'INCARVILLE avait transmises aux savants français depuis près d'un siècle.

C'est en 1881 seulement que Franchet entreprit l'étude des plantes d'INCARVILLE (3), et il put déclarer à la séance du 13 janvier 1882 de la Société Botanique de France : « C'est au savant jésuite qu'il faut rapporter la découverte des *Orychophragmus*, *Actinidia*, *Xanthoceras*, *Paratropia*, *Myrrhinoïdes*, *Botryospermum*, etc. C'est lui encore qui fut le premier à recueillir ces rares espèces que la Chine septentrionale est jusqu'ici seule à posséder : *Anemone chinensis* Bunge, *Corydallis Bungeana* Turcz., *Zanthoxylum Avicennae* Lmk, *Indofera Bungeana* Steud., *Deutzia parviflora* Bunge et *D*

1. Resté inédit : Bibl. nat., fonds chinois, n° 3596.

2. Voir H. LECOMTE, *Lauracées de Chine et d'Indo-Chine*, dans *Nouv. Archives Mus.* 2^e série, t. V, 1913, p. 65.

3. FRANCHET, dans *Bull. Soc. Bot. Fr.*, t. XXIX, séance du 13 janv. 1882 ; P. B. FORBES, *On the chinese Plants collected by d'Incorville (1740-1757)*, dans *Journal of Botany*, t. XXI, 1883, p. 9-15 ; BRETSCHNEIDER, *Early european researches*, p. 120 ; *History of european botanical discoveries in China*, p. 46.

grandiflora Bunge, *Oxytropis hirta* Bunge, *Guldenstaedtia multiflora* Bunge, *Viburnum fragrans* Bunge, *Myrrhinois dioica* Bunge, curieuse Mutisiacée asiatique, *Androsace saxifragæfolia* Bunge, *Syringa amurensis* Rupr. et *S. villosa* Vahl., *Andrachne chinensis* Bunge, *Selaginella mongolica* Rupr. et *S. Stauntoniana* Spring., etc., etc. ».

Cette énumération était nécessaire pour faire comprendre toute l'importance méconnue des recherches du P. d'INCARVILLE.

Il a été le premier à introduire en Europe l'Ailante, sous le nom de « Frêne puant », arbre aujourd'hui partout répandu. Les graines qu'il envoya à la Société Royale de Londres furent semées dans les jardins de Ph. Miller et de Ph. Carteret Webb. Elles donnèrent un arbre que les botanistes anglais, John Ellis excepté, prirent unanimement pour celui qui fournit aux Chinois et aux Japonais le précieux vernis avec lequel ils préparent leurs laques. C'est ainsi qu'il reçut le nom totalement erroné de Vernis du Japon, qu'il conserve encore aujourd'hui. C'est Desfontaines qui, d'Angleterre, l'introduisit en France (1786), en même temps releva l'erreur des botanistes anglais et lui donna son nom botanique actuel, *Ailanthus glandulosa* Desf. (1). Rapidement cet arbre se répandit dans les parcs et jardins de l'Europe entière.

Ce n'est pas sans des motifs bien raisonnés que le P. d'INCARVILLE avait envoyé des graines d'Ailante en Europe. En 1740 en effet il avait adressé au cardinal de Fleury un *Mémoire sur les Vers à soie*, que les Chinois élèvent en plein air sur le « Frêne puant ». Si ce *mémoire* est resté jusqu'ici introuvable, les notes qui ont servi à le rédiger ont été publiées par le P. CIBOT dans la grande collection de *Mémoires concernant la Chine*. Néanmoins 116 ans s'écoulèrent encore avant qu'un missionnaire piémontais, le P. FANTONI songeât à reprendre l'œuvre oubliée tentée par d'INCARVILLE. C'est le P. FANTONI qui envoya à Turin des cocons en 1856 ; deux ans après Guérin-Menneville rêvait déjà d'en faire « le principal vêtement du peuple » (2). Le papillon (*Attacus* = *Samia Cynthia*) ou Bombyx de l'Ailante s'est si bien adapté, à la suite d'éducatons à l'air libre, qu'il s'est répandu au Bois de Boulogne et à Vincennes. L'insecte y vivait en liberté depuis trois quarts de siècle ; l'arbre paraissait naturalisé depuis 150 ans : mais voici qu'une maladie encore mystérieuse de l'Ailante entraîne la disparition de l'un et de l'autre.

D'autres types génériques d'un grand intérêt sont également parvenus en France à la suite des envois du même missionnaire : le Cèdre bâtard, *Cedrela sinensis* Juss., ce bel arbre des parcs et des avenues qui rappelle l'Ailante par son port et son feuillage, mais n'a pas son odeur désagréable, et l'*Incarvillea Sinensis* Juss., cette magnifique plante décorative, furent envoyés l'un et l'autre à Antoine de Jussieu en 1743, « cum plurimis novarum specierum seminibus, præcipue *Asteris chinensis*, antehac Europæis

1. Voir KUNCKEL D'HERCULAIS, dans *Bull. Muséum*, t. XX, 1914, p. 324-331.

2. GUÉRIN-MENNEVILLE, *Rapport à l'Empereur sur les travaux entrepris par ses ordres pour introduire le Ver-à-soie de l'Aylanthé en France*, Paris, 1860, p. 3. — Cf. A.-A. FAUVEL, *Les séricigènes sauvages de la Chine*, Paris, 1895.

incogniti» déclare Jussieu lui-même dans un texte qui mêle étonnamment erreur et vérité (1). C'est lui qui pour commémorer le P. d'INCARVILLE, donna son nom à la belle Bignoniacée et fonda ce nouveau genre sur le spécimen même de l'herbier d'INCARVILLE.

Parmi les autres espèces envoyées par le P. d'INCARVILLE, nommons l'élégant *Diclytra* (*Dicentra spectabilis* L.) de nos jardins, qui était peut-être déjà connu, car il correspond à *Fumaria spectabilis* L. que Linné indique en Sibérie ; l'Indigo de Chine (*Polygonatum tinctorium* Loureiro), cultivé par Jussieu, mais qui se montra médiocre colorant sous notre climat ; le Sophora (*S. japonica* L.), envoyé en 1747 à Paris, et qui passa en Angleterre en 1753 ; probablement aussi le Thuya d'Orient, l'élégant Savonnier paniculé (*Koelreuteria paniculata* Laxm.), le Jujubier de Chine (*Zizyphus sinensis* Lmk) (2), le *Gleditschia* aux longues épines, un Gattilier (*Vitex incisa* Lmk) et le Lyciet de Chine.

En même temps qu'à Paris, d'INCARVILLE envoyait régulièrement, par les caravanes commerciales, des graines de plantes rares à Saint-Pétersbourg. Dans son *Catalogue des Plantes* conservé au Musée asiatique de cette ville, il déclare qu'il serait fâché que rien de ses envois à Pétersbourg fût publié... « Je risquerais à me faire des affaires. On est jaloux en France. On m'a marqué que les ministres en seraient choqués ». Voilà un document éloquent sur l'intérêt que portait le gouvernement à la science française..

Dans ce catalogue il décrit 260 plantes de la Chine, avec une notice pour chacune accompagnée des noms chinois en caractères chinois. De diverses allusions on peut conclure qu'il entretenait une correspondance régulière avec des savants et des académiciens de Saint-Pétersbourg. D'ailleurs ses envois pour Paris passaient également tous par la Russie : ils arrivaient à Kiakhta (Moscou) par les caravanes.

A propos de l'*Incarvillea* dédié à d'INCARVILLE, un botaniste allemand et non des moindres, a répandu dans la science une singulière légende. C'est K. Koch, dans sa *Dendrologie*. Il donne une brève notice sur notre savant et après avoir mentionné ses nombreux envois de plantes chinoises, il ajoute : « On ne sait rien de sa vie ; on sait seulement, par les papiers d'Adrien de Jussieu, que d'INCARVILLE a laissé un manuscrit sur ses voyages en Chine et en outre une collection de 4.010 dessins chinois de plantes et d'animaux qui sont maintenant au Muséum » (3). Plus de 4.000 planches d'histoire naturelle ! C'eût été un trésor merveilleux. Il valait qu'on le recherchât ! Impossible d'en trouver la moindre trace ! Mais voici ce qu'on peut lire dans le *Catalogue de la vente de la Bibliothèque de MM. de Jussieu*, Paris, 1857 : « n° 4010. Le P. d'INCARVILLE, le même qui introduisit en France les premières graines de la plante maintenant si connue sous le nom de Reine-Marguerite, [on voit si l'erreur est tenace !],

1. A.-L. de JUSSIEU, *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, Paris, 1789, p. 138. Cet « antehac Europœis incogniti » retranché, il reste que le P. d'INCARVILLE avait envoyé de nouvelles graines de Reine-Marguerite (*Aster chinensis*).

2. Le Jujubier est le Lotus des Grecs et des Lotophages.

3. K. Koch, *Dendrologie*, Erlangen, 1872, t. II, 1^{re} partie, p. 307.

rassembla ces peintures et les envoya en 1742 à Antoine et Bernard de Jussieu. Elles sont au nombre de 72, d'un coloris très vif, d'un grand relief et très bien conservées. Elles représentent des plantes et des animaux dont les noms chinois sont sur les revers ; les peintures sont exécutées sur un papier solide fait d'écorce d'arbre. Les anciennes peintures chinoises sont maintenant fort rares, même en Chine ».

Il s'agit donc en réalité de 72 peintures chinoises recueillies par le P. d'INCARVILLE. Nous sommes loin de 4.010. D'où vient donc ce chiffre énorme ? Je ne crois pas m'avancer beaucoup en l'attribuant, tant pis pour la science allemande ! à une grossière erreur de lecture : 4010 est le n° du lot mis en vente !

Pourtant la légende des 4010 dessins perdus a été accueillie par un auteur aussi grave que Bretschneider.

Le *Voyage à la Chine* nous montre en d'INCARVILLE encore autre chose qu'un botaniste. Il s'y révèle admirable observateur. En ces quelques pages on le voit disséquer, pour en étudier l'organisation, Marsouins et Requins, étudier la biologie des poissons volants (*Exocoetus volitans*), décrire minutieusement les oiseaux de mer qu'il peut atteindre : le Damier, aux environs du Cap (*Procellaria Capensis*), le Paille-en-queue (*Phaeton*). Plus loin il prend des notes denses et scrupuleuses sur les habitants de Bourbon, leurs habitations, le climat, les maladies qui y règnent, les animaux et les produits du sol, entre autres le Café indigène et le Café Moka que l'on y cultivait depuis 1715, les Tamarins, la Casse, le Benjoin, la gomme de Tacca-mana, les deux espèces de Pignons d'Inde, oléagineux succédanés du Ricin (*Iatropha Curcas* L. et *Croton Tiglium* L.). A Poulo-Condor, il décrit et dessine le Polatouche (*Sciuropterus*) et divers serpents ; il se renseigne sur la religion des insulaires qu'il rapproche de celle des Chinois et termine par quelques bonnes pages de généralités sur la Chine.

* * *

Les Pères des Missions Etrangères, qui s'établirent, vers la fin du XVIII^e siècle, au Tonkin, en Cochinchine et au Siam, ne furent pas sans en rapporter des renseignements sur les populations et les productions naturelles de ces divers pays.

Le P. LE ROY (1) a recueilli quelques observations sur les populations Thos, du groupe Thaï, le P. REYDELLET (2) d'autres sur les mœurs et coutumes tonkinoises, tandis que le P. de SAINT-PHALLE laissait des mémoires manuscrits qui furent incorporés par l'abbé RICHARD dans son *Histoire naturelle, civile et politique du Tonquin* (3).

1. Jean-François LE ROY, né à Vesoul en 1754, parti en 1780, mort à Kévinh en 1805.

2. Bertrand REYDELLET, né vers 1722, dans le diocèse de Genève, parti en 1749, mort à Kévinh en 1780.

3. Charles-Thomas de SAINT-PHALLE, né vers 1700-1703 dans le diocèse de Sens ou celui d'Autun, parti en 1721, entré au Tonkin en 1732, rentré en 1741, mort à Paris en 1766. — Cf. RICHARD, *Histoire naturelle, civile et politique du Tonquin*, 2 in-12, Paris, 1778.

En Cochinchine, Mgr PIGNEAU de BÉHAINE (1), le précurseur de notre expansion en Indo-Chine, ne se contenta pas de jouer un rôle diplomatique et même militaire considérable. En plus de ses travaux philologiques, il s'occupa de Botanique appliquée : c'est à lui qu'est due l'introduction en Cochinchine du Mangoustanier, l'arbre fruitier le plus précieux des pays chauds (*Garcinia Mangostana* L.), originaire de La Sonde et des Moluques. Parmi les missionnaires que PIGNEAU DE BÉHAINE amena avec lui en Cochinchine après la signature du traité de 1787, se trouvait le P. BOISSERAND à qui les expériences de physique qu'il faisait devant la cour à la demande du roi faillirent coûter la vie (2). Les mandarins effrayés par l'une de ses expériences se saisirent de sa personne et le menacèrent de mort. Il a donné dans ses lettres d'intéressants détails sur le climat et les productions de la Cochinchine. Vers le même temps, le P. LEVAVASSEUR (3), le premier français qui fit connaître la langue khmer par ses traductions, fournit en outre aux lecteurs de France l'un des premiers tableaux d'ensemble des mœurs et coutumes des Cambodgiens.

C'est également vers 1770 que les missionnaires du Siam apportaient des informations un peu détaillées sur ce pays. Cette année même ou la précédente, Mgr BRIGOT (4) rapportait en France un manuscrit, publié dès l'année suivante par Turpin sous le titre d'*Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*. Mais Turpin y introduisit divers changements contre lesquels l'évêque dut protester et qui durent être partiellement rectifiés. Enfin Nicolas GERVAISE (5), fils du médecin de Fouquet, séjourna quatre ans au Siam dans sa jeunesse avant son ordination sacerdotale et son retour en France. Il en rapportait une *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam* qui parut en 1688. Une première partie contient la description générale du pays et la seconde fournit d'assez nombreux détails sur les mœurs, les coutumes et les lois siamoises. D'après une lettre de Tremblay, en 1705 « il se dispose à partir pour la Louisiane ». Nous ignorons s'il y partit dès cette époque ; en tout cas il fut tué par les Caraïbes, dans l'Orénoque, en 1729.

1. Pierre-Joseph-Georges PIGNEAU DE BÉHAINE, né à Origny-en-Thiérache (Aisne) en 1741, parti en 1765, sacré à Madras en 1775, envoyé par le roi de Cochinchine à Louis XVI comme ambassadeur, conclut le traité d'alliance de 1787, joua là-bas, un rôle politique capital, mort en 1799, après avoir ainsi ouvert l'Indo-Chine à l'influence française. Sa maison natale a été achetée par la Société de Géographie et transformée en Musée. — Voir Bibliographie dans Ad. LAUNAY, *Mémorial*, pp. 511-516.

2. Barthélémy-Bernard BOISSERAND, né à Chalon-sur-Saône, à une date inconnue, parti en 1787, mort en 1797.

3. Nicolas-Jacques-Gervais LEVAVASSEUR, né à Mortrée (Orne) en 1741, parti en 1765 arrivé au Cambodge en 1768, mort en 1777.

4. Pierre BRIGOT, né à Sully (Loiret) en 1713, parti en 1741, sacré en 1757, revenu en 1769 ou 1770, envoyé à Pondichéry en 1776, mort là-bas en 1791. — Voir Ad. LAUNAY, *Mémorial*, pp. 92-93. — TURPIN, *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, publiée sur des manuscrits communiqués par Mgr l'évêque de Tabraca, 2 vol. in-12, Paris, 1771. — Traductions anglaises : Londres, 1811 ; Bangkok, 1908. Cf. *Journ. asiat.*, 10^e sér., t. XIII, 1909, p. 327.

5. Nicolas GERVAISE, né à Paris vers 1662-1663, parti pour le Siam en 1681, revenu en 1685 quitte alors la Société des Missions étrangères, publie une *Histoire de Boëce*, in-12, Paris, 1715, massacré le 20 nov. 1729.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires concernant l'Histoire des sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois, 16 vol. in-4^o, Paris, 1776-1814. — *Lettres d'un missionnaire à Pékin concernant diverses questions sur la Chine pour servir de supplément aux Mémoires*, in-8^o, Paris, 1782 [c'est une 3^e éd. de la correspondance du P. PARENIN avec d'Ortous de Mairan]. — *Second supplément aux Mémoires...*, in-8^o, Paris, 1786. — *Troisième supplément aux Mémoires...*, in-8^o, Paris, 1788.

Antoine GAUBIL, S. J., *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques, chronologiques et physiques tirées des anciens livres chinois ou faites nouvellement par les PP. de la C^{ie} de Jésus*, 3 vol. in-4^o, Paris 1729-1732.

— Edité par H. Cordier, *Situation de Ho-Liu en Tartarie; Situation du Japon et de la Corée; Situation des pays de Coconor, Si-fan, Tibet, etc.*, dans *T'oung Pao*, Leide, 1893, t. IV, n^o 1; 1898, t. IX; 1915, t. XVI, octobre 1915.

— Mss. Bibl. nat., n^o 12225, *Extraits de la correspondance du P. Gaubil*.

P.-M. CIBOT, S. J., *Fungus Sinensium Mo-ku-sin descriptus*, dans *Novi Commentarii Acad. Sc. Petropolitanae*, 1775, t. XIX, Saint-Petersbourg p. 373-378 avec une planche : pl. 5. Le manuscrit original est à la Bibliothèque Sainte-Genève.

— Nombreux travaux contenus dans les *Mémoires concernant...*; ils sont signalés dans les notes.

— Mss. Bibl. nat. n^o 17240, *Remarques sur le Chameau à deux bosses. De l'Eléphant. De la Cire blanche. De l'Arbre à suif*.

L. COLLAS, S. J., *Observationes Pekini Chinarum institutae*, dans *Nov. Comment. Acad. Sc. Petropol.*, Saint-Petersbourg, t. XVIII, 1772, p. 647-655.

— *Lettres à M. de la Lande*, dans DE MAILLA, *Hist. gén. Chin.*, t. XI, p. 581; dans *Journal des savants*, 1775, p. 291-309; dans *Rev. Extr.-Or.*, 1884, t. II, p. 298-304.

— *Six lettres et un Mémoire*, dans un *Recueil* manuscrit provenant de M. Bertin (Voir H. Cordier, *Bibl. Sin.*, t. I, p. 505).

* * *

Pierre d'INCARVILLE, *Voyage à la Chine* (Manuscrit : Muséum n^o 581, 40 p. et pl.), publié par H. Cordier, dans *Bulletin de la Section de Géographie*, 1917, p. 165 et suiv.

— *Catalogue alphabétique des Plantes et Drogues simples que j'ai vues en Chine, avec quelques observations que j'ai faites depuis 15 ans que je suis dans le pays (1740-1751)* (Manuscrit : Bibl. Musée asiatique à l'Acad. Sc. Saint-Petersbourg), publié, sauf un appendice sur les boissons fermentées chinoises, dans *Mém. Naturalistes de Moscou*, t. III-IV, 1812-1813.

- *Mémoire sur le vernis de la Chine*, dans *Mém. math. et Phys. Acad. Sc. Paris*, t. III, 1760, p. 117-142.
- *Mémoire sur les vers à soie sauvages*, dans *Mém. concernant.... Chine*, t. II, 1777, p. 583, 592-598.
- *Mémoire sur la manière dont les Chinois fondent la corne à lanternes*, avec 15 dessins, dans *Mém. Acad. Sc. (Savants étrangers)*, 1755, t. II, p. 350-369.
- *Manière de faire les feux d'artifice chinois*, *ibid.*, 1763, t. IV, p. 66-95.
- *Correspondance* manuscrite, dans la famille Prétavoine (Louviers), qui descend des Le Chéron.
- *Epistola a Pekino Chinae transmissa varia recensens corpora naturalia*, dans *Transactions philos.*, t. XLVIII, 1753, p. 253-260.

* * *

- J.-F. LE ROY, M. E., *Détails sur les habitants du Lac-tho*, dans *Nouv. Lett. Edif. Chine et Ind. or.*, Paris, 1818-1823, t. VII, p. 42 et suiv.
- Bertrand REYDELLET, M. E., *Mœurs et coutumes tonkinoises*, *ibid.*, t. VI, p. 115 et suiv.
- B.-B. BOISSERAND, M. E., *Détails sur la Cochinchine, climat, productions*, *ibid.* t. VII, p. 164 et suiv.
- *Expériences de physique*, *ibid.*, t. VIII, p. 362 et suiv.
- J.-G. LEVAVASSEUR, M. E., *Mœurs et coutumes des Cambodgiens*, *ibid.*, t. VI, p. 200 et suiv.
- Nicolas GERVAISE, M. E., *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam, divisée en quatre parties. La première contenant la situation et la nature du pays. La seconde, les mœurs des habitants, leurs lois et leurs coutumes. La troisième, leur religion. La quatrième, ce qui concerne le roy qui règne à présent et ce qu'il y a de plus particulier dans la cour de ce royaume*, in-4^o, Paris, 1688 ; — 2^e éd., Paris, 1689.

Divers voyages dans l'Ancien Monde

Si l'attrait d'un monde nouveau s'exerçait au XVIII^e siècle sur nombre de voyageurs, l'ancien monde n'était cependant pas négligé des naturalistes.

De son voyage au Cap (1750-1754) où il séjourna quatre ans pour ses observations astronomiques, — on sait qu'il y observa environ 10.000 étoiles et 14 constellations nouvelles, — l'abbé de LACAILLE (1) rapporta quelques plantes dont hérita l'herbier de Benjamin Delessert (2). En cet heureux temps, mathématiques, astronomie, sciences naturelles pouvaient encore être cultivées de compagnie.

C'est un astronome encore, associé libre de l'Académie des sciences, qui nous a conservé le souvenir des fameuses Tortues géantes de l'île Rodriguez, le génovéfain PINGRÉ (3). En 1761, au cours de son voyage dans l'Océan indien, tandis qu'il attendait le passage de Vénus sur le soleil, il nota ses observations d'histoire naturelle sur les plantes et les animaux de cette île, du groupe des Mascareignes, à l'est de Madagascar. Elles sont restées manuscrites, malgré leur intérêt de premier ordre (4).

PINGRÉ y cite diverses autres îles de ces parages comme susceptibles d'être avantageusement cultivées et exploitées. Puis il décrit rapidement les plantes qui l'environnent en indiquant leur degré de fréquence. Naturellement ce sont les espèces qui ont quelque intérêt économique : Bananier, Manguier, Papayer, Palmistes particulièrement abondants, Latanier, Cocotier, Vacoua, etc. Il procède de même pour les oiseaux : Corbigeau, Oiseau-Bœuf, sorte d'énorme canard, Fou, Cordonnier, Touaran, Fouquet, Goillettes (*Larus*) grises et blanches, Tratras dont le nom est une onoma-



N.-L. de LACAILLE (1713-1762).

1. Nicolas-Louis de LACAILLE, né à Rumigny (Ardennes) en 1713, mort à Paris en 1762. Il fut un astronome illustre.

2. Lasègue, *Musée bot. Herb. Delessert*, p. 445.

3. Alexandre-Guy PINGRÉ, né et mort à Paris, 1711-1796.

4. Voir *Bulletin du Muséum*, t. V, 1899, p. 21.

topée, Frégate, Paille-en-queue, Solitaire, etc. Ses brèves descriptions semblent la preuve que leur auteur était au courant de la littérature ornithologique du temps.

Le passage capital est celui qui mentionne les fameuses Tortues de terre dont l'espèce est aujourd'hui éteinte (1). Longues d'un pied et demi et larges d'un pied, l'une d'elles suffisait pour le repas de vingt personnes.

Citons encore l'abbé POIRET (2), l'auteur des neuf derniers volumes (sur treize) de la *Botanique*, dans l'*Encyclopédie méthodique* (3). Au cours de son voyage en Barbarie (1785-1786), il explora la plaine de Tunis jusqu'à l'Atlas, Bône, Hippone, Constantine, Bougie et l'île de Tabarca. Il en rapporta des collections botaniques versées plus tard à l'herbier Delessert (4) et précieuses pour les plantes nouvelles qu'il décrivit d'après ses échantillons. Son *Voyage en Barbarie* donne une très grande place à la végétation qu'il observait (5) et cet ouvrage fut aussitôt traduit en allemand.

Mais les deux voyageurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle parmi ceux que nous étudions qui parcoururent les itinéraires les plus longs et les plus complexes furent sans conteste POIVRE et LOUIS VENTENAT.

* * *

POIVRE fut une grande intelligence et l'un des plus grands voyageurs du siècle. La première partie de ses voyages a été accomplie par lui en qualité d'élève du Séminaire des Missions Etrangères (fondé en 1663). Il partit à vingt ans pour la Chine. A Canton, il se fit donner une recommandation rédigée en chinois qu'il alla présenter au premier mandarin rencontré. La prétendue recommandation dénonçait au contraire son malheureux porteur et demandait son arrestation. Incarcéré, POIVRE profita de son séjour en prison pour apprendre le chinois. Libéré il séjourna deux ans en Chine, puis deux autres années en Cochinchine, avec les missionnaires qu'il accompagnait. Il sut pendant ce temps faire des observations intéressantes; malgré sa jeunesse, il portait des jugements très sûrs sur la Chine et les Chinois (6).

1. P. 193 du manuscrit.

2. Jean-Louis-Marie POIRET, né à Saint-Quentin en 1755, mort à Paris en 1834.

3. Le t. IV, Paris, 1804, commence à *Pan*; le t. VIII termine les *Z*; les t. IX-XIII, 1810-1817, constituent le *Supplément*; il y a en outre un *Atlas* grand in-4° de 900 pl.

4. LASÈGUE, *Musée bot. Herb. Delessert*, p. 441.

5. T. II, p. 71-315.

6. Pierre POIVRE, né et mort à Lyon, 1719-1786, après avoir achevé sa théologie, fit quatre ans d'études préliminaires pour se préparer aux missions de Chine; histoire naturelle, technologie, dessin et peinture lui paraissaient les moyens indiqués pour rapporter le plus de connaissances utiles sur les pays qu'il parcourrait. Rentré définitivement en France en 1757, il se retira à Lyon et se livra à l'agriculture. Mais neuf ans après il était rappelé par le duc de CHOISEUL PRASLIN et nommé Intendant de l'Île-de-France et de Bourbon. Il se hâta de se marier, de s'embarquer (1767) et se montra administrateur éminent. Il rentra à Lyon en 1773. — Voir : DUPONT DE NEMOURS (qui épousa sa veuve), *Notice sur la Vie de M. Poivre*, Philadelphie-Paris, 1786; TORREMBERG, *Eloge de Pierre Poivre*, Lyon, 1818; A. BOULIÉ, *Notice biographique sur P. Poivre*, Lyon, 1825; H. CORDIER, *Bibliotheca Indo-Sinica*, t. IV, col. 2494-2496.

En Cochinchine il découvrit le Riz de montagne et l'introduisit ensuite à l'Ile de France. Il y remarqua un Indigotier, qui donne le « vert de Chine ». A son retour il offrit à Bernard de Jussieu son herbier de plantes exotiques, qui est aujourd'hui au Muséum. Franchet y a retrouvé environ cent espèces chinoises. Deux seulement ont été décrites d'après les échantillons de POIVRE : *Hedysarum lutescens* Poir., qui n'a plus été retrouvé depuis (1) et *Selaginella uncinata* Spreng.

POIVRE revenait en France, en 1745, pour y recevoir les Ordres, quand son vaisseau fut attaqué par les Anglais dans le détroit de Bangka, au sud-est de Sumatra. En portant secours aux combattants « aux lieux les plus exposés », il eut un bras arraché. Son ordination devenait impossible : « Ce me fut, dit-il, un signe non suspect que la Providence ne me destinait pas à l'état que j'avais d'abord embrassé ». Fait prisonnier, libéré, repris, il fut enfin remis en liberté la même année, à la conclusion de la paix. Au cours de ces aventures, malgré les périls, les cruelles privations, sa terrible blessure et la maladie, il continuait à noter avec une incroyable activité tous les renseignements de géographie, d'histoire naturelle, d'administration, de vie commerciale et économique qu'il pouvait atteindre.



Pierre POIVRE (1719-1786).

A son retour en France il présenta ces résultats à la Compagnie des Indes qui décida aussitôt de l'utiliser et lui fit entreprendre une série de nouveaux voyages : Cochinchine, Moluques, Philippines, Manille, puis Madagascar, alors si peu connu et qu'il sut explorer utilement. A partir de 1767, devenu Intendant de l'Ile de France (Maurice) et de Bourbon (la Réunion), il envoya, avec Commerson et Séré, de nombreuses espèces au Jardin des Plantes. En même temps il établissait à l'Ile de France le fameux Jardin de Monplaisir, qui joua un rôle considérable dans la botanique économique et industrielle de nos colonies sud-africaines. Il y réunit toutes les richesses végétales de l'Afrique et de l'Inde : Thé, Savonnier de Chine (*Sapindus chinensis* ?), Cinnamome, Camélia, divers Litchi (*Euphoria punicea* Lmk, *E. Longana* Lmk), le Bibacier (*Mespilus japonica* Thbg, *Clausena Wampi* Blanco, *Litsea chinensis* Lmk ou « Faux cerisier », *L. sebifera* Pers. = *Tetranchera laurifolia* Jacq.), *Elæococca verrucosa* Juss., *Rhus vernicifera* L., le Latania (*Livistona chinensis* R. Br.), l'Hortensia (*Hydrangea hortensis* D. C.), le Giroflier, le Laurier des Antilles, le Cacaoyer, le Manguier, le Chou caraïbe, le Sagoutier, l'Arbre à pain, le Cannellier, la Canne à sucre

1. Voir *Flora Sinica*, t. I, p. 174 à *Desmodium lutescens*.

de Java, etc. : toutes espèces fruitières, alimentaires ou ornementales de tout premier ordre (1).

Pour rappeler ces immenses services Commerson a dédié à POIVRE une Combrétacée, *Poivreia* Comm. Par contre, il ne faudrait pas s'imaginer que notre voyageur a donné son nom à notre condiment, le *Piper aromaticus* connu dès l'antiquité.

En outre de ses ouvrages publiés, POIVRE a laissé des manuscrits « en quantité formidable », dit H. Cordier ; un grand nombre d'entre eux sont conservés au Muséum.

* * *

LOUIS VENTENAT était le frère de l'illustre botaniste, génovéfain comme lui, Etienne Pierre Ventenat qui a laissé une œuvre considérable (2). C'est lui, et non Pierre, dont le nom a été donné au Cap Ventenat, à l'extrémité sud de la grande île d'Entrecasteaux, découverte en juin 1793 (3). Sur la proposition de son frère Pierre, LOUIS VENTENAT fit partie en qualité d'aumônier et naturaliste (botanique et zoologie) de l'expédition de La Billardière à la recherche de La Pérouse (sept. 1791-1793). Ce fut un voyage extrêmement abondant en péripéties. Les deux vaisseaux étaient sous les ordres d'Entrecasteaux. VENTENAT voyageait à bord de *L'Espérance*.

Il put faire des observations d'histoire naturelle à Ténériffe, au Cap, à l'Île de France (d'où il emporta l'Arbre à pain qu'il introduisit à Cayenne), dans la région du Golfe Van Diémen, en Nouvelle-Calédonie, à La Sonde, à Java. Mais au retour VENTENAT fut victime de son loyalisme patriotique. Dauribeau et les principaux officiers de l'expédition, ayant appris les événements survenus à Paris depuis leur départ, hissèrent le pavillon blanc et se mirent sous la protection des Hollandais, alors en guerre avec les armées révolutionnaires (1^{er} ventôse an II). Ils livrèrent même aux ennemis, à Java, sept membres de l'expédition qui s'opposaient à cette trahison, dont VENTENAT et La Billardière. Dépouillés par Dauribeau de toutes les collections qu'ils avaient pris tant de peine à recueillir, ils furent conduits à Sourabaja, puis à Semarang. A Semarang, VENTENAT, qui avait déjà été gravement atteint à Amboine, excédé de fatigues, « accablé de persécution aussi injustes qu'atroces », fut attaqué d'une maladie qui parut dès l'abord mortelle.

1. Voir BRETSCHNEIDER, *History*, p. 118 et suiv. ; POIRET, *Encyclopédie : Botanique*, t. VIII, p. 753 ; abbé GROSIER, *la Chine*, t. II, p. 401, 478, 531 ; H. CORDIER, dans *Rev. Hist. Colonies franç.*, n° 1, 1918, et dans *Rev. Extrême-Orient*, t. II, 1884, p. 305-324.

2. LOUIS VENTENAT est né à Limoges le 18 février 1765, fit profession à Paris dans l'ordre du Val des Ecoliers en 1768, et mourut le 8 août 1794 à l'Île-de-France. — Je suis redevable d'une bonne part des renseignements que je possède sur lui aux recherches de M. de NUSSAC, Bibliothécaire du Muséum, qui m'a obligeamment communiqué ses notes et les dates rectifiées que je donne ici (celle de la mort, mentionnée dans *L'Honneur français*, 2 vol. in-8°, Paris, L. Collin, 1808, p. 282-283 n.).

3. Dessinée et relevée dans l'*Atlas* de l'expédition, n° 28.

Le Gouverneur de Semarang, ému de son état, obtint de la régence de Batavia la permission de le faire partir pour cette ville avec deux autres Français, Laignez et Wilsaumez ; La Billardièrè resta à Semarang. L'état de VENTENAT empirant de jour en jour, la régence autorisa son départ pour Fort-de-France. Sa joie d'aborder dans une colonie française le soutint pendant quelques jours, mais il y expira peu après, le 8 août 1794. Il avait trouvé plus d'humanité et de respect pour le travail scientifique chez les ennemis de son pays qu'auprès de ses compatriotes. Ce qui fut sauvé de ses récoltes, rendu par les Anglais, aboutit à l'herbier Delessert (1). Mais la plus grande partie de son œuvre scientifique est perdue, victime ainsi que lui-même des hommes et des éléments.

* * *

En 1768, l'abbé ROCHON (2) fut chargé par le gouvernement d'aller reconnaître la mer des Indes, et particulièrement l'hydrographie des îles situées « entre les Indes et l'île Bourbon ». C'est ainsi qu'il s'arrêta à Madagascar, traversa les Maldives et longea la côte de Malabar.

De Madagascar il rapporta les plus beaux cristaux de quartz qu'on eût vus jusque-là. Il en reconnut la double réfraction et, le premier, eut l'idée d'appliquer ce phénomène à la mesure des angles (1777) (3).

Mais il ne borna pas ses observations à la minéralogie. Dans le récit de son *Voyage à Madagascar*, il a consacré une quinzaine de pages à la « description des principaux arbres et plantes » qui l'avaient frappé (4). Comme les notes analogues n'émanant pas de spécialistes, ces descriptions sont de peu d'intérêt pour la science actuelle ; elles n'en ont pas moins leur importance historique.

Enfin il a voulu dire son mot sur les « sauvages » : il partage sur eux l'optimisme admiratif de ses contemporains.

1. LABILLARDIÈRE, *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse*, 2 in-4°, Paris, an VIII (1799), particul. t. I, p. xj, 299-302 ; t. II, p. 319, 324 ; M. de ROSSEL, *Voyage de Dentrecaesteaux*, Paris, 1808, t. I, p. 233 ; de FRÉMINVILLE, *Nouvelle relation du voyage à la recherche de Lapérouse*, in-8°, Brest, 1838 ; LASÈGUE, *Musée bot. Delessert*, p. 443.

2. Alexis-Marie ROCHON, né à Brest en 1741, mort à Paris en 1817. Nommé en 1766 astronome de la Marine, il faisait partie de l'Académie des Sciences depuis 1771. Il avait reçu la tonsure ; mais la passion des voyages l'empêcha d'aller plus avant dans la carrière cléricale. Après 1793, il se maria et fonda à Brest un remarquable atelier d'optique. — Voir *Biographie* de HÆFFER et de MICHAUD.

3. De là son ingénieux micromètre, dont l'invention lui a été contestée à tort par le P. BOSCOVITCH.

4. Pp. 272-288. — A peine est-il utile de mentionner ici l'abbé Jean CHAPPE d'AUTEROCHE, oncle des inventeurs du télégraphe aérien, né à Mauriac (Cantal) en 1722, mort en Californie en 1769. Voué exclusivement à l'astronomie, il rapporta de son voyage à Tobolsk, destiné à observer le passage de Vénus sous le disque du soleil (5 juin 1761), seize espèces d'Oiseaux, dont deux, qu'il décrit, lui semblèrent nouvelles : un Plongeon et une Macreuse (*Voyage en Sibérie*, édition d'Amsterdam, t. II, p. 320). Ce voyage dura de 1760 à 1762.

Dans un chapitre d'observations minéralogiques, il décrit aussi rapidement des gypses, des micas, des minerais de fer et de cuivre, et signale diverses mines d'or, dont cinq aux environs d'Ekatérinbourg.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

PINGRÉ : Manuscrit : Muséum n° 21, Copie de la Relation du Voyage de l'abbé Pingré à l'île Rodrigue.

* * *

J.-L.-Marie POIRET, *Voyage en Barbarie ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 et 1786, avec un essai sur l'histoire naturelle de ce pays*, 2 vol. in-8°, Paris, 1789. — Trad. allemande : *Reise in die Barbarey, oder Briefe aus Alt-Numidien, geschrieben in den Jahren 1785-1786, nebst einem Versuche über die Naturgeschichte dieses Landes*, 2 vol. in-8°, Strasbourg, 1789.

* * *

[Pierre POIVRE], *Voyages d'un Philosophe ou observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique*, in-12, Yverdon, 1768 (publié à son insu et sans nom d'auteur) ; 2^e éd. Maestricht, 1779 ; 3^e, etc., à Paris, 1786, 1797, 1799.

— *Œuvres complètes*, précédées de sa vie [par Dupont de Nemours] et accompagnées de notes [par Langlès], in-8°, Paris, 1797.

— *Mémoires divers*, publiés par H. Cordier, *Rev. Extrême-Or.*, t. II, 1884, p. 305-398.

— *Dix-huit Lettres* (1764-1779), publiées par H. Cordier dans *T'oung Pao*, 1914, p. 307-338.

— *Voyages de 1748 jusqu'à 1757*, publiés par H. Cordier, dans *Rev. Hist. Colonies franç.*, 1918, 1^{er} trim.

Alexis Marie ROCHON, *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales*, in-8°, avec carte, Paris, 1791.

* * *

Abbé Jean CHAPPE d'AUTEROCHÉ, *Voyage en Sibérie*, 2 tomes en 3 vol. in-f°, plus un *Atlas*, Paris, 1768. — 2^e édition, résumé de la première, 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1769-1770.

CONCLUSION

Le rôle et la place des missionnaires dans le mouvement scientifique aux XVI^e, XVII^e, et XVIII^e siècles.

Si l'on se rappelle qu'avant la Renaissance toute la production scientifique était aux mains des clercs, qu'au XVIII^e siècle encore, au témoignage de M. Daniel Mornet, la moitié des naturalistes étaient des ecclésiastiques (1), on ne sera pas surpris de trouver tant de voyageurs naturalistes appartenant au clergé.

Les services qu'ont rendus aux sciences naturelles ces explorateurs sont de divers degrés et de diverses sortes, mais on peut dire avec assurance que toujours ils se sont montrés au niveau de la science de leur temps.

Les uns, les plus anciens, n'ont guère joué d'autre rôle que d'éveiller les curiosités, de susciter des étonnements. Or pour les collectivités sociales comme pour les individus, l'étonnement se trouve à la base de la science. L'excitation générale des imaginations, obtenue par des tableaux éminemment évocateurs, ne se montre guère moins féconde que les plus belles hypothèses scientifiques. Celles-ci font travailler les savants ; ceux-là les font naître. Tel fut le grand mérite des THÉVET, des Claude d'ABEVILLE, des Yves d'EVREUX, des Jésuites de Chine, de toute la première génération de voyageurs de l'étape préscientifique des XVI^e et XVII^e siècles. Les moins doués, les plus médiocres d'entre eux, ont tenu leur large part dans la préparation de l'essor scientifique inauguré par le siècle suivant.

Ceux qui les ont suivis, ont collaboré plus directement et plus étroitement à cet essor même. Ils ont alimenté de faits et de documents nouveaux les savants d'Europe. Si la force des circonstances les a contraints, la plupart du temps, à se contenter de ce rôle d'informateurs, à laisser à d'autres le soin de relier les faits observés par des idées générales et le souci de les mettre en valeur, c'était déjà rendre à la science un service inappréciable que de lui permettre de s'incorporer des provinces entièrement nouvelles. Le P. d'INCARVILLE peut être considéré comme le type de ces informateurs. Tous ceux-là, on peut déjà les tenir pour de vrais et authentiques savants,

1. D. MORNET, *Les Sciences de la nature en France, au XVIII^e siècle*, Paris, 1911, p. 36.

car ils ont apporté à la science ce qu'il y a de plus inébranlable en elle : les faits.

D'autres enfin ont donné à la science elle-même une impulsion nouvelle, ils lui ont ouvert des voies encore insoupçonnées et se sont montrés des précurseurs. On peut à bon droit les compter parmi les grands savants de tous les temps, bien que parfois leur souvenir soit enseveli dans l'ombre envahissante du grand Suédois, dont on oublie trop combien l'œuvre fait de place à l'artifice. Parmi ceux-là comptent avant tout PLUMIER, et, au-dessous de lui, FEUILLÉE et LOUIS VENTENAT.

Il est facile de le constater, les uns comme les autres se sont toujours montrés largement informés de la science de leur temps. Les contemporains de THÉVET ne lui étaient pas scientifiquement supérieurs. Les Jésuites de Chine discutaient avec les Académiciens. Et plus d'une fois même nous avons vu l'un ou l'autre dépasser le niveau commun et poser des pierres d'attente pour les constructeurs de l'avenir.

La réponse à la question que nous posions au début de ce travail apparaît donc particulièrement nette : dans le développement scientifique, le rôle joué par les missionnaires de l'ancienne France n'a pas été moindre que celui que l'on a pu leur reconnaître dans le mouvement des idées, dans l'évolution politique ou dans l'histoire de l'art littéraire.

Cependant telle quelle, leur œuvre de savants n'a pas été ce qu'elle aurait pu être et cela pour des causes extérieures à eux. A beaucoup manquait l'initiation première et la formation scientifique : l'enseignement de leur temps ne comprenait pas encore ces disciplines. Tous furent, par la force des choses, plus ou moins des autodidactes.

Mais une autre cause, lamentablement permanente au cours de ces trois siècles, est venue entraver l'œuvre de beaucoup d'entre eux : ce furent les dissensions entre Français. Elles prirent des noms et obéirent à des mobiles très divers, mais de siècle en siècle on les retrouve également malfaisantes. THÉVET quitte la France Equinoxiale en raison du conflit entre protestants et catholiques ; la meilleure part de l'activité des missionnaires de Chine est accaparée par la déplorable querelle des Rites ; Louis VENTENAT et ses compagnons ne peuvent se soustraire aux sévices des officiers français royalistes ; VENTENAT finalement en mourra. Ainsi les luttes de parti à parti, transportées en pays exotique, n'ont guère cessé de limiter l'activité scientifique des missionnaires français. La science a toujours subi le contre-coup de nos querelles intestines.

Tout compté, la contribution missionnaire témoigne chez eux d'un esprit positif remarquable. Tout l'essentiel de ce qu'ils ont apporté à la documentation scientifique s'y est incorporé.

Ce que l'on nomme histoire des sciences n'est bien souvent, chez nous du moins, que l'histoire des théories scientifiques, c'est-à-dire la série des constructions de l'esprit qui se sont successivement supplantées d'étape en étape au cours des temps. Cet aspect de l'histoire des sciences intéresse plus la philosophie que la science elle-même.

Or à côté de ce que l'on pourrait appeler, sans ombre d'irrégularité, ce « musée des erreurs », il y a place pour l'histoire de la documentation scientifique, c'est-à-dire de l'extraction, du groupage, et de la mise à pied d'œuvre des moellons qui formeront le monument et que reliera le ciment provisoire des hypothèses. Cette tâche est pour les travailleurs moins brillante que la précédente. Certes, comme l'a dit très justement M. Daniel Mornet, « Les faits seuls sont inertes ; l'expérience est muette quand on ignore ce qu'on lui demande, et ces demandes sont des hypothèses » (1). Mais les interprétations passent ; seuls les faits demeurent : *in aeternum stat*. Les recueillir est faire œuvre durable : *œre perennius*.

C'est dans cette seconde forme de l'activité scientifique que nos missionnaires des ^{xvi}e, ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles se sont fait une place enviable et ont tenu un rôle de premier plan.

Le puissant excitant intellectuel qu'apportèrent leurs *Relations*, par l'attrait de la nouveauté et de l'exotisme, par leur très ample diffusion, par leur privilège unique d'atteindre à la fois l'élite intellectuelle et les masses populaires, agit sans aucun doute sur les esprits avec une singulière énergie. Et de toutes les influences de divers ordres que l'on se plaît à relever dans la seconde moitié du ^{xviii}e siècle, il ne semble pas douteux que celle des écrits missionnaires doit compter parmi les plus agissantes et de la plus grande amplitude.

1. *L. c.*, p. 105.

Vu, le 19 janvier 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLÉTY

INDEX

DES

NOMS DE MISSIONNAIRES

A

ABEVILLE (Claude d'), 30-34, 93.
AUTEROCHE (Chappe d'), 91 n., 92.
AVRIL, 42.

B

BIARD, 25, 28.
BIET, 33, 34.
BOISSERAND, 84, 86.
BORDE (DE LA), 36.
BOURGEOIS, 76.
BOUTON, 35.
BOUVET, 73 n.
BOYM, 41, 43.
BRÉBEUF, 25.
ERIGOT (Mgr), 84.

C

CHANSEAUME, 75.
CHAPPE D'AUTEROCHE, 91 n., 92.
CHARLEVOIX, 48-52.
CHAUCHETIÈRE, 25.
CHRESTIEN LECLERCQ, 26, 29.
CIBOT, 76, 77, 81, 85.
CLAUDE D'ABEVILLE, 30-33, 34, 93.
COLLAS, 79, 85.

D

DELAVAY, 77.
DENTRECOLLES, 42, 43, 45, 75.
DU HALDE, 43, 73.
DU PUIS, 35, 40.
DU TERTRE, 33, 35-40, 62, 64.

E

ENTRECOLLES (d'), voir Dentrecolles.
EVREUX (Yves d'), 30-34, 93.

F

FANTONI, 81.
FEUILLÉE, 60-63, 71-72, 94.
FEUILLET, 36.

G

GARNIER, 49.
GAUBIL, 49 n., 76, 85.
GERVAISE, 84, 86.
GOLLET, 77.

H

HALDE (DU), 43, 73.
HENNEPIN, 27, 29.

I-J

INCARVILLE (D'), 76, 79-83, 85, 93.
JARTOUX, 48, 73 n., 75.

L

LABAT, 33, 35, 37, 54, 56, 60, 62, 63-67, 72.
LACAILLE, 87.
LAFITAU, 48-51.
LALLEMANT, 25, 28.
LECLERCQ, 26, 27, 29.
LE COMTE, 42, 45, 75.
LE FÈVRE, 41.
LEJEUNE, 25.
LE MERCIER, 25.
LE PERS, 51, 52.
LE ROY, 83, 86.
LEVAVASSEUR, 84, 86.

M

MAILLA (de), 73, 85.
MARGAT, 51.
MARQUETTE, 28, 29.
MICHELET, 32.

N

NICOLSON, 60, 68-72.

P

PARENIN, 43-45, 75, 76, 85.
PERNÉTY, 68, 72.
PERRAULT, 25.
PIGNEAU DE BÉHAINE, 84.
PINGRÉ, 87, 88, 92.
POIRET, 88, 90 n.
PLUMIER, 53-59, 62, 63, 94.
POIROT (DE), 76.
POIVRE, 88-90, 92.
POSTEL, 11 n.
PRÉMARE (DE), 77.

R

RATHOUIS, 75.
RÉGIS, 73 n.
REYDELLET, 83, 86.
RICCI, 41.
RICHARD, 83.
ROCHON, 91, 92.

S

SAGARD, 26, 29.
SAINT-PHALLE (DE), 83.
SCHALL, 41 n.
SEMEDO, 43.
SIMON, 36.

T

TACHARD, 41, 42, 44.
TAFUR, 39.
TARTRE, (DE), 73 n.
THÉVET, 11-21, 50, 93, 94.
TRIGAULT, 41.

V

VENTENAT (Louis), 88, 90-91, 92, 94.
VERBIEST, 41.
VOISIN, 78.

Y

YVES D'EVREUX, 30-33, 34, 93.

INDEX

DES

NOMS GÉOGRAPHIQUES

A

Acadie, 23.
 Açores, 13.
 Afrique, 12, 89.
 Amazone, 35.
 Amboine, 90.
 Amérique du Nord, 17, 23-29, 47, 48, 51.
 Amérique du Sud, 41.
 Antilles, 23, 35-40, 41, 47, 53-59.
 Arica, 61.
 Ascension, 13.
 Asie Mineure, 12.
 Atlas, 88.
 Aves (île), 67.

B

Bangka, 89.
 Barbade, 67.
 Barbarie, 88.
 Batavia, 91.
 Bequia, 54.
 Bône, 88.
 Bougie, 88.
 Bourbon (île), 83, 89, 91.
 Brésil, 11-20, 24, 31, 68.
 Buenos-Ayres, 61.

C

Cabesterre, 54.
 Canada, 24, 25-29, 47, 48.
 Canaries, 61.
 Canton, 88.
 Cap de Bonne-Espérance, 12, 13, 83, 90.
 Cap de Frie, 12.
 Cap. de la Tortue, 31.
 Cap Ventenat, 90.
 Caracas, 60.
 Carthagène, 60.
 Cayenne, 33, 90.
 Chansi, 42.
 Chensi, 42.

Chili, 60, 61, 62, 63.
 Chine, 41-45, 47, 73-86, 88, 93, 94.
 Cobija, 61.
 Cochinchine, 83, 88, 89.
 Colombie, 60.
 Conception, 61.
 Constantine, 88.
 Coquimbo, 61.
 Cuba, 13.

D

Des Moines, 28.
 Dondon, 51.

E

Entrecasteaux (île d'), 90.
 Ethiopie, 31.

F

Falkland, 68.
 Fernando Noronha, 30, 61.
 Floride, 17, 23, 51.
 Fort-de-France, 91.
 Foukien, 42.
 « France antarctique », 12.
 « France équinoxiale », 23, 25-33.

G

Ganabra, 12.
 Gaspé, 26.
 Gaspésie, 26.
 Grands-Lacs, 27, 50.
 Grenade, 37.
 Grenadines, 54.
 Guadeloupe, 23, 35, 36.
 Guinée, 12.
 Guyane, 23, 31, 33, 57.

H

Haïti, 54, 56.
Hippone, 88.

I

Ile de France, 89, 90.
Illinois, 27, 28, 50.
Inde, 41, 89, 91.
Indochine, 24, 84.
Iowa, 28.
Islette Sainte-Anne, 31.
Italie, 12.

J

Jamaïque, 56.
Japon, 52.
Java, 90.

L

La Plata, 13.
La Sonde, 84.
Léogane, 68.
Lima, 61.
Louisiane, 23, 24, 27, 84.

M

Macao, 80.
Madagascar, 13, 23, 89.
Madère, 12.
Malabar, 91.
Maldives, 91.
Malouines, 68.
Mandchourie, Mantchourie, 43, 75.
Manille, 89.
Maragnon, 12, 30, 31, 33.
Marie-Galante, 23, 37.
Martinique, 23, 33, 36, 54, 56, 60, 61, 63, 66.
Maurice (île), 89, 90.
Mexique, 27.
Michigan, 28.
Michillimackinac, 28, 50.
Mississipi, 28, 50.
Missouri, 28.
Moluques, 84, 89.
Mongolie, 43.
Monplaisir, 89.
Montevideo, 61, 68.
Morne de la Calebasse, 54.
Morne rouge, 54.

N

Niagara, 27.
Nouvelle-Calédonie, 90.
Nouvelle-Grenade, 63.

O

Ohio, 28.
Orénoque, 84.

P

Palestine, 12.
Paraguay, 52.
Pékin, 41, 42-45, 80.
Pérou, 60, 62, 63.
Philippines, 89.
Porto Bello, 60.
Porto Cabello, 60.
Poulo-Condor, 83.

Q

Québec, 80.

R

Réunion, 83, 89.
Rio de Janeiro, 12.
Rodriguez (île), 87, 88.

S

Saint-Barthélemy, 36.
Saint-Christophe, 36, 54, 67.
Saint-Domingue, 23, 50, 51, 52, 54, 66, 67, 68-72.
Saint-Laurent, 26.
Saint-Martin, 36.
Saint-Thomas, 54, 67.
Saint-Vincent (île), 54, 67.
Sainte-Anne (île), 31.
Sainte-Catherine, 68.
Sainte-Croix, 37.
Sainte-Lucie, 67.
Sainte-Marthe, 60.
Saintes (les), 36.
Santa Cruz, 54.
Semarang, 90, 91.
Sénégal, 23.
Setchouen, 42, 43.
Siam, 24, 41, 83, 84.
Sibérie, 91 n., 92.
Sonde (La), 84.
Sumatra, 89.

T

Ténériffe, 61, 90.
Tibet, 43.
Tonkin, 83.
Tunis, 88.

V-W

Vache (île de la), 54.
Valparaiso, 61.
Van Diémen (golfe), 90.
Vénézuëla, 60.
Vierges (île des), 67.
Wisconsin, 28.

INDEX

DES

NOMS DE GENRES, ESPÈCES, POPULATIONS, OBJETS D'ÉTUDE DIVERS.

A

Abeilles, 38, 78.
 Abricotier, 78.
 Acajou, 31, 37.
 — à planches, 70.
 — à pommes, 70.
 Acomas, 37.
Actinidia, 80.
Adiantum Americanum Cornuti, 50.
 Agaric, 70.
 Age de pierre, 76.
 Agneau de Tartarie, 67.
 — moscovite, 67.
 Agouti, 66.
 Agriculture, 79.
 Ahouai, 19.
Ahouai Theveti de l'Ecl., 19 n.
 Ai, 16.
 Ailante, 78, 81.
Ailanthus glandulosa Desf., 81.
 Algonquins, 26, 27.
 Alkékenge, 63.
 Aloès, 70.
 Alouate, 33.
 Ambre, 31.
Amomum Melegetta, 12.
Anacardium, 70.
 Ananas, 16, 31, 37, 64, 70.
Andrachne chinensis Bnge, 81.
Androsace saxifragæfolia Bnge, 81.
Anemone Chinensis Bnge, 80.
 Angoumoisine, 18.
Annona Cherimolia L., 63.
 — *reticulata* L., 37.
 Anolis, 71.
 Anthropophagie, 32.
 Apariturier, 31.
 Aponar, 13.
 Aracées, 55.
 Araignées, 33, 44.
 Araignée de mer, 33.
Aralia papyrifera Hook., 43.
 — *quinquefolia*, 75.

Aranea avicularia, 33.
 Aras, 16.
 Arawacks, 38, 67 n.
 Arbre à cire, 79.
 — à pain, 89, 90.
 — à papier, 78.
 — à vernis, 79.
 Arbres, 31, 37, 51, 78, 82, 87, 91.
 Armoise, 76.
Aster Sinensis, 18, 82.
 Astroite, 71.
Attacus Cynthia, 81.
Aureliana Canadensis Lafitau, 48.

B

Baleine, 27, 38.
 Balisier, 37.
 Bambou, 70, 78, 79.
 Banane, 16.
 Bananier, 31, 70, 87.
Bauhinia Plumier, 56 n.
 Baumier, 37.
Begonia discolor R. Br., 78.
 Benjoin, 83.
 Bernard l'Hermite, 71.
 Bibacier, 89.
Bixa Orellana L., 64.
Berhavia tuberosa Lmk., 63.
 Bœufs, 28.
 Bœuf musqué, 51.
 Bois Chandelle, 37.
 — de Couleuvre, 37.
 — dentelle, 70.
 — de fer, 37.
 — Pain-d'épices, 65.
 — de rose, 37.
 — rouge, 37.
 — vert, 37.
 Boldu, 62.
Boletus, 61.
 Bombyx de l'Ailante, 81.
 Bonite, 13.
 Borax, 77.

Botryospermum, 80.
Brassica Chinensis L., 78.
Broussonetia papyrifera Vent., 78.
Brunfelsia Plumier, 56 n.
 Burgau, 64.

C

Cacao, 65.
 Cacaoyer, 37, 69, 89.
 Cachiman, 37.
 Cactus, 37.
Cactus Opuntia, 28.
 Café, 69, 83.
Cajanus indicus Spreng., 37.
 Calcéolaires, 62.
 Calebasses, 37.
 Calebassier, 38.
Callistephus Sinensis Gass., 75, 81, 82.
 Calmar, 71.
 Cambodgiens, 84.
 Camélia, 89.
 Camphre, 79.
 Canard, 26.
Canarina L., 68.
 Canne à sucre, 31, 37, 63, 64, 66, 89.
 Cannelle, 37, 89.
 Capillaires, 37.
 Capucines, 62.
 Capuli, 63.
 Caraïbes, 33, 35, 36, 38, 64, 67, 84.
Cardamindum, 62.
Cardamine Plumieri Vill., 58 n.
 Caribou, 27, 51.
 Casse, 31, 62, 83.
 Gastor, 26, 28, 51.
 Catherinaire, 17.
 Cèdre bâtard, 81.
Cedrela sinensis Juss., 81.
Cerbera L., 19 n.
 Cerfs, 78.
 Champignons, 61, 77.
 Chardon épineux, 37.
 Châtaigne d'eau, 78.
 Chauve-souris, 31.
 Che-Hiang, 78.
Chenopodium Quinoa, 62, 63.
 Chevaux, 78.
 Chimie, 79.
 Chinois, 88.
 Chiques, 38.
 Chirimoya, 63.
 Chocolat, 66.
 Chou caraïbe, 89.
 — de Chine, 78.
 — palmiste, 65.
Cibotum Barometz, 67.
 Cigale, 33, 78.
 Cinabre, 77.
 Cinnamome, 89.
 Cire végétale, 75.
Clausena Wampi Blanco, 89.

Clethrus cancellatus, 61.
Coccus Cacti Auct., 57 n.
 — — *Pelæ* Westw., 75.
 Cochenille, 57, 69, 75.
 Cocotier, 87.
 Coffre, 38.
 Cognassier, 78.
 Colibris, 61.
 Collections, 68, 70, 90.
 Combrétacées, 90.
 Congre, 66.
Convolvulus Indicus Ray, 62.
 Copahu, 65.
 Copalme, 51.
 Corbigeau, 87.
 Cordonnier, 87.
 Corossolier, 65.
Corydallis Bungeana Turcz., 80.
 Cotonnier, 64, 69.
 Citrouille, 37.
 Colibri, 33.
 Condor, 33.
Cordyceps Sinensis Sacc., 43.
Cortusa Plumier, 56 n.
 Cotonnier, 31, 37, 78.
 Courbaril, 38.
 Courrouça, 37.
 Couvade, 26.
 Crabes, 38, 66.
 Crédulité, 20.
 Créoles, 66.
Crescentia Cujete L., 38.
Croton Tigilium L., 83.
 Crustacés, 38.
 Cuivre blanc, 76, 79.
 Cyclanthacées, 55.

D

Dactylopius Coccus Costa, 57 n.
Dalechampia Plumier, 56 n.
 Damier, 83.
Datura grandiflora, 62.
Desmodium lutescens, 89 n.
 Dessins, 55-59, 62, 71, 72.
 Dessins chinois, 82, 83.
Deutzia grandiflora Bnge, 80.
 — *parviflora* Bnge, 80.
 Diables, 66, 67.
Dianthus Sinensis L., 74.
Dicentra spectabilis L., 82.
 Dicytra, 82.
 Dindon, 40 n.
Dioscorea Plumier, 56 n.
Diospyros kaki L., 43.
 — *Virginica*, 28.
 Distillation, 64, 66.
 Dorade, 13, 38.
Dorstenia, 56 n.
Duhaldea Sinensis DC., 73.
 Dytique, 71.

E

Ecriture, 27, 49.
Elæococca verrucosa Juss., 89.
 Elan, 26.
Eleocharis tuberosa Sch., 78.
 Éléphants, 13.
 Encyclopédie, 19.
 Erable, 51.
 Ericacées, 68.
 Esclavage, 70.
 Espadon, 38, 66.
 Esprits, 32 n.
 Ethnographie comparée, 49.
 Ethnologie, 25, 26, 27, 28, 31, 32, 35,
 38, 48, 49, 67, 68, 83.
 Euphorbiacées, 70.
Euphoria Longana Lmk., 89.
 — *punicea* Lmk., 89.
Euryale ferox Salisb., 78.
 Exocet, 38.
Exocætus volitans, 83.

F

Faisans, 16.
Falco herpetocheres, 32 n.
 Faux-Cerisier, 89.
 Fèves, 31.
 Février, 78.
Fevillea L., 62.
 Figuier admirable, 37.
 — d'Inde, 37.
Filix baccifera Cornuti, 50.
 Fleurs artificielles, 43.
 Folle Avoine (tribu), 28.
 Fou, 87.
 Fougères, 55, 56, 58, 59, 67.
 Fouquet, 87.
 Fourcades, 30.
 Fourmilier, 33.
 Fourmis, 33, 66.
 Frégate, 88.
 Frêne puant, 81.
Fuchsia Plumier, 56 n., 62.
Fumaria spectabilis L., 82.
 « Fundatores », 58.

G

Gaïac, 12, 37.
 Galibis, 33.
Garcinia Mangostana L., 84.
 Gattilier, 82.
Genipa L., 19, 38.
 — *americana* L., 19.
 Génipot, 19.
 Géologie, 77.
Gesneria Plumier, 56 n.
 Gingembre, 65.
 Ginseng, 45, 48, 51, 75,

Giroflier, 89.
Gleditschia, 82.
 — *sinensis* Lmk, 78.
 Glycine, 44.
Glycine hispida Max., 42.
 Goéland, 61.
 Goélette, 87.
 Gomme de Taccamana, 83.
 Gomme élastique, 76.
 Goumier, 37.
 Goyavier, 37, 65.
 Graminées, 70.
 Greffe, 78.
 Grenadilles, 55.
 Grenouille aboyeuse, 38.
 Guariba, 33.
 Guenons, 31.
 Guêpes, 38.
 Gui, 70.
Guldenstaedtia multiflora Bnge, 81.
Gunnera Chilensis Lmk., 63.

H

Haches polies, 71, 76.
Hedysarum lutescens Poir., 89.
 Herbe à l'Ambassadeur, 17.
 Herbiers, 54, 60, 62, 68, 80, 87, 89,
 91.
 Hibiscus, 78.
Hibiscus Sabdariffa L., 70.
 Hirondelles, 61.
 Homards, 38.
 Hortensia, 89.
 Horticulture, 78.
 Houille, 79.
 Huitres, 31, 38, 65.
 Hurons, 26, 29.
Hydrangea hortensis DC., 89.
Hymenæa Courbaril L., 38.

I

Iatropa Curcas L., 83.
Ibis rubra, 33.
 Ichneumon, 71.
 Idéographie, 27.
 Igname, 37, 65.
 Incantations, 33.
Incarvillea Sinensis Juss., 81, 82.
 Indiens, 26, 27, 28, 31, 32, 35, 39.
 Indigo, 37, 64, 69, 82, 89.
Indofera Bungeana St., 80.
Inga, 62, 70.
 — *dulcis* Wild., 70.
 — *Feuillei* DC., 62.
 Introductions de fleurs, 62, 74, 82, 89.
 — de plantes utiles, 42, 62, 63, 78,
 79, 81, 84, 89.
Ixia Chinensis L., 74.

J

Jacaranda, 31.
 Jacaratia, 31.
 Jade, 77.
 Jardins botaniques, 89.
 Jasmin Sambac, 78.
 Jaspe, 31.
 Jujubier, 78, 82.

K

Ko, 42.
Kochia scoparia Schrad., 43.
Koelreuteria paniculata Laxm., 82.

L

Labatia Sw., 67.
Lagetta lintearia Lmk., 70.
 Lamantin, 38.
 Lampyres, 33, 38, 71.
 Langage, 35, 36, 67.
 Langues secrètes, 67.
Larix dahurica Fisch., 78.
Larus, 87.
 Latanier, 37, 87, 89.
 Laurier aromatique, 37.
 — des Antilles, 89.
 Lézards, 61, 66.
 Lianes, 70.
 Lichens, 70.
 Lichi, 43.
 Lienhoa, 78.
 Lièvre, 27.
 Liliacées, 62.
Limnocharis Plumieri Rich., 58 n.
 Ling Kio, 78.
 Lins, 62.
 Liquidambar, 51.
 Liseron, 70.
 Litchi, 89.
Litsea Chinensis Lmk., 89.
 — *sebifera* Pers., 89.
Livistona Chinensis R. Br., 89.
Lobelia Plumier, 56 n.
Lonicera Plumier, 56 n.
 Lotus, 78, 82 n.
 Loup-cervier, 27.
 Lucioles, 38.
 Lune, 38.
 Lyciet, 82.
Lysurus Mokusin (Cibot) Fr., 77.

M

Macreuse, 61, 67, 91 n.
Magnolia Plumieri Sw., 58 n.
 — *Yulan* Desf., 78.
 Malvacées, 70.
 Mancenillier, 38, 66,

Manglier, 31, 65.
 Mangoustanier, 84.
 Manguier, 31, 87, 89.
 Maniguette, 12.
 Manioc, 16, 37, 64.
 Marées, 30.
 Maringouins, 38.
 Marsouin, 13, 83.
 Marteau, 16.
Matthiola Plumier, 56 n.
Maurepasia, 70.
Mauritia flexuosa L., 65.
 Médecine, 27, 32, 37, 43, 44.
 Médicée, 17.
 Méléze, 78.
 Melons, 31, 42.
 Mercure, 77.
Mespilus Japonica Thbg, 89.
 Mimétisme, 20.
 Mimosa, 33.
 Minéralogie, 77, 91.
 Mokusin, 77.
 Mollusques, 71.
 Momin, 37.
 Monbin, 37.
 Monoceros, 71.
 Morelle, 63.
 Mouches luisantes, 71.
 Moules, 38.
 Mousses, 70.
 Mulâtres, 38.
Mulgedium Plumieri Vill., 58 n.
 Murène, 38.
 Mûrier, 70.
Mycetes ursinus, 33.
Myrrhipnois, 80.
 — *dioica* Bnge, 81.

N

Nandou, 33.
 Nègres, 38.
Nelumbium speciosum Wild., 78.
Nhandiroba Plumier, 62.
Nicotiana L., 18.
 — *rustica*, 18, 19.
 — *Tabacum*, 18, 19.
 Nicotiane, 17.
 Noisetier de Saint-Domingue, 70.
 Nomenclature, 53, 55, 56.
Nopalea, 57 n.

O

Œillet de Chine, 74.
 Oiseaux, 31, 38, 58, 61, 62, 67, 68, 83,
 87, 91 n.
 Oiseau-Bœuf, 87.
 Oiseau-mouche, 25, 26, 28, 33.
Omphalea triandra L., 70.
 Onces, 33.
 Ondatra, 28,

Opuntia, 28, 37, 62, 69.
Opuntia cochenillifera (L.) S.-D., 57 n.
 — *decumana* Haw., 57 n.
 — *monacantha* Haw., 57 n.
 — *Tuna* Mill., 57 n.
 — *vulgaris* Mill., 57 n.
Oreodoxa oleracea Mart., 65.
 Oranger, 42, 65.
Orichophragmus, 80.
Origanum fistulosum Cornuti, 50.
 Orignac, 26.
 Orignal, 51.
 Ours, 27.
 Ovins, 78.
Oxalis, 62.
Oxytropis hirta Bnge, 81.

P

Paille-en-queue, 83, 88.
 Palétuvier, 37, 65.
 Palmier, 31, 37.
 Palmiste, 65, 66, 87.
Panax Ginseng Nees, 48, 75.
 — *quinquefolius* L., 48.
 Papaya, 62.
 Papayer, 38, 87.
Paratropia, 80.
Pardanthus Chinensis, 74.
 Parenté, 32.
 Passiflore, 37.
 Patagons, 13.
 Patate, 37, 62, 65.
 « Patres botanici », 62.
 Pécar, 33.
 Pêcher, 78.
Peireskia Plumier, 56 n.
 — *aculeata* Mill., 57 n.
Pergularia odoratissima Desf., 78.
Pernettya Gaud., 68.
 — Scop., 68.
 Perroquet, 16, 31, 66.
 Petsai, 78.
 Petun, 13, 16, 17.
Phaeton, 83.
 Phoques, 33.
Physalis Peruviana L., 63.
 Pic, 27.
 Pictographie, 49.
 Pierres de tonnerre, 71.
 Pignon d Inde, 83.
 Pinceau marin, 71.
 Pipéracées, 55.
Piper aromaticus, 90.
 Pistache, 37, 64.
 Pit'si, 78.
 Pivoine, 78.
 Planches gravées, 55-59, 62.
 Plongeon, 91 n.
Pluknetia Plumier, 56 n.
Plumera Tourn., 58 n,

Plumieri (Cardamine) Vill., 58 n.
 — (*Limnocharis*) Rich., 58 n.
 — (*Magnolia*) Sw., 58 n.
 — (*Mulgedium*) Vill., 58 n.
 — (*Scaevola*) Vahl., 58 n.
Plumieria L., 58 n.
 Pois, 31.
 — d'Angole, 37.
 — sucrin, 70.
 Poissons, 31, 38, 58, 61, 62, 66, 67, 83.
Poivreia Comm., 90.
 Poivrier, 79, 90.
 Polatouche, 83.
Polygonatum tinctorium Lour., 82.
Polyodon spatula, 28.
 Pommier, 65.
 Porcelaines, 38.
 Pou de bois, 38, 66.
 — de Sarde, 71.
 Poudre des Jésuites, 39, 40 n.
 Poule d'eau, 61.
 Pourpre, 64.
 Préhistoire, 71, 76.
 Procédés industriels, 64, 65, 66.
Procellaria Capensis, 83.
 — *diabolica*, 66.
 — *hesitata*, 66.
Prunus humilis Bunge, 44.
Psidium Guayava Raddi, 37.
Pueraria Thunbergiana Benth., 43.

Q

Quinoa, 63.
 Quinquina, 39.

R

Ramier, 66.
 « Reformatores », 58.
Rehmannia glutinosa Lib., 78.
 Reine-Marguerite, 74, 75, 82.
 Remore, 38.
 Reptiles, 61, 62.
 Requin, 83.
 « Restauratores », 58., 62
 Rhinocéros, 13.
Rhizophora L., 31, 65.
 Rhum, 64, 66.
Rhus semialata Murr., 75.
 — *verniciifera* L., 89.
 Riz de montagne, 89.
 Rocou, Roucou, 31, 36, 37, 64.

S

Sagoutier, 89.
Salix babylonica L., 43,
Samia Cynthia, 81,
 Sang-Dragon, 12,
 Sanglar, 33,

- Santal, 37.
Sapindus Chinensis, 89.
 Sapinette de Mongolie, 78.
 Sapotacées, 67.
 Sarigue, 14.
 Sassafras, 51.
Saururus Plumier, 56 n.
 Sauvages (Mœurs des), 25, 26, 27, 28, 31, 32, 39.
 — (Vertus des), 25, 26, 27, 31, 32, 39, 91.
 — (Vices des), 25, 31, 32, 39.
 Savonnier, 82, 89.
Scævola Plumieri Vahl, 58 n.
 Scie, 38.
Sciuropterus, 83.
 Scorpions, 66.
 Sculpture indienne, 33.
Selaginella mongolica Rupr., 81.
 — *Stauntoniana* Spr., 81.
 — *uncinata* Spr., 89.
 Serpentaires, 13.
 Serpents, 61; 66.
Silurus Missisipiensis, 28.
 Soja, 42.
Solanum, 62.
 — *macrocarpum* L., 63.
 — *muricatum* Ait., 63.
 Solitaire, 88.
Sophora japonica L., 43, 82.
 Sphéricité de la terre, 30.
Spondia Mombin L., 37.
 Squales, 16.
Stentor, 33.
Sterculia platanifolia Car., 42.
 Sterculier, 42.
 Sucre, 66.
 Sumac, 75.
Syringa Amurensis Bnge, 81.
 — *villosa* Vahl., 81.
 Systématique, 55.

T

- Tabac, 13, 16, 17, 18, 31, 69, 78.
 Tabarca, 88.
 Tabou, 27, 36.
 Taille douce, 15.
 Tamarins, 83.
 Tannage, 65.

- Tantalus rubra*, 33.
 Tapir, 16, 33.
 Tatou, 66.
 Termites, 66.
Tetranthera laurifolia Jacq., 89.
 Thé, 42, 89.
Thevetia L., 19.
 — *Ahouai* (L.) DC., 19.
 Thuya, 82.
 Tortues, 38, 66, 87, 88.
 Touaran, 87.
 Toucans, 16.
 Toulola, 66.
Trapa bicornis L. fil., 78.
 — *bispinosa* Roxb., 78.
 Tratra, 87.
 Tulipier, 51.
 Tupi-Guarani, 32.
 Tupinambas, 31, 32, 33.
Tupinambis monitor, 33.

V-W

- Vaccination, 43.
 Vaches braves, 33.
 — de mer, 33.
 Vacoua, 87.
Vanilla Plumier, 56 n.
 Vanille, 65.
 Vers à soie, 43, 78, 81.
 Ver de Palmiste, 66.
 Vert de Chine, 89.
Viburnum fragrans Bnge, 81.
 Vigne, 65.
 Vin d'ananas, 64.
 — de Cajou, 64.
Vitex incisa Lmk., 82.
Wistaria Sinensis DC., 44.

X

- Xanthoceras*, 80.
Xanthoxylum Bungei Plch., 42.

Z

- Zanthoxylum Avicennae* Lmk., 80.
Zizania aquatica, 28.
Zizyphus sinensis Lmk., 82.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	7
XVI ^e SIÈCLE.	
<i>Au Brésil</i>	
André THÉVET, franciscain, révèle à l'Europe la « France antarctique » et en rapporte le Tabac	11
Bibliographie	20
XVII ^e SIÈCLE .	
Généralités	23
<i>En « Nouvelle France ».</i>	
Jésuites et Récollets	25
Bibliographie	28
<i>Dans la « France Equinoxiale ».</i>	
Claude d'ABEVILLE et Yves d'EVREUX	30
Bibliographie	34
<i>Dans les « Isles ».</i>	
Le P. DU TERTRE	35
Bibliographie	40
<i>En Extrême-Orient.</i>	
Les Jésuites	41
Bibliographie	44
XVIII ^e SIÈCLE.	
<i>Au Canada.</i>	
LAFITAU et CHARLEVOIX	47
Bibliographie	51
<i>Aux Antilles.</i>	
Charles PLUMIER, minime	53
Bibliographie	58
Le P. FEUILLÉE, minime ; le P. LABAT et le P. NICOLSON, dominicains ...	60
Bibliographie	71

En Chine et Indo-Chine.

Le P. d INCARVILLE	73
Bibliographie	85

Divers voyages.

Dans l'Ancien Monde	87
Bibliographie	92

CONCLUSION.

Le Rôle et la place des missionnaires dans le mouvement scientifique	93
---	----

INDEX.

Index des noms de missionnaires	97
Index des noms géographiques	99
Index des noms de genres, espèces, populations et objets d'étude divers.	101

TABLE DES GRAVURES

CHARLEVOIX	50
FEUILLÉE	61
LABAT	65
LACAILLE	87
LAFITAU	49
PLUMIER	54
POIVRE	89
TACHARD	42
THÉVET	12

